

Marcel D el eze

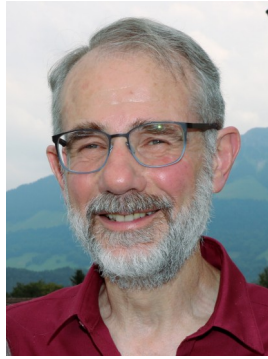
Résister   l'endoctrinement religieux



Version séquentielle

 dition 2024-03-07

Marcel Déléze est professeur de mathématiques à la retraite. Dans des écoles publiques de Suisse romande (Valais et Fribourg), il a, sa vie durant, côtoyé des aumôniers, des professeurs de religion, de sciences religieuses et de philosophie, dont un futur évêque. Il a résisté au militantisme institutionnalisé par certains cantons catholiques qui s'est maintenant atténué, mais dont les dispositifs sont restés en place.



Un regard critique est porté sur diverses questions comme l'histoire de l'Église, le cléricalisme, la laïcité, la morale, l'impôt ecclésiastique, la bonté divine, le Paradis, l'Enfer, les incohérences de la Bible, la vérité, le pari de Pascal, la foi face aux sciences, la peur de la mort, etc. Cette déconstruction du catholicisme s'étend aux autres religions et à l'agnosticisme pour aboutir à l'athéisme.

Comment se désendoctriner ?

Lire attentivement et méditer le livre numérique suivant en se disant «*Il ne s'agit que d'un chemin parmi beaucoup d'autres, mais, en adaptant ces réflexions à ma situation, je peux trouver une alternative à la soumission et me libérer du sentiment de culpabilité*».

Pour tous ceux qui veulent lire séquentiellement, en un seul document, tout le site «*Résister à l'endoctrinement religieux*» : www.deleze.name/marcel/philo/resistance.html



Un des buts de ce site est d'aider les personnes qui désirent se libérer de l'emprise de la religion et se blinder contre l'embrigadement.

Notre vie est trop précieuse pour que nous en déléguions la conduite à une autorité religieuse. Pour gagner notre autonomie intellectuelle, philosophique et morale, il faut faire le ménage dans la propagande religieuse.

L'exemple du catholicisme développé ici pourrait être adapté, dans une large mesure, à n'importe quelle autre religion.

À propos du désendoctrinement

Il faut nettement distinguer :

- D'une part se désendoctriner soi-même, ou une tierce personne qui désire se désendoctriner. C'est ce à quoi mon site s'attache en expliquant mon cheminement personnel de type déconstruction / reconstruction.
- D'autre part, désendoctriner quelqu'un, sans que cette personne souhaite affaiblir son arrimage à sa religion. Ce thème n'est pas traité ici. Renseignez-vous, par exemple, sur la méthode --*street epistemology* - afin de conduire la conversation avec une chance de succès.

Aperçu

L'aperçu cumule les fonctions de résumé et de table des matières.

Aperçu de la première partie

Résister au contrôle social exercé par l'Église

L'Église en quête de pouvoir à travers l'État et la famille

Société

Par analogie avec la biologie et l'écologie, c'est la diversité culturelle, religions incluses, qui offre les meilleures opportunités d'adaptation et d'évolution des civilisations. Le développement a besoin de liberté et profite de la pluralité des croyances. Ce n'est pas la diversité religieuse qui est source de tensions, mais l'intolérance. Actuellement, l'Occident est mieux caractérisé par la démocratie que par le christianisme.

Il est dangereux de laisser libre cours à une idéologie religieuse déterminée sans lui opposer les contre-pouvoirs de la pluralité et de la liberté. Il faut fuir les organisations qui œuvrent à établir une société idéologiquement homogène. Pour s'en prémunir, il faut informer les jeunes du poids de la religion sur les générations précédentes.

Le cléralisme suisse romand

À tout propos, on entend que la religion est une affaire personnelle qui se traite en conscience. Fort bien, mais cela ne correspond pas vraiment à la situation actuelle, et pas du tout à ce que j'ai vécu.

Durant des décennies, j'ai subi des interventions massives de l'État en matière religieuse dans des cantons catholiques romands. Après cinq ans d'école primaire où l'on devait réciter le catéchisme tous les jours et aller à la messe en colonne par deux, puis trois ans d'école secondaire avec cours de religion obligatoires, parce que j'ai voulu devenir instituteur, on m'a imposé cinq années supplémentaires de lavage de cerveau dans un internat tenu par une congrégation religieuse. Il était exigé que je sois catholique engagé et catéchiste scolaire.

Mon sentiment est plutôt que la religion était, et est encore dans une mesure certes réduite mais encore présente, une affaire d'État contre laquelle je me sens en conscience obligé de résister.

- En Valais, le catholicisme fut religion d'État jusqu'en 1973:
voir p. 13 : *Le cléralisme, plus jamais ça ! (témoignage)*.
- Quoique atténué, le cléralisme à la fribourgeoise est encore bien présent:
voir p. 21 : *Cléralisme et laïcité dans le canton de Fribourg (Suisse)*.

L'État doit accueillir tous les citoyens de la même manière, qu'ils soient chrétiens, musulmans, bouddhistes, sans religion ou autres. En conséquence, il ne peut pas prendre parti pour certaines communautés particulières, par exemple en se proclamant chrétien ou déclarant que certaines

religions ont droit à un statut privilégié. Il doit manifester, y compris dans l'enseignement public, sa neutralité face aux croyances.

Pas de religion dans le fonctionnement de l'État !

Religions

En Europe occidentale, nous observons que les religions séculaires s'effritent tandis que d'autres s'infiltrant. Assurément, nous sommes loin d'en avoir fini avec les zéloteurs de la Vraie Foi Révélée qui présente la bizarrerie d'être plurielle. Il s'en dégage l'image d'un Dieu qui se cache, délivre des messages contradictoires et présente un trouble dissociatif de l'identité. La diversité des croyances révèle qu'elles sont des constructions culturelles dépourvues de fondements objectifs. Il n'est pas raisonnable d'obéir aux propagandistes d'un Dieu si mal défini.

Pourquoi l'homme s'accroche-t-il à des croyances dites sur l'au-delà, mais qui sont en fait au-delà de toute vraisemblance ? La réponse est - ô révélation - à situer entre nos deux oreilles, c'est-à-dire dans notre cerveau. La religion est un effet secondaire de l'illusion de se croire immortel. Se contenter d'arguments d'autorité est une capitulation de l'esprit.

Les religions œuvrent à dramatiser l'existence : l'œil de Dieu qui nous observe, le péché, le Jugement dernier, l'enfer (ou la réincarnation en un être inférieur), la vie éternelle, ...

La religion ne permet pas d'accéder à la paix intérieure, car elle développe une rhétorique d'intimidation qui met le fidèle sous pression et exige de lui toujours plus, sans fin. Celui qui ne met pas en place une défense se fait phagocyter.

Méfions-nous d'une religion qui sanctifie la soumission et l'obéissance : croire nous rendra captifs !

Résister un peu pour éviter la dérive extrémiste ne suffit pas; il est nécessaire de résister fermement pour éviter l'engrenage de la sujétion.

- *Être modéré en religion*

Quelles valeurs opposer à la barbarie ?

Voir p. 38 : *Résister à l'enseignement de l'Église: droits de l'Homme, morale, culture laïque*

Enseignement religieux

La méthode de l'enseignement religieux consiste à dramatiser l'existence : l'œil de Dieu qui nous observe, le péché, le Jugement dernier, l'enfer, la vie éternelle, etc. Le but est d'enfermer l'esprit dans un système de pensée qui accorde à l'Église du pouvoir sur votre conscience.

Ne serait-il pas préférable de dédramatiser l'existence ? Il vaut mieux développer la créativité et l'esprit critique plutôt que la fidélité à une religion ou une tradition. Ce principe s'applique aussi à l'enseignement de la philosophie.

La justice

Pour avoir le courage de s'opposer à l'injustice au nom de la dignité et de la solidarité, il n'est pas nécessaire de croire à des divinités. Se sentir membre de la communauté humaine peut suffire.

Le sacré

Le sacré est un sentiment, à mi-chemin entre l'autocensure et le tabou, dont une composante est une peur paralysante. Les institutions religieuses le cultivent afin de d'endormir l'esprit critique, renforcer la docilité, promouvoir la soumission et éviter toute remise en question.

Seuls les droits humains sont «sacrés», et l'Église ne les a jamais respectés, ni dans le passé, ni aujourd'hui, par exemple en matière d'égalité des sexes, de remariage, d'homosexualité et de pédophilie.

La morale

Une institution qui, tout au long de son histoire, a bafoué les droits de l'Homme ne peut pas être «la» référence morale. Les progrès ne sont pas venus d'un mouvement propre de l'Église, mais lui ont été arrachés par les exigences de la modernité.

- Voir p. 56 : *Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque*

La croyance, le croyant

Le croyant prétend vivre selon la volonté de Dieu, alors qu'il endosse un prêt-à-penser établi par des idéologues bien humains. On dit que la foi soulève des montagnes, mais il faut préciser que ce sont des montagnes de droits humains délibérément évacués.

La croyance ne poserait aucun problème si elle s'en tenait à la définition du dictionnaire. Malheureusement, le croyant se croit tenu en conscience d'être missionnaire. Il engage l'État à soutenir certaines communautés religieuses, ce qui génère des inégalités de traitement et expose les non croyants à une publicité religieuse partielle et indésirée.

Impôt ecclésiastique

L'impôt ecclésiastique est un reliquat du cléralisme. L'État n'a pas à se mêler de la vie religieuse des citoyens en organisant les quêtes de l'Église.

Dans les cantons de Fribourg, du Jura et de Berne, on peut, en quittant l'Église, être exempté de l'impôt ecclésiastique. Dans les cantons du Valais et de Vaud, on peut, après être sorti de l'Église, demander le remboursement de la part paroissiale de l'impôt.

- Voir p. 64 : *Impôt ecclésiastique (ou paroissial) en Suisse romande
Quitter l'Église*

L'écologie

La conscience écologique pourra progresser dès que l'homme aura vraiment compris et admis que la nature n'est pas limitée à notre environnement, mais que nous en sommes une partie intégrante. L'humanité est une partie consciente de l'univers.

- Voir p. 66 : *Écologie et judéo-christianisme*

Le pouvoir et l'autorité

- Voir p. 67 : *La parabole du pacte magique*

À propos du Centre suisse Islam et société, Fribourg

- Voir p. 70 : *Subventionner des lobbies communautaristes ? Des alternatives existent.*

Témoignages

L'État ayant fortement réduit le contrôle social qu'il exerçait, en particulier dans l'enseignement, afin que les individus soient soumis à la religion, c'est aujourd'hui la famille et les proches qui se retrouvent en première ligne, usent de leur influence et, parfois, font pression d'une manière éhontée.

- Voir p. 72 : *Résister aux pressions des proches en matière religieuse*
- Voir p. 74 : *Témoignages et contributions*
Dénoncer l'exploitation du sentiment de culpabilité

L'endoctrinement s'effectue aussi par l'instruction religieuse dispensée dans les établissements confessionnels.

- [Comment on devient mécréant, témoignage d'un débaptisé](#)

Aperçu de la deuxième partie

Résister à la foi religieuse

Pour le bonheur de ceux qui croient aux purs esprits, tout ce qui est invérifiable est compatible avec la raison.

Prologue

Beaucoup se jugent que peu endoctrinés car, la pression sociale ayant faibli, ils ne se sentent pas contraints. Ils perçoivent cependant la vie à travers des mythes tels que le paradis et l'enfer, le péché originel, l'existence d'un Sauveur, le Jugement dernier, etc. C'est précisément cela que j'appelle «être endoctriné». Avant de nous plaindre que les autres sont trop endoctrinés, il serait bon de jeter un regard introspectif sur l'endoctrinement dont nous a imbibé notre culture.

Plutôt que d'adhérer, au hasard de la naissance, à un volumineux catalogue de croyances traditionnelles, la raison, selon le principe de parcimonie, nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires.

Dieu

« Croyez-vous en Dieu ? » n'est pas l'interrogation la plus fondamentale. D'abord, elle n'est pas première, car, si notre mort est définitive, son intérêt est limité. Ensuite, en admettant une forme survie de l'âme, un Dieu qui ne nous jugerait pas et ne distribuerait ni récompense, ni punition, ne serait pas préoccupant.

La foi se construit sur la croyance qu'un « Juge suprême » soupèse nos actions, nous récompense ou nous punit. Sur terre, un père qui dirait « *Si tu es sage, je te prendrais dans mes bras et t'aimerais toujours ; par contre, si tu désobéis, je te rejette et tu iras habiter chez le méchant ogre qui fait*

souffrir » serait qualifié d'indigne. En transformant un conte de ce genre en décret divin, les religions s'adonnent au chantage moral. Celui qui se croit immortel vit entre l'inquiétude du Jugement et l'espoir d'une rétribution pour les justes. « L'amour de Dieu » est une formule qui exprime l'espoir de la clémence du Jugement, mais l'Enfer reste une issue possible et angoissante. La religion dramatise puissamment la vie et la mort, mais je ne crois pas au Dieu de la carotte et du bâton.

L'interrogation fondamentale est donc « Suis-je immortel ? ». À l'aune des connaissances établies, la réponse est clairement non, car la mort de tout être vivant est totale et définitive. Dès lors, avec ou sans foi en Dieu, s'évanouit la menace du Jugement.

À quelle image de Dieu accorder sa confiance ? Le mal est-il un sous-produit de la liberté ?

- Voir p. 77 : *Dieu est-il bon ou paradoxal ?*

Dieu nous aurait envoyé un Sauveur il a 2'000 ans. Or, l'être humain, plus précisément Homo sapiens, existe depuis environ 300'000 ans. N'est-il pas étrange que Dieu ait laissé l'humanité macérer dans l'ignorance et l'erreur pendant 298'000 ans ? Attendre si longtemps avant de lancer une opération de secours ne correspond pas à l'idée que nous nous faisons d'un Sauveur. Le manque d'empressement à nous venir en aide cadre mal avec l'enseignement de l'Église sur l'amour de Dieu et rend le récit de la Rédemption douteux et peu crédible.

L'épisode chrétien ne représentant que 0.7 % de l'histoire de l'humanité, il est loin de représenter la spiritualité.

En transformant les mythes en vérités, les doctrines religieuses sont imbuables. Croire n'est ni une évidence, ni un devoir, ni une nécessité. Je peux légitimement, en conscience, refuser la religion qu'on m'a infusée.

Le paradis

Au paradis d'Allah, chaque croyant fidèle disposera de 72 vierges à déflorer. Comme il n'y a aucune raison pour que le Dieu des chrétiens soit moins généreux que celui des musulmans, la jalousie n'est pas de mise. Il n'y a pas de quoi s'enflammer car, en les répartissant dans le temps, cela fait infiniment moins qu'une vierge par milliard de siècles. Quelles frustrations en perspective !

Tout en se référant à une espérance déconnectée de toute réalité, les croyants affirment que leur foi leur est nécessaire. Cette posture est riche en enseignements, non sur Dieu, mais sur les ressorts de la psychologie humaine : c'est l'attente qui suscite la foi, renommée Espérance. Il y a, dans la religion qui nous vend rêves et mirages, quelque chose évoquant irrésistiblement Don Quichotte.

La menace infernale

Certains avatars de l'adage «*Qui aime bien châtie bien*» sont flamboyants.

Les Églises dressent l'apologie de l'amour de Dieu sans insister autant qu'autrefois sur l'intimidation qui l'accompagne :

[Matthieu 13 41-42] «*Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente: là seront les pleurs et les grincements de dents.*»

Les croyants retiennent leur souffle, mais trouvent juste que Dieu recoure à des tourments éternels. On se serait attendu à une justice plus soucieuse de proportionnalité, car, sur terre, même infligée par les pires sadiques, toute peine a une fin. De plus, la justice qui respecte les Droits humains ne recourt pas à la torture punitive.

Quel saisissant contraste avec le message de pardon :

[Matthieu 5 44] «*Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs*» !

Malheureusement, toute démarche qui relève du principe «Fais ce que je dis, mais pas ce que je fais» peine à convaincre.

Voilà une contradiction interne dont l'énormité discrédite gravement la Bible et montre clairement l'impossibilité logique que la doctrine chrétienne du Jugement dernier soit Vérité.

Plus de circonspection devrait se manifester face aux idées reçues. On sait qu'il circule beaucoup d'histoires imaginaires et absurdes. L'Enfer en est une, et imbuvable de surcroît. L'appétence pour la foi doit être bridée par la nécessité de la cohérence.

- [Est-ce que l'enfer émet ou absorbe de la chaleur ?](#)

Christianisme

Dans la pensée religieuse, les rites ont des effets magiques. Mais, pour échapper à la critique, il est prudent de situer les manifestations surnaturelles dans un au-delà qui est aussi au-delà des vérifications possibles. Ainsi en va-t-il des sacrements, en particulier de l'eucharistie.

Moi aussi j'ai des pouvoirs surnaturels. Un archange m'est apparu en songe et m'a attribué le titre d'«*Ordonnateur de l'Agenda des Élus*». Je peux organiser une rencontre privée et intime avec la personne que vous désirez dès que vous et la personne choisie serez tous deux dans l'au-delà. Ce service vous est gracieusement offert, mais je vous donnerai mon adresse bancaire pour le cas où votre reconnaissance tiendrait à s'exprimer.

De toute évidence, que Jésus Christ soit une personne divine est un mythe, certes fonctionnel puisqu'il conduit à la soumission et à l'obéissance. Y voir Dieu en personne est une révélation: celle de l'endoctrinement subi. Mesuré à l'aune de la raison, l'enseignement chrétien est aussi extravagant que celui d'un brahmane qui énumère les épithètes de Shiva.

La vérité

La religion étant une affaire culturelle, la référence à la vérité n'est qu'une rhétorique de propagande.

Il est nécessaire d'échapper au totalitarisme de ceux à qui «la vérité» a été révélée.

- Voir p. 87 : *La vérité absolue présente le défaut rédhibitoire d'être multiple*

Réfutation du «Pari de Pascal»

Voir p. 91 : *Quatre arguments à opposer au «Pari de Pascal»*:

1. Objection à propos de la mise
2. Objection à propos de la probabilité de l'existence de Dieu
3. Réfutation du «Pari de Pascal»
4. Christianisme ou athéisme, quelle est la foi du moindre mal ?

Foi, sciences et épistémologie

Rien n'est pire que la foi qui donne l'illusion de la connaissance ultime, par exemple la prétention du catholicisme d'être dépositaire de la Vérité. Prendre conscience de notre ignorance conduit à une attitude plus modeste qui est aussi plus conforme à notre condition humaine.

- Voir p. 109 : *Foi, sciences et épistémologie*
avec *Quelques objections d'un physicien au néo-thomisme*

L'agnosticisme

L'agnostique pense que rien ne prouve l'existence ou la non existence d'un créateur (ou de plusieurs) et rejette généralement les religions constituées. Cependant, comme il admet que Dieu puisse éventuellement exister, il doit envisager la possibilité, non établie mais pas exclue, d'être soumis au jugement divin. C'est pourquoi sa position face à la religion qu'il a quittée - ou à celle de son milieu social - demeure souvent ambiguë et inconfortable.

Dépasser l'agnosticisme

- Voir p. 121 : *De l'agnosticisme à l'athéisme via le principe de simplicité (ou rasoir d'Ockham)*
 - Voir p. 130 : *Résister à la foi : indifférence religieuse, agnosticisme et athéisme*

Dédramatiser la mort pour alléger la vie

« S'il n'y a rien après la mort, alors ça ne sert à rien de vivre ». Cette affirmation laisse entendre que la vie est une sorte de travail qui mérite salaire. Étant convaincu que, faute d'immortalité, je ne pourrais pas emporter les fruits de mes actions dans l'au-delà, la morale de rétribution est inopérante.

Les religions œuvrent à dramatiser l'existence. En plus de la mort proprement dite, le croyant doit affronter des épreuves supplémentaires comme le Jugement dernier, puis est orienté vers le Paradis, après un éventuel stage au Purgatoire, ou vers l'Enfer. La sentence vaut pour l'éternité, et c'est fort angoissant. Dans d'autres religions, l'Enfer est remplacé par la réincarnation dans un être inférieur, mais la problématique reste la même.

Mon cœur profane ne tend pas vers une telle « espérance ». Lorsque les préoccupations religieuses conduisent à des sentiments négatifs tels que la peur, c'est une mesure d'hygiène mentale que de s'en distancier.

Pour l'athée, la mort est un événement naturel, dépourvu des enjeux liés à l'immortalité, donc dédramatisée. Elle apporte la fin définitive des soucis et des tourments. J'apprécie beaucoup que la vie ne soit ni un concours, ni un examen, ni une épreuve de sélection. L'athéisme apporte une tranquillité d'esprit, non seulement face à la mort, mais aussi dans la vie quotidienne.

Un obstacle majeur cependant : cette voie de sérénité est abrupte pour ceux qui se croient immortels. Seuls y accèdent ceux qui ont la force mentale de se dégager du piège de la foi religieuse.

- Voir p. 144 : *Surmonter la peur de la mort*
 - Voir p. 151 : *Discussion : stress post-traumatique*

Se libérer de l'emprise de la religion

Lorsqu'un croyant s'éloigne de la religion, il peut ressentir des sentiments négatifs comme la culpabilité ou la honte.

- Voir p. 152 : *Réussir l'abandon de la foi*
Se libérer de l'emprise de la religion
Donner de la cohérence à sa vie
 - Voir p. 161 : *Se libérer de l'emprise de la religion – Discussion*
 - Voir p. 167 : *Les Adeptes de Terminus*

Contes philosophiques

- Voir p. 169 : *Du bâton en cadeau au sens de la vie*
- Voir p. 170 : *La quête du bonheur*
- Voir p. 172 : *La guérison*
- Voir p. 174 : *L'humanité en spectacle*

Épilogue

On ne peut pas établir la vérité, mais on peut écarter l'erreur, ce qui permet de cerner le domaine de recherche. Afin de répondre à mon besoin de cohérence, j'ai poursuivi le but de chasser les contradictions, ce qui m'a conduit à rejeter les fictions religieuses qui carburent aux écrits tombés du ciel. Il faut retourner à l'école du bon sens et reposer les deux pieds sur la terre. L'exercice de la libre pensée, en particulier l'opposition à tout dogme, exige que l'on accepte une grande diversité dans les manières d'envisager l'existence. Plus fondamentalement, j'aspire à l'indifférence religieuse. Malheureusement, à cause du poids de la religion dans mon environnement, cet idéal se situe hors d'atteinte. Je soutiens solidairement toutes les attitudes qui encouragent la résistance à l'endoctrinement religieux.

Au lieu de geindre en prétendant que nous vivons dans une société sans valeurs et de mettre nos espoirs dans un autre monde, donnons du sens à l'univers dans lequel nous vivons. Réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. **Nous voulons nous caractériser par des**

valeurs plus ouvertes et d'une portée plus générale que le culte de la crédulité dans un cadre communautariste. Retournons aux fondements de notre culture occidentale: l'humanisme hérité du siècle des Lumières, avec les droits de l'Homme, la démocratie, la laïcité, la recherche du bien commun et la primauté de la raison sur la foi. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de construire, de créer ou d'aimer.

Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison, du sens critique, de l'indépendance d'esprit et de l'autonomie intellectuelle, dans un cadre laïque.

PREMIÈRE PARTIE

Résister au contrôle social exercé par l'Église

L'Église en quête de pouvoir à travers l'État et la famille

Société

Par analogie avec la biologie et l'écologie, c'est la diversité culturelle, religions incluses, qui offre les meilleures opportunités d'adaptation et d'évolution des civilisations. Le développement a besoin de liberté et profite de la pluralité des croyances. Ce n'est pas la diversité religieuse qui est source de tensions, mais l'intolérance. Actuellement, l'Occident est mieux caractérisé par la démocratie que par le christianisme.

Il est dangereux de laisser libre cours à une idéologie religieuse déterminée sans lui opposer les contre-pouvoirs de la pluralité et de la liberté. Il faut fuir les organisations qui œuvrent à établir une société idéologiquement homogène. Pour s'en prémunir, il faut informer les jeunes du poids de la religion sur les générations précédentes.

Le cléricalisme suisse romand

À tout propos, on entend que la religion est une affaire personnelle qui se traite en conscience. Fort bien, mais cela ne correspond pas vraiment à la situation actuelle, et pas du tout à ce que j'ai vécu.

Durant des décennies, j'ai subi des interventions massives de l'État en matière religieuse dans des cantons catholiques romands. Après cinq ans d'école primaire où l'on devait réciter le catéchisme tous les jours et aller à la messe en colonne par deux, puis trois ans d'école secondaire avec cours de religion obligatoires, parce que j'ai voulu devenir instituteur, on m'a imposé cinq années supplémentaires de lavage de cerveau dans un internat tenu par une congrégation religieuse. Il était exigé que je sois catholique engagé et catéchiste scolaire.

Mon sentiment est plutôt que la religion était, et est encore dans une mesure certes réduite mais encore présente, une affaire d'État contre laquelle je me sens en conscience obligé de résister.

Le cléricalisme, plus jamais ça !

Témoignage

Dans le canton du Valais (Suisse), le catholicisme fut religion d'État jusqu'en 1973, ce qui me valut de passer toute mon enfance et ma jeunesse dans une société profondément cléricale. Le présent texte a pour but d'expliquer, dans un cas particulier, le fonctionnement intime du cléricalisme, vu de l'intérieur par l'adolescent que j'étais.

L'école primaire (1955 – 1960, Fully)

Les garçons et les filles étaient séparés dans deux bâtiments distincts. Quoique l'école fut publique et obligatoire, la journée type commençait par la récitation du catéchisme. Le livre, constitué de questions-réponses, devait être récité par cœur. Arrivés à la fin du livre, nous recommençons au début, et ainsi de suite pendant toute la durée de l'école primaire.

Le dimanche, les écoliers avaient rendez-vous devant l'école afin de se rendre à la messe, en colonne par deux, sous la conduite du « régent » (nom régional donné à l'instituteur). Les présences étaient contrôlées.

Outre le catéchisme, il y avait encore les cours d'instruction religieuse. Pour la préparation à la première confession, j'ai appris par cœur une liste des péchés avec une insistance telle que je la sais encore :

Prières, Saint Nom de Dieu, Sainte Messe, Parents, Maîtres, Camarades, Pureté, Vol, Mensonges, Vendredi, Orgueil, Paresse, Devoir d'état : école, maison.

Pour la confession, il fallait réciter la liste et commenter chaque rubrique : « *Prières : il m'arrive de manquer à mes prières du matin une ou deux fois par semaine. Saint Nom de Dieu : je dis des gros mots, mais pas de blasphème* », et ainsi de suite. « *Vendredi* » est une référence à l'interdiction de manger de la viande le vendredi (encore en vigueur aujourd'hui).

Comme cours de chant, nous passions plusieurs mois à préparer la messe de Noël durant laquelle les enfants des écoles devaient chanter « *Il est né le divin enfant* », « *Entre le bœuf et l'âne gris* », etc.

J'ai dû participer aux processions des Rogations et de la Fête-Dieu.

Un régent attribuait des « bons points » aux élèves qui participaient à la messe matinale du mercredi. J'y suis allé quelques fois pour compenser mes bavardages et améliorer mes notes.

Les cours de français pouvaient également contribuer à notre édification. Âgé de onze ans, j'ai étudié par cœur « *La conscience* » de Victor Hugo, poème de 68 vers qui se termine par « *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn* ».

Le président de la Commission scolaire, qui était le curé de la paroisse, effectuait des visites périodiques. Il nous posait une question de français, une d'arithmétique et une de catéchisme. Celle-ci revenait souvent : « *Pourquoi sommes-nous sur la terre ?* ». L'élève devait répondre « *Pour sauver notre âme* », sans quoi l'instituteur passait un mauvais quart d'heure !

A la confirmation, j'ai récité, comme il se devait, « *Je renonce à Satan et à ses pompes* ».

La politique en Valais vers 1960

L'appartenance à un parti était d'abord une question d'hérédité. On naissait « conservateur » (ancienne dénomination du parti démocrate chrétien) ou radical, de la même manière que tout le monde naissait catholique. Avant de devenir personnelle, l'opinion politique était d'abord une question de loyauté et fidélité à sa famille, d'esprit de corps. Bien sûr, il y avait quelques citoyens « qui s'étaient laissés acheter et avaient retourné leur veste », mais ces transfuges étaient surveillés,

commentés et répertoriés. La question fréquemment posée « Toi, t'es le fils à qui ? » permettait de connaître, non seulement l'état de fortune en bâtiments et terrains agricoles, mais aussi l'appartenance politique.

Parti largement majoritaire, les conservateurs imposaient le cléricisme. [Rappel historique : avant 1965, la liberté religieuse n'était pas reconnue par l'Église catholique, c'est-à-dire il était moralement légitime que l'État contraigne les individus à adopter une attitude catholique.] Représentant l'opposition, le parti radical était anticlérical. Enfant, je croyais que « anticlérical » qualifiait celui « qui est contre le clergé mais pour la religion, c'est-à-dire qui traite directement avec Dieu sans passer par des intermédiaires ». Malgré toutes les conversations entendues, l'aspect politique m'avait échappé, ce qui montre que les radicaux valaisans étaient modérés, ou résignés. Les radicaux adultes étaient des chrétiens comme les autres, quoique moins pratiquants : certains n'allaient que rarement à la messe, tandis que d'autres y allaient tous les dimanches, mais en se tenant au fond de l'église. Dans certaines familles radicales, on récitait des parodies du catéchisme, par exemple :

« *Qu'est-ce qu'un sacrement ?*
- *Un sacrement est un sac de froment*
Qui nourrit deux fainéants
Comme le curé et le régent ».

L'intonation était plus souvent humoristique que sarcastique. C'était une manière de dire à leurs enfants « *Ne prenez pas à la lettre tout ce que l'on vous enseigne à l'école* ».

« Les noirs », tel était le surnom donné aux conservateurs, par allusion à la couleur des soutanes. Les conservateurs les plus zélés allaient faire une retraite spirituelle à Chabeuil (France). Beaucoup de conservateurs voyaient déjà « ces impies de radicaux » griller en enfer. Symétriquement, de nombreux radicaux imaginaient « ces tartuffes de noirs » sous les fourches du diable. Quelques conservateurs adressaient aux radicaux pratiquants des propos incisifs : « *Pourquoi aller à la messe puisque tu seras damné quand même ?¹* ».

Les deux camps étaient organisés pour se rencontrer le moins possible. Tous les bistros portaient la couleur politique de leurs propriétaires respectifs. Dans ma commune de domicile, il y avait une fanfare conservatrice et une fanfare radicale. Aucun enfant conservateur n'aurait envisagé de faire de la gymnastique puisque la société de gym était radicale et qu'il était impudique d'exposer ses cuisses en public. Aucun enfant radical n'aurait imaginé devenir scout puisqu'il s'agissait d'une organisation conservatrice qui se réunissait à la salle paroissiale. Il y avait un Noël des enfants conservateurs et un Noël des enfants radicaux qui se déroulaient en même temps dans deux salles différentes : après les chants des enfants, un père Noël distribuait à chacun une orange et un petit sachet de cacahuètes. Mais les passions politiques des adultes ne pouvaient empêcher les enfants de tous bords de jouer ensemble.

Dans une autre commune, il y avait même un alpage pour les vaches conservatrices et un autre pour les vaches radicales. Dans une autre commune encore, tous les citoyens étaient conservateurs ; mais

¹ Aucun catholique authentique ne peut exister hors du parti conservateur. Or, selon la doctrine enseignée, « *Hors de l'Église, point de salut* ». Donc tous les radicaux seront damnés.

il y avait quand même deux fanfares et deux partis politiques : les blancs et les jaunes, d'après les couleurs des instruments de leurs fanfares respectives.

L'appartenance politique était un critère important pour obtenir un emploi. Il était évidemment impossible de devenir employé d'État sans être conservateur. Pour obtenir un mandat public, les entreprises devaient remplir des conditions non écrites : dirigeants et employés devaient être du bon parti politique. Subséquemment, les patrons devaient contrôler les opinions politiques de leurs ouvriers.

1960 marque la fin d'une période : l'évolution des mœurs, quoique discrète encore, est en marche et se prépare à tout bouleverser. L'ouverture au monde par le tourisme et la télévision, la nécessité de quitter le canton pour fréquenter l'université, ainsi que le recul de l'agriculture seront des facteurs importants. L'évolution sera rapide dans beaucoup de domaines, mais le cléricisme, particulièrement virulent et tenace en Valais, ne refluera que lentement : l'interdiction du concubinage ne sera levée qu'en 1995.

Le degré secondaire I (1960 – 1963, Martigny)

La pression religieuse y était moins forte : à part quelques leçons hebdomadaires de religion, il n'y avait plus de catéchisme, ni de contrôle des présences par les enseignants aux messes dominicales. Mais, tant que l'enfant était en âge de scolarité obligatoire, presque tous les parents demandaient à leurs enfants d'aller à la messe le dimanche, y compris chez les radicaux non pratiquants. C'est ainsi que la messe buissonnière devenait possible.

Comme j'étais astreint à des travaux agricoles pendant tout l'été, je voyais arriver la rentrée scolaire comme une libération. Je me plaisais beaucoup à l'école, et décidais de faire des études.

A cette époque, l'orientation scolaire était inexistante. Je n'ai appris que plus tard que j'aurais pu fréquenter le collège scientifique de Sion.

Le degré secondaire II (1963 – 1968, Sion)

Toutes les écoles secondaires et les collèges étaient tenus par des congrégations religieuses. A moins d'un coûteux exil, il n'y avait aucune échappatoire à l'endoctrinement systématique.

A l'âge de 15 ans, mon choix s'est porté sur l'*École normale des Instituteurs*. Comme il se devait, je rendis visite au curé afin qu'il m'accordât un certificat de bonnes mœurs et qu'il soutînt mon projet. Quoique l'École normale fut un élément stratégique du régime conservateur et que ma famille fut radicale, j'ai été admis, car orphelin de père et de mère.

Nous étions internes, durant cinq ans. Tous nos actes quotidiens étaient accompagnés de prières : au lever, aux repas, au début des cours, au coucher. Nous faisons en quelque sorte ménage commun avec des religieux, et cinq années scolaires, c'est très long !

A propos de toute entorse à la bonne conduite, on nous serinait le refrain « *C'est inadmissible pour un futur instituteur !* ». Pour nos dirigeants, cela signifiait que nous étions les futurs catéchistes de tous les petits valaisans. **Manquer la messe dominicale était sanctionné par un avertissement. Le troisième avertissement entraînait l'exclusion. C'est ainsi que mon camarade R. D. a été chassé de l'établissement.**

Dans toutes les disciplines, les préoccupations religieuses étaient obsessionnelles. En français, j'ai vérifié une fois que la méthode suivante fonctionnait : en terminant une rédaction par un couplet sur la reconnaissance envers Dieu pour les bienfaits dont Il nous comblait, j'ai obtenu une note qui dépassait nettement mes scores habituels. J'ai cependant renoncé à jouer cette comédie.

Nous devons éviter de nous référer aux « droits de l'Homme », car le bon chrétien se préoccupe d'abord de ses devoirs ; il s'appuie sur la Parole de Dieu, et non sur une idéologie profane héritée de la Révolution française. (Rappel historique : Les droits de l'Homme, condamnés par l'Église, ont été réhabilités par le Concile Vatican II en 1965 ; nos professeurs se sont abstenus de nous en informer.)

Nous devons suivre un cours intitulé « Sociologie » qui consistait à lire et commenter les Encycliques sociales du pape pendant une année scolaire entière. « *Le socialisme et le communisme sont les ennemis de l'Église* », tel était le message martelé. Un de mes camarades a demandé « *Qu'en est-il du socialisme à l'anglaise ? Doit-on aussi le condamner ?* ». Le professeur, un prêtre, a vu dans cette question une forme de contestation. Il s'est alors déchaîné, nous a prodigué une grande leçon sur le devoir d'obéissance : avant d'adopter une opinion, il faut d'abord s'informer de la position du Vatican sur la question. Il nous a rappelé l'enseignement de l'Église (encore en vigueur aujourd'hui) :

Le pontife romain et les évêques en « docteurs authentiques, pourvus de l'autorité du Christ, prêchent au peuple à eux confié la foi qui doit être crue et appliquée dans les mœurs » (LG 25). Le magistère ordinaire et universel du Pape et des évêques en communion avec lui enseigne aux fidèles la vérité à croire, la charité à pratiquer, la béatitude à espérer. Le degré suprême dans la participation à l'autorité du Christ est assuré par le charisme de l'infaillibilité. [... Les fidèles] ont le devoir d'observer les constitutions et les décrets portés par l'autorité légitime de l'Église. Même si elles sont disciplinaires, ces déterminations requièrent la docilité dans la charité. [...] En même temps, la conscience de chacun, dans son jugement moral sur ses actes personnels, doit éviter de s'enfermer dans une considération individuelle. De son mieux elle doit s'ouvrir à la considération du bien de tous, tel qu'il s'exprime dans la loi morale, naturelle et révélée, et conséquemment dans la loi de l'Église et dans l'enseignement autorisé du Magistère sur les questions morales. Il ne convient pas d'opposer la conscience personnelle et la raison à la loi morale ou au Magistère de l'Église.

Les Encycliques nous demandent de voter pour un parti chrétien. Remettre en cause l'autorité du Magistère de l'Église est une faute grave. La conclusion est imparable : celui qui ne vote pas pour le parti démocrate chrétien (alors appelé parti conservateur) commet un péché. CQFD.

Ainsi donc, le catholicisme consiste essentiellement à reconnaître ceci : « *Après m'avoir recruté au berceau, la société m'a attribué une autorité ecclésiastique à laquelle je dois une soumission totale. Je suis un petit soldat du Vatican qui doit marcher au pas* ».

Le cléralisme est une collusion entre l'Église et l'État qui vise le contrôle total de la société, depuis l'organisation politique jusqu'aux consciences des individus. La religion d'État possède le monopole de la pensée conforme. Ainsi sont mises à jour les ficelles de la manipulation mentale. Je sentis la révolte gonfler : dans leurs prisons, les détenus sont plus libres que moi, car ils conservent la liberté de penser ce qu'ils veulent.



Endoctrinement religieux

Dès ce jour, tout fut éclairé d'un autre point de vue : j'avais compris que jamais je ne pourrais renoncer à l'exercice du libre arbitre et subordonner mon jugement à l'autorité de l'Église. J'ai décidé de ne déléguer à qui que ce soit le soin de décider de mes opinions. Développer mon autodéfense intellectuelle devenait une nécessité vitale. J'ai résolu de me libérer progressivement de l'idéologie dominante dont la pesanteur devenait insupportable. J'ai pensé « *Tout ce qui est excessif est insignifiant. Donc le catholicisme est insignifiant. Je refuse d'être ainsi embrigadé et enchaîné !* ». L'agnosticisme et le socialisme me sont devenus sympathiques mais, sachant qu'une révolte ouverte conduirait à mon exclusion, j'ai gardé un prudent silence. Comme j'avais été emporté très loin dans une direction non souhaitée et conduit dans un ghetto religieux, le chemin de retour à des vues raisonnables ne pourrait être que long et pénible.

Notre professeur de chant nous a demandé de composer des prières, paroles et musique, afin de varier celles du début des leçons. Comme, dans le cadre du cours de français, nous venions d'étudier le jansénisme, j'ai proposé une peau de banane théologique : « *Seigneur, que notre prière serve à Ta gloire comme Ta grâce à notre salut.* » C'est avec une gêne manifeste que notre professeur a écarté mon projet et mis fin à la création de prières.

Le règne d'une religion d'État entraîne automatiquement celui d'une philosophie d'État. Dans le cours de philosophie, le thomisme était l'unique référence ; toute autre doctrine n'était énoncée que pour être aussitôt condamnée [Bibliographie : Régis Jolivet, Cours de philosophie, Éditeur : Vitte]. Sous l'effet de ce harcèlement idéologique, j'ai ressenti un sentiment d'étouffement : un rempart inexpugnable contre les hérésies s'élevait tout autour de moi. Lors d'une interrogation écrite portant sur les preuves de l'existence de Dieu selon Saint Thomas d'Aquin, je me suis permis de les contester, ce qui m'a valu la note 2 sur 6 ; le prêtre professeur m'a fait bien comprendre que les conséquences d'une récidive pourraient être graves.

Puisque « *La théologie est la reine des sciences* », le même livre nous a servi de manuel pour de larges pans du cours de psychologie, une branche professionnelle dont nous puisions les fondements dans la doctrine d'Aristote. Un chapitre était consacré aux preuves de l'immortalité de l'âme². On nous inculquait ainsi le mélange des genres : Dieu est partout. À défaut de psychologie, nous avons approfondi les « racines culturelles » que l'Église s'est forgée au XIII^e siècle.

Chaque professeur réprimait à sa manière les opinions personnelles des élèves. Au cours de gymnastique, cela donnait : « *Pour philosopher, attends d'avoir plus de 40 ans* »³.

2 6-ème édition, 1959, Preuves de l'immortalité de l'âme, p. 233.

3 Devinette : quel était l'âge du professeur ?

Aux travaux manuels, nous avons fabriqué une vierge ainsi qu'une croix latine en fer forgé.

Pour couronner l'ensemble, des périodes de retraite spirituelle, à plein temps, étaient réservées à l'approfondissement personnel de notre vie religieuse.

Je ressens l'École Normale comme une duperie : j'y étais venu pour recevoir des éléments de culture, mais c'est essentiellement le catholicisme qu'on y inculquait. Alors qu'ils dénonçaient avec véhémence l'endoctrinement au communisme en URSS, nos professeurs ne parvenaient pas à percevoir qu'ils opéraient dans le même registre. C'est ainsi que des enseignants, en s'acharnant à modeler la pensée d'autrui dans un moule étroit et réducteur, se transforment en geôliers de prison mentale, de cachot culturel. Si on peut porter à leur décharge qu'ils ont été endoctrinés et n'ont fait que mettre en œuvre les positions officielles de l'Église catholique, on peut leur reprocher le manque de recul critique nécessaire dans l'enseignement public orienté vers l'enseignement obligatoire. Le sentiment d'avoir été manipulé et instrumentalisé en matière religieuse m'a traumatisé et révolté. Cette période me laisse le goût amer du lavage de cerveau⁴.

Une exception cependant, un trait de lumière dans la pénombre : bravant les mises en garde du Saint-Siège, un jeune religieux nous enseignait avec ferveur et passion les idées de *Theillard de Chardin* qui a tenté de fusionner évolutionnisme et christianisme. Une nouvelle génération spirituelle, formée à l'université et manifestant une part d'indépendance intellectuelle, avait éclos. Malheureusement, malgré son aspect sympathique, la démarche était brûlante de prosélytisme.

À l'École normale, j'ai reçu des bases solides en français et en mathématiques. J'ai profité des longues heures d'étude pour lire beaucoup. Je n'ai pas perdu mon temps et, de plus, j'ai pu jouir de la franche camaraderie qui régnait. En 1968, j'ai quitté le Valais pour entreprendre des études universitaires. Le travail, ainsi que les circonstances de la vie, ne m'y ont pas ramené. Il s'est avéré par la suite que l'absence de rudiments d'anglais était une lacune handicapante.

Contre le retour aux vraies valeurs

L'histoire a montré qu'une forte influence de l'Église conduit à des dérives néfastes, mais la société a beaucoup évolué depuis les années 1970. Si «aujourd'hui, l'Église n'est plus comme ça», c'est uniquement dans la mesure où elle a été mise à l'écart du pouvoir. Son enseignement officiel ayant peu changé, il reste nécessaire de se prémunir de son influence.

J'ai appris par la presse l'histoire suivante qui s'est déroulée dans une école publique du Haut-Valais. Au printemps 2009, l'enseignant Valentin Abgottspon a décroché le crucifix qui trônait contre le mur de sa classe. Il a été sommé de le remettre en place en vertu de la loi cantonale qui stipule que l'école doit préparer l'élève «à sa tâche de personne humaine et de chrétien». Ne s'étant pas exécuté, il a été licencié avec effet immédiat le 8 octobre 2010.

Quand j'entends de pieuses personnes geindre sur la baisse de la pratique religieuse et regretter le bon temps où les vraies valeurs avaient encore cours, j'ai envie de crier « Plus jamais ça ! ». Je me réjouis chaque jour que le contrôle social exercé par l'Église sur la société se soit allégé. Comme on peut l'observer, hier chez les chrétiens, aujourd'hui chez les musulmans, une société est d'autant plus arriérée que la religion y joue un rôle dominant. C'est parce que j'ai vécu dans une société cléricale

4 En Valais, on dit plutôt « *On m'a bourré la tasse* ».

que, en connaissance de cause, je milite pour l'anticlérisme, la laïcité et la séparation complète de l'Église et de l'État. J'y inclus le rejet des facultés de théologie hors des universités d'État⁵. Ce n'est pas l'affaire de l'État de légitimer la levée d'un impôt ecclésiastique par l'octroi d'un statut ecclésiastique. L'anticlérisme n'est pas une opinion religieuse, mais une revendication politique.

Quant à ceux qui prétendent que « les musulmans qui veulent lier politique et religion pensent encore comme au Moyen Âge », ils feraient bien de combler leurs lacunes en histoire suisse. Au cœur de l'Europe et ailleurs, les cléricaux n'ont pas cessé de marquer leur présence. A leur attention, sachant qu'ils sont sourds à l'argument « Les autres citoyens ont droit à la liberté d'avoir d'autres conceptions du bonheur », je me rabats sur « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ».

Épilogue

L'Église se prétend inspirée par le Saint-Esprit, mais je ne parviens pas à y voir le souffle divin qui surclasserait une simple construction humaine.

Mettre une communauté religieuse aux commandes de l'enseignement public - en prétendant respecter les convictions religieuses des minorités - est une hypocrisie. Beaucoup trop de mes enseignants, se croyant investis d'une mission confiée par Dieu lui-même, ont œuvré à ce que nous adhérons à leur obsession religieuse et ont ainsi magistralement illustré certaines conséquences fâcheuses de la foi. Le seul remède crédible consiste à séparer complètement l'Église et l'État.

Au lieu de n'admettre, dans le registre des valeurs, que les religieuses, et d'ainsi reporter nos espoirs dans un autre monde, donnons du sens à l'univers dans lequel nous vivons. Retournons aux fondamentaux: l'humanisme hérité du siècle des Lumières, avec les Droits humains, la démocratie, la laïcité⁶ et la recherche du bien commun. Réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de construire, de créer ou d'aimer. Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison et du sens critique dans un cadre laïque.

Et si s'élève en vous un irrépressible besoin de foi, sachez qu'il n'appartient pas à l'État d'en assurer la propagande.

5 Bien entendu, l'étude des faits religieux a sa place à tous les niveaux scolaires pour comprendre l'évolution des sociétés, l'histoire, la culture, la littérature, etc. Mais cet enseignement doit être préservé de deux dérives : d'une part, la démarche confessante qui relève du prosélytisme, d'autre part l'amalgame entre foi et connaissance qui confond croyance et faits établis.

6 Pour protéger les minorités, la démocratie doit s'accompagner de la laïcité.

Cléricalisme et laïcité dans le canton de Fribourg (Suisse)

À propos de la collusion entre l'Église catholique et l'État de Fribourg

Atténué, mais toujours bien présent: le cléricalisme à la fribourgeoise

En 1978, quand j'ai été engagé comme professeur dans un collège du canton de Fribourg, il était impératif d'avoir une confession agréée, même pour enseigner les mathématiques. Comme j'avais volontairement omis la rubrique religion de mon curriculum vitae, le directeur d'établissement a exigé que je la rajoute. En 1980, soupçonné d'entretenir des rapports avec une secte, un collègue professeur de français a été licencié. L'État s'occupait de la vie privée des enseignants afin de s'assurer de leur conformité idéologique. Un trait caractéristique de l'intolérance consiste à diaboliser celui qui ne partage pas les pseudo-vérités de la communauté. Dans ce contexte, j'ai dû cacher mon athéisme. C'est ainsi que j'ai été privé de liberté religieuse durant de nombreuses années. La situation n'ayant évolué que lentement, je n'ai jamais su à quel moment j'ai recouvré ma liberté de croyance.

Le cléricalisme s'est atténué, mais il demeure bien présent. Aujourd'hui encore en subsistent des dispositifs essentiels comme

- l'impôt ecclésiastique fixé par une loi,
- le financement par l'État de la faculté de théologie catholique romaine,
- le monopole du Parti démocrate-chrétien sur la Direction de l'instruction publique et
- des leçons de religion catholique ou réformée, dans les écoles publiques.

Il faut encore y adjoindre la mentalité, héritière d'une longue tradition, qui sous-tend tout l'enseignement. Une forme atténuée de cléricalisme consiste à promouvoir un humanisme fondé sur les valeurs chrétiennes. Pratiquement, les enseignants chrétiens sont autorisés à prêcher la Bonne Parole, tandis que les autres sont priés de se taire. Agacé par la pluralité des croyances, le clérical exige que l'État soit taillé à la mesure de sa foi.

Je réclame au contraire que les règles soient les mêmes pour tous. Aujourd'hui, par manque d'engagement confessionnel des jeunes, le système clérical s'affaiblit, mais il demeure bien en place. Le règne sans partage du parti conservateur nous a légué de beaux restes. Que ce fut pire autrefois ne suffit pas à justifier la situation actuelle. Les progrès réalisés ont servi à conserver un maximum de privilèges confessionnels partiellement compatibles avec l'évolution de la société. Si un système est injuste, il ne suffit pas de l'atténuer; il faut l'abroger. La politique actuelle doit prendre des mesures structurelles afin que les erreurs du passé ne puissent plus se reproduire : il s'agit de passer à la laïcité et de séparer l'Église de l'État.

Question ou objection

Pourquoi les athées sont-ils contre les religions ? Celui qui ne croit pas peut simplement se distancier des religions, sans aucune animosité.

Réponse

L'absence de foi n'implique pas la lutte contre les croyances. Il existe des athées indifférents ou bienveillants envers les religions. Ainsi, [Michel Bavaud](#) a publié plusieurs livres pour déclarer son athéisme, mais continue

d'aller à la messe et de payer l'impôt ecclésiastique. Dans un autre registre, le bouddhisme et l'athéisme sont compatibles. Ceux qui n'ont pas vécu à l'époque où l'Église exerçait le contrôle social sont plus enclins à l'indifférence. Dans tous les cas, il faut distinguer les personnes des doctrines. Il est nécessaire que tous les athées soient tolérants et respectueux envers les croyants, comme il est nécessaire que tous les croyants soient tolérants et respectueux envers les athées.

Mais les doctrines doivent être soumises à la critique. Si mon environnement social proclame combattre au nom de la religion, il ne me laisse que deux issues: me soumettre ou résister. Un environnement à tendance totalitaire incite à un ton cassant. Une forme de défense s'exprime par le rejet, ce qui est totalement différent de l'attaque.

En lançant l'anathème contre les incroyants :

celui qui ne croira pas sera condamné [Mc 16 16]

les religions chrétiennes proclament une attitude arrogante et sectaire.

Chaque personne a son histoire. En ce qui me concerne,

- durant la période 1948-1968, j'ai vécu en Valais où le catholicisme était religion d'État; j'ai subi 13 ans d'endoctrinement, dont 5 de lavage de cerveau; l'expérience du cléricisme [voir p. 13] m'a rendu anticlérical;
- le catholicisme d'avant Vatican II qui m'a été enseigné ne reconnaissait pas la liberté religieuse et condamnait les droits de l'Homme, ce qui m'a amené à rejeter le catholicisme et à me rapprocher de l'agnosticisme;
- entre 1968 et 1978, j'ai fait des études de mathématiques qui ont contribué à l'adoption d'un point de vue rationaliste; l'épistémologie des sciences [voir p. 109], en mettant en évidence l'absence de fondements objectifs des religions, m'a conduit à l'athéisme [voir p. 121];
- à partir de 1978, dans le lycée où j'ai enseigné, j'ai été privé de liberté religieuse et contraint à cacher mon athéisme jusque dans ma vie privée; un exemple de détournement du cours de philosophie [voir p. 24] m'a conduit à soutenir la laïcité.

J'ai subi les assauts d'une société qui tentait de maintenir d'anciennes positions dominantes, avant de devoir reculer et se déployer sur de nouvelles lignes qu'elle puisse défendre avec moins d'activisme et moins de moyens. Je me sens en droit - du même droit que celui de la légitime défense - d'écrire que je porte un jugement négatif sur le catholicisme, tout en respectant les catholiques en tant qu'individus.

Les vaillants défenseurs des valeurs véhiculées par l'Église - enseignants et autorité politique réunis - ont consciencieusement aménagé la manière dont je devais penser. Si j'ai reçu leur sollicitude avec ingratitude, c'est parce que ma souffrance n'est ni comprise, ni reconnue. C'est l'adhésion des écoles

valaisanne et fribourgeoise à l'objectif de l'État chrétien qui annihile l'empathie que je souhaite.

Pourquoi la société regarde-t-elle la résistance à la religion d'un œil hostile alors qu'elle favorise l'endoctrinement religieux par une politique crypto-cléricale désignée par «culture fondée sur les valeurs chrétiennes»? Un autre son de cloche doit être accepté sur la place publique. Je réclame plus de bienveillance envers les athées.

LA LIBERTÉ, mercredi 27 septembre 2013, FORUM - VOS LETTRES - RELIGION.
Dialoguons sans nous juger les uns les autres. Le nouveau livre de l'écrivain Michel Bavaud, «L'Évangile de l'athée», suscite ce témoignage d'un lecteur.

JACQUES POCHON, Domdidier

S'il est un prof que j'ai admiré et apprécié à l'École normale, pour son érudition, son humanisme et son ouverture d'esprit, c'est bien Michel Bavaud. J'ai bien sûr été très étonné lorsque j'ai appris qu'il se déclarait athée, mais connaissant sa foi profonde en l'homme et en l'humanité, il a fallu une profonde désillusion et une longue réflexion je pense pour qu'il prenne cette décision («LL» du 21 septembre).

J'apprécie sa franchise, son indépendance d'esprit et son courage. Je respecte profondément sa décision prise en toute liberté, sa recherche personnelle et indépendante de la vérité. Je suis moi-même profondément croyant, mais pas dans ce Dieu limité et exclusif dont chaque religion revendique la possession.

Merci à M. Bavaud d'ouvrir la porte à la réflexion intelligente, au dialogue et au respect de l'opinion de l'autre. Par contre, je ne comprends pas la réaction de ceux qui font preuve de «harcèlement théologique» et de ceux qui lui ont envoyé des messages injurieux, prouvant par là qu'ils ont oublié le message d'amour du Christ.

J'ai moi-même quitté l'Église catholique (en 1970) lorsque j'ai découvert la foi baha'ie. On m'a fait clairement comprendre que le fait de devenir baha'i était incompatible avec ma profession d'instituteur dans le canton de Fribourg. Intimidation et mobbing ont eu raison de moi, et je suis allé enseigner sous d'autres cieux. Ceci m'a permis de découvrir d'autres horizons et de m'ouvrir l'esprit à d'autres cultures et religions.

Dialoguons, recherchons ensemble la vérité et nous ferons progresser l'amour, l'unité et la civilisation. Il n'est pas qu'un seul chemin pour parvenir au sommet. Merci cher Monsieur Bavaud.

**À propos des représentations des conseillers d'État du canton de Fribourg
LE JEUDI GRAS, AU COUVENT DES CORDELIERS TU MANGERAS**

Types de réceptions officielles, utilisation des drapeaux et de la bannière cantonale, ordre de placement dans les cortèges, funérailles, vins d'honneur, félicitations officielles: le Règlement protocolaire de 2011 ne laisse rien au hasard. Il est lesté du poids de l'histoire. Ainsi, c'est en vertu d'une convention de 1879 entre le Chapitre cathédral de Saint-Nicolas et le Conseil d'Etat que l'anniversaire de la bataille de Morat est traditionnellement célébré le troisième dimanche de juin «par un office d'action de grâce offert par le gouvernement en la cathédrale Saint-Nicolas». Y sont

invités le Conseil communal de Morat, les autorités constituées «ayant siège à Fribourg» et les représentants de l'armée «proches de Fribourg». Tout ce petit monde, ainsi que «les célébrants et prédicateur», partagent ensuite un repas. Le Choeur et l'Orchestre de la cathédrale sont, eux, associés à l'apéritif. Riche en dispositions régissant les manifestations religieuses, le Règlement protocolaire consacre un article spécifique aux relations avec les couvents. En début d'année, le Conseil d'Etat in corpore reçoit la Communauté cistercienne d'Hauterive, en principe représentée par son Père Abbé, pour lui présenter ses vœux. En automne, retour de l'invitation: le gouvernement est reçu à Hauterive «pour un repas de récollection», auquel ses anciens membres sont également conviés. Une fois par législature, le Conseil d'Etat invite la communauté à un repas servi au Domaine des Faverges. Ce déjeuner est précédé d'un office liturgique. D'autre part, l'exécutif est invité au couvent des Cordeliers pour le repas du jeudi gras (le dernier jeudi avant le premier jour du carême). Et à la mi-carême, il est l'hôte du couvent des Capucins... LR
Source : *La Liberté* du mercredi 13 juillet 2016

Majorité religieuse

En Suisse, la majorité religieuse légale a été fixée à 16 ans. À partir de cet âge, l'élève peut décider lui-même s'il veut se soumettre à un endoctrinement religieux, mais on ne lui demande pas toujours son avis, ce qui situe les actions qui suivent, numérotées 1, 2, et 3, en pleine illégalité.

1. Un exemple de détournement du cours de philosophie

Sous le couvert qu'il faut soigneusement mettre en place les fondements de la philosophie en faisant une large place à l'Antiquité grecque, une méthode détournée consiste à s'attarder sur Aristote en insistant prioritairement sur les traits de sa pensée qui ont été repris par Saint Thomas d'Aquin et qui forment l'ossature du néo-thomisme.

«La philosophie m'est tombée dessus, à l'âge où l'on ne se méfie pas, à l'âge où l'on craint surtout les oreillons. Elle m'est tombée dessus à doses forcées de thomisme, des heures et des heures d'un catéchisme hebdomadaire. Après avoir subi saint Thomas d'Aquin, j'ai acquis une conviction définitive : on ne peut pas être à la fois saint et philosophe, il faut choisir son camp, la réflexion ou la foi.»

Jean Ammann, *La Liberté* du 19 août 2017, Peut-on pardonner aux philosophes ?

La «philosophie» instrumentalisée par la religion n'est pas la philosophie, mais de la propagande. Un de ses objectifs tendancieux est de «disposer son cœur pour que Dieu lui donne de croire». Dans le collège du canton de Fribourg où j'ai enseigné, le cours de philosophie a été donné, à partir de 1977, par un prêtre zélé de la Vérité: c'est là que le futur évêque a transmis le flambeau du thomisme à l'élève qui allait prendre sa succession à l'évêché. Cet endoctrinement, présenté comme neutre et patronné par l'État, a été imposé à des classes entières jusqu'en 1994. Lorsque l'étiquette ne correspond pas au contenu, on peut parler de tromperie. Cette situation hypocrite a fait de moi un partisan de la laïcité. Cessons d'alimenter le détournement de l'État au profit d'une Église.

J'ai essayé de dire que j'y voyais une dérive. Les professeurs concernés m'ont répondu que je n'étais pas habilité à parler de philosophie. J'y vois l'aveu que c'est une chasse gardée. Étant moins sectaire, je les autorise à parler de mathématiques.

Peut-on charitablement espérer qu'aujourd'hui la philosophie soit enseignée d'une manière neutre, et que l'on ait renoncé à la mettre au service d'une religion ?

2. Un exemple de détournement des journées thématiques

Collège du Sud, Bulle

Coordination sciences-philosophie - Le 5 mars 2001

Aux professeurs concernés par les rencontres *Blaise Pascal* ainsi qu'aux professeurs de philosophie

Fixons les objectifs

Un siècle charnière

Pour les branches scientifiques, le choix du thème "Blaise Pascal" est très favorable. Il permet de développer des sujets qui sont intéressants et dont le niveau peut être adapté à celui de nos gymnasiens. J'ai eu beaucoup de plaisir à diriger l'atelier "Pascal et les probabilités".

Le XVII^e siècle est un siècle charnière. Pour les sciences, il marque le début d'une ère nouvelle qui voit, entre autres, la naissance de la physique classique de Newton. Mais, pour prendre ce virage, il a fallu abandonner tout ce qui, dans la doctrine d'Aristote, est vérifiable.

Une tradition tenace

Alors que je réfléchissais sur le XVII^e siècle, j'ai été rattrapé par le nôtre. Une information stupéfiante me parvint : dans l'étude de leur programme de philosophie, certaines classes de quatrième année viennent de sortir du Moyen Âge. Comme il ne reste plus que quelques semaines d'études, leur vision de la philosophie sera nécessairement tronquée et déformée. Que l'on enseigne Aristote, St Thomas d'Aquin et quelques penseurs catholiques, c'est normal puisqu'ils appartiennent à nos racines culturelles. Mais, lorsque leur part représente l'essentiel ou le couronnement, un soupçon s'impose : l'enseignement de la philosophie ne serait-il pas ramené à sa dimension catholique ? Naturellement, les professeurs qui ne sont pas concernés sauront se reconnaître et comprendront que mon propos ne leur est pas adressé.

Un pari osé

On ne peut qu'encourager l'étude du "Pari de Pascal". Il s'agit d'une œuvre qui appartient de plein droit à notre culture. Mais il est malvenu que ce thème renvoie aux mêmes préoccupations obsessionnelles que celles du cours de philosophie : "disposer son cœur pour que Dieu lui donne de croire". Étant donné le contexte général, l'événement apparaît comme une grand-messe de la pensée catholique et il me déplait d'y jouer le rôle de concélébrant.

Fixons les objectifs

A mon sens, une journée thématique devrait avoir pour but, non d'enfermer l'esprit des élèves dans un système de pensée, mais d'ouvrir sur de nouveaux horizons. Il y a tellement de sujets intéressants. Par exemple, dans un cadre interdisciplinaire, quelques éléments d'épistémologie des sciences pourraient

être apportés. Plus généralement, il me paraît nécessaire de stimuler l'esprit critique des élèves car le besoin est criant.

3. Intermède informatique

Le technicien informatique du collège terminait tous ses courriels comme suit (l'extrait date de 2008):

L'informatique ne sauve pas, mais rend service – quand tout fonctionne – dans nos tâches quotidiennes!

Il y a mieux : "C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu." (La Bible – Eph. 2.8)

Comprenons-nous bien: les agissements prosélytes et propagandistes d'un fonctionnaire voulant concilier informatique et théologie pourraient n'être que des débordements anecdotiques. Je vois par contre un problème bien plus grave dans le fait que l'environnement social et l'autorité jugent ce comportement acceptable et normal, même s'il est publiquement affiché durant cinq ans.

Il serait impertinent de répondre à une homélie. L'Église catholique a su créer un climat culturel dans lequel les victimes sont consentantes. Le bon pasteur obtient de ses ouailles une attitude soumise.

Un article moqueur ou méprisant dans *La Liberté*

La critique du livre de Michel Bavaud «L'Évangile de l'athée», éditions de l'Aire, 2013, parue dans *La Liberté* du samedi 21 septembre 2013 et signée Pascal Fleury, se termine par ces mots moqueurs ou méprisants:

.. on attend le troisième tome de la trilogie. Son titre serait tout trouvé: «Comment j'ai retrouvé la foi».

Serait-il de bon ton de se moquer, non seulement de l'athéisme, mais aussi des athées ? *La Liberté* est-elle le journal de tous les fribourgeois, ou seulement de ceux qui sont conformes à une certaine tradition religieuse ? On peut être critique envers des croyances, convictions et doctrines - je dirais même qu'on le doit - mais un principe doit être absolument respecté : les personnes ont droit au respect.

Le régime clérical fribourgeois a laissé des traces dans le cerveau de certains journalistes. Il s'agit de discréditer l'athéisme, de montrer qu'il est dépourvu de consistance, tandis que la foi reste la seule valeur sûre.

Les médias relaient volontiers les discours religieux et interreligieux, mais rechignent à traiter de la même manière les propos areligieux ou antireligieux. En Suisse, environ 26 % de la population est sans religion. Pourquoi la presse lui accorde-t-elle si peu de considération ? Je vous laisse méditer sur le point suivant : il y a plus de «sans religion» que de musulmans, mais la presse évite de les rendre crédibles et visibles. La foi a l'avantage de mettre à l'abri du doute.

Le PDC suisse (parti démocrate chrétien) est en déclin depuis plusieurs années. Le C (chrétien) est perçu comme un obstacle par beaucoup d'habitants des villes. En 2020, le parti a changé de nom pour devenir «Le

Centre» dans le but de toucher un plus large électorat, mais sans changer de politique. Le parti continue de pousser les cantons à soutenir les Églises chrétiennes avec l'impôt ecclésiastique et de promouvoir l'enseignement religieux chrétien dans les écoles publiques.

Il ne faut pas mélanger politique et religion. «Les partis religieux devraient être remplacés par des partis laïques.» Ce conseil donné aux pays musulmans vaut aussi pour le canton de Fribourg. La Suisse n'a pas besoin d'un parti qui veut maintenir les reliquats du cléricalisme.



Les débats du Grand Conseil du canton de Fribourg restent placés sous le signe du crucifix [photo 2017].

Appel

Si, pour un catholique, être missionnaire est un devoir moral, il n'en est pas de même au-dehors de la communauté religieuse: endoctriner ses concitoyens et leurs enfants n'est pas un droit.

Je lance un appel aux cléricaux: pratiquez votre religion comme vous le désirez, mais, s'il vous plaît, fichez la paix aux autres ! Le *Kulturkampf* s'est terminé en 1887 : vous pouvez donc cesser le combat et retourner à la vie civile. Merci à tous les braves !

Peut-être faudrait-il créer une «Organisation d'Aide aux Personnes Atteintes d'Obsession Religieuse» ?

Si tu veux rendre à Dieu ce que tu crois être à Dieu, n'oublie pas de rendre à César ce qui est à César !

Quel est le rôle de l'État ?

Plantons le décor et mettons en perspective: les crucifix sont accrochés dans les salles de classe et le Conseil d'État occupe une place officielle dans la procession de la Fête-Dieu. Les entreprises sont soumises à un impôt ecclésiastique, et tous les contribuables participent au financement, par le biais des impôts ordinaires, de la faculté de théologie catholique romaine.

L'État considère-t-il que les agnostiques et les indifférents à la religion sont des brebis égarées qu'il doit, si possible, ramener dans le bon troupeau ? Quand les chrétiens proclament leur espérance que le siècle à venir redeviendra religieux, espèrent-ils relancer l'endoctrinement ? De même qu'il existe une raison d'état, peut-on invoquer une raison d'Église qui l'emporte sur le respect des personnes ? Vivons-nous dans un état crypto-confessionnel, c'est-à-dire non confessionnel dans ses déclarations et son apparence, mais confessionnel dans son intérieur et son fonctionnement ? Les partisans d'un cléricalisme résiduel accordent-ils leur soutien aux musulmans qui, dans leurs pays respectifs, exigent que l'État soit religieux ?

Je pense au contraire que l'État, n'étant pas l'arbitre de la vérité religieuse, doit accueillir tous les citoyens de la même manière, sans faire de différences, qu'ils soient chrétiens, musulmans, bouddhistes, sans religion ou autres. En conséquence, il ne peut pas prendre parti pour certaines communautés particulières, par exemple en se proclamant chrétien ou déclarant que certaines religions ont droit à un statut privilégié.

Afin de conserver leur majorité politique, les partisans d'un cléricalisme résiduel vont-ils s'allier avec certaines minorités religieuses ? Va-t-on accorder un statut officiel aux pentecôtistes ? aux musulmans ? aux bouddhistes ? aux scientologues ? aux raëliens ? En Grande-Bretagne et en Grèce, la reconnaissance de communautés religieuses s'est enflée jusqu'à donner un statut juridique aux tribunaux islamiques.

À mon avis, l'État ne doit pas soutenir le communautarisme. Pour favoriser la paix civile, l'État devrait atténuer la division de la société en communautés religieuses par une politique restrictive en matière de faveurs. Il doit manifester, y compris dans l'enseignement public, sa neutralité face aux croyances.

La religion ne peut pas être indiquée sur les cartes d'identité à cause du risque de discrimination. De même, elle ne devrait figurer sur aucun document administratif, y compris sur ceux qui se rapportent aux impôts. Par exemple, la constitution de l'Espagne, dans son article 16.2, précise:

Nul ne pourra être obligé à déclarer son idéologie, sa religion ou ses croyances.

Or, dans le canton de Fribourg, l'État récolte et enregistre les listes des catholiques, des protestants et des juifs ! Je m'étonne de ne pas entendre les pourfendeurs de l'État fouineur protester contre l'enregistrement de ces données sensibles. La rubrique «Religion» doit disparaître de la déclaration d'impôt fribourgeoise.

«*Ne pas mélanger politique et religion*» étant une recommandation universelle, les Occidentaux ne peuvent pas l'adresser qu'aux pays musulmans. L'Église et l'État doivent être complètement séparés dans toute la Suisse, à l'exemple des cantons de Genève et Neuchâtel. Je refuse qu'une partie de mes impôts soit affectée à soutenir la propagande du Vatican.

Il est admis que l'école ne soit pas politiquement engagée. Il devrait être de même en matière religieuse. Au lieu de s'attacher au formatage de l'esprit des élèves en favorisant la diffusion de mythes et de fables qui ne tiennent pas la route, le Direction de l'instruction publique ferait mieux de développer l'aptitude à prendre du recul et d'apprendre la pensée critique. Quelques rudiments d'épistémologie mettraient en évidence la distinction entre idéologie et connaissance objective. On

pourrait prendre conscience que la vérité universelle n'existe pas et, par exemple, comparer diverses religions et idéologies du point de vue du respect des droits humains. Le statut de la femme peut découler d'une lutte pour le pouvoir dans laquelle la religion a été instrumentalisée. Les jeunes n'ont pas besoin d'une institution qui pense pour eux, mais d'acquérir des outils d'analyse. Un cadre de pensée doit être un tremplin, pas une limite. Puisque chacun est confronté à des idéologies diverses dont beaucoup sont toxiques, mieux vaudrait leur donner une sorte de fil à plomb qui permette de les juger sans se coucher devant la première venue.

«L'esprit critique» est reconnu comme l'une des compétences clés du XXI^e siècle par l'OCDE, en particulier pour faire face à la profusion d'informations disponibles dans le monde numérique.

Le développement de l'esprit critique commence à être introduit en tant que tel dans l'enseignement. Des cours sont donnés pour repérer les théories aberrantes, prévenir l'adhésion à des idéologies irrationnelles et se prémunir de toutes les dérives liées à de fausses informations : le conformisme, les stéréotypes, les croyances infondées telles que l'astrologie, le soucoupisme, le conspirationnisme, le climato-scepticisme, l'homéopathie, le catastrophisme, etc. Et, dans une société laïque, on peut aussi mentionner la vie après la mort : il s'agit d'une croyance, pas d'un fait établi.

Divers moyens peuvent être mis en œuvre, tels que la vérification des sources, les éléments du raisonnement et la détection des arguments fallacieux, tous appliqués à des cas concrets comme certaines rumeurs qui circulent sur les réseaux sociaux :

*Nicolas Gauvrit et Sylvain Delouée
Des têtes bien faites, défense de l'esprit critique
Presses Universitaires de France (PUF) 2019*

Mais, dans le canton de Fribourg, on préfère enseigner la philosophie filtrée par le catéchisme catholique.

Reconnaître les communautés religieuses

En 2015, la Nouvelle-Zélande a autorisé l'Église du monstre en spaghetti volant à célébrer des mariages, car cette Église répond aux critères requis par la loi. Les adeptes portent des passoires sur la tête pour parodier les religions. En 2016, c'est aux Pays-Bas que le *pastafarisme* est administrativement reconnu comme religion.

Ne serait-il pas plus raisonnable que l'État ne reconnaisse aucune religion comme officielle ? Sinon, je demande que

- le [Pastafarisme](#),
- les Adeptes de Terminus [voir p. [167](#)] et
- les adorateurs du Grand Lapin Bleu [voir p. [132](#)]

deviennent également des religions officielles du canton de Fribourg.

À propos du Centre suisse Islam et société, Fribourg

- [Voir p. 70] *Subventionner des lobbies communautaristes ? Des alternatives existent.*

La constitution juste

Pour Kant, dans Critique de la raison pure, la constitution juste est celle qui procure la plus grande liberté possible aux individus.

Pour le partisan d'un cléricisme résiduel, la constitution juste serait-elle celle qui incite les individus à sauver leur âme, avec l'aide de l'Église ?

Puisque l'Église accomplit un travail social qui n'est pas assuré par l'État, l'impôt ecclésiastique est nécessaire.

La séparation de l'Église et de l'État concerne plusieurs questions au nombre desquelles figure en bonne place le financement des Églises officielles par l'impôt ecclésiastique. Cette séparation est faisable puisque deux cantons l'ont réalisée: Genève et Neuchâtel.

Dans les hôpitaux, les prisons et les centres de requérants d'asile, pour répondre à des demandes, les portes des établissements peuvent s'ouvrir à des intervenants extérieurs. Le rôle de l'État devrait s'arrêter là. L'éventuelle rémunération des intervenants extérieurs revient aux demandeurs ainsi qu'aux communautés qui les soutiennent.

Quant aux œuvres caritatives, l'État devrait favoriser celles qui sont apolitiques et non religieuses afin que l'aide apportée ne soit pas liée à une propagande, même allégée ou indirecte. L'aide sociale publique sera adaptée et, si nécessaire, renforcée. Elle ne peut être répartie entre des organisations religieuses, car ces dernières ne recouvrent pas la totalité de la population.

L'Église n'étant pas un service public, elle ne doit pas être financée comme tel.

La laïcité n'est pas la solution. Voyez par exemple ce qui se passe en France.

Voilà une analyse erronée. La laïcité permet de vivre ensemble en bonne harmonie. Malheureusement, certaines personnes la refusent et s'y opposent de toutes leurs forces, y compris par la violence. Voilà le problème.

N'accusez pas la laïcité alors qu'il s'agit de dérives religieuses.

J'ai subi les abus des politiques religieuses des cantons du Valais et de Fribourg. C'est la preuve que la législation qui accorde de substantiels privilèges à des religions reconnues (pour ne pas dire officielles) est défailante. Il est nécessaire de lui donner un cadre laïque.

La pratique religieuse est en chute libre et la religiosité diminue. Courage: nous tendons vers une société où le rôle de la religion sera négligeable.

La sensibilité religieuse est une tournure d'esprit bâtie sur des dispositions personnelles, renforcée et soutenue par l'éducation dans un milieu culturel empreint de religiosité. Ôtez la pression sociale et une grande partie s'évaporerait.

Pour beaucoup de gens qui ont atteint l'âge de la retraite, la religion est considérée comme le pilier qui soutient la société. Il n'en est plus de même pour les jeunes qui rangent la religion dans les affaires strictement personnelles. On peut prévoir qu'à l'échéance d'une génération, la laïcité de l'État s'imposera et la séparation d'avec l'Église se réalisera, y compris dans les cantons de Fribourg et du Valais. Des signes politiques sont déjà tangibles: certaines sections de la Jeunesse socialiste et la Jeunesse libérale-radical formulent de telles revendications. Hélas pour eux, la méthode helvétique - dite de consensus - consiste à ne pas abolir le cléricalisme, mais à attendre que le système tombe en désuétude. La résistance à l'endoctrinement religieux, essentiellement sous la forme passive, est en cours.

Il ne faudrait pas en tirer des conclusions hâtives. Dans le fonctionnement humain ordinaire, l'intelligence est mise au service des sentiments parmi lesquels il faut compter la peur et la religiosité. Quand brûle la foi, la raison capitule et s'y subordonne avec zèle et application. C'est pourquoi les religions ne passeront pas.

L'évolution du monde musulman durant ces dernières décennies nous donne le triste exemple d'un retour au fondamentalisme. La marche de l'histoire n'est pas linéaire. Ainsi, la Turquie s'éloigne de la laïcité et veut donner un rôle plus important à l'islam. Les sociétés ne se transforment pas seulement par des adaptations, mais aussi par des résistances au changement. Nous sommes alors réduits à contenir les mouvements religieux afin qu'ils ne redeviennent pas envahissants.

Actuellement, le communautarisme se développe, ce qui doit stimuler notre vigilance. Le seul rempart contre le retour au passé est la laïcité de l'État et de l'école. Sans fin sera la lutte contre ceux qui veulent que tous les citoyens vivent dans une société qui affiche une foi religieuse privilégiée : les minoritaires n'ont qu'à s'adapter. J'ai une autre conception de la démocratie dans laquelle les minorités sont respectées.

L'anti-cléricalisme est un combat d'arrière-garde

C'est une éducation d'arrière-garde, imposée au nom de la «vraie foi», qui a suscité ma résistance à l'endoctrinement religieux. Qu'est-ce qu'une éducation non ringarde ?

En matière politique, je milite pour que l'État abolisse les privilèges octroyés à certaines communautés religieuses tels que le droit de lever un impôt ecclésiastique, de disposer d'une fenêtre confessionnelle dans l'enseignement public, de contribuer à l'entretien des facultés de théologie, etc. L'État n'a pas à s'immiscer dans la vie religieuse des citoyens. Résister aux résidus du cléricalisme demeure plus actuel que jamais !

En 2014, le lancement de l'initiative populaire «Pour un Valais laïc» montre que la question est à l'agenda politique. Pour aboutir, l'initiative devait récolter 6'000 signatures en un an. Comme elle n'en a recueilli que 2'000, elle a été retirée. À mon avis, dans le futur, la séparation Église-État deviendra un combat dans toute la Suisse.

La situation n'est pas si noire. Le canton a, pour l'essentiel, déjà abandonné le cléricalisme.

Je ne comprends pas en quoi cet argument disculperait l'État et permettrait à l'Église de conserver un statut qui reste privilégié.

Quand vous dites «Ce n'est plus comme ça», il faut comprendre que ça n'est plus comme au temps où le lobby catholique avait mis l'État à son service. Nous avons quitté ces temps là, mais pas complètement. L'évolution du canton est effective, mais le mérite n'en revient pas à l'Église qui l'a subie à son corps défendant.

Aujourd'hui, en 2019, j'ai 71 ans. Que fais-je avec la formule «Ce n'est plus comme ça» ? M'offrez-vous l'opportunité de revivre ma vie dans de meilleures conditions ? Et, dans l'histoire du canton de Fribourg, quelle est la période à ignorer ? Et dans l'histoire de la chrétienté ? La simple atténuation du cléricalisme ne me satisfait pas.

Un problème que l'on considère comme réglé peut se révéler être celui que l'on veut occulter, consciemment ou par manque d'attention. Mais non, c'est loin d'être terminé; il y a encore de beaux restes : l'impôt ecclésiastique, le financement par l'État de la Faculté de théologie, les privilèges accordés au christianisme dans l'enseignement, des croix dans les bâtiments publics et les écoles, etc. C'est habile de la part des activistes catholiques de répandre et de faire accepter l'idée que «Tout cela est fini», car toute contestation est ainsi désamorcée, attendu qu'il n'y a rien contre quoi protester. On ne veut pas voir que, malgré les améliorations survenues, le poids de la religion demeure important, y compris dans le fonctionnement de l'État. On ne répond pas à des abus manifestes en se contentant d'atténuer les plus gros, en laissant en place tout le système qui les produit et en conservant du cléricalisme le maximum que permettent les contraintes sociales.

Celui qui adhère à la foi enseignée s'en trouve comblé. Si ce qu'on nous demande correspond à notre désir, la démarche se fait dans la sérénité. Malheureusement, l'aspect le plus pesant que j'ai ressenti dans l'enseignement que j'ai reçu, c'est la prétention de régner sur la conscience d'autrui. Il faut alors faire un effort pour imaginer l'inconfort de celui qui doit, en conscience, refuser la foi proposée.

Seuls quelques événements dont la véracité est difficilement contestable ont pu être rapportés ici. La situation apparaîtrait bien plus accablante s'il était possible d'examiner la partie immergée de l'iceberg. Ainsi, parmi les enseignants, ceux qui s'affichent ouvertement chrétiens sont relativement plus nombreux que dans le reste de la population. Un élément explicatif pourrait être le suivant : lorsque j'ai été engagé comme professeur de mathématiques et de physique dans un collège public, on a exigé que j'ajoute, dans mon curriculum vitae, la rubrique «religion». Il semblerait que l'étiquette «chrétien engagé» permet d'obtenir plus facilement un poste dans l'enseignement. Le temps de l'État grand supporter et sponsor de la religion est loin d'être passé ! Pourquoi, au Conseil d'État, le parti démocrate chrétien tient tellement à diriger le Département de l'instruction publique ? Parmi les enseignants, il y a forcément des partisans de la laïcité à l'école à la manière des cantons de Genève et Neuchâtel. Pourquoi n'osent-ils pas

s'exprimer ? J'ai posé la question à des collègues qui m'ont répondu : «*Tu es nommé de longue date à plein temps dans un seul établissement. Ma situation est bien plus fragile !*». Ils se rangent ainsi dans la voie choisie par la société : attendre silencieusement que l'évolution des mœurs réduise plus encore le rôle de la religion.

Dans la bouche des nostalgiques du passé, j'ai l'impression que l'expression «ça n'est plus comme autrefois» signifie «ce qui subsiste du soutien de l'État au christianisme doit être maintenu». Certes, la société s'est partiellement libérée du poids de l'Église, mais d'une manière hétérogène. Par exemple, alors que le journal *La Liberté* s'est émancipé de la tutelle religieuse, l'enseignement public est resté sous influence. Le canton de Fribourg demeure très éloigné de la laïcité. Que ce fut pire autrefois n'excuse en rien la situation actuelle, et d'importants progrès restent à réaliser. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui pensent que, étant donné que ça va mieux qu'avant, on doit bravement supporter les outils du cléricisme qui ont survécu. Qui sera le François Gross de la Direction de l'instruction publique, de la culture et du sport, capable de résister au lobby catholique ?

Derrière la négation du problème se cache quelque chose de plus profond qui met en cause le crédit de l'Église, car on a pratiqué la discrimination au nom de la défense de la religion. Quand on se prévaut d'une idéologie révélée par Dieu, il ne suffit pas de déclarer «On ne fait plus ça» pour se dédouaner car, ce qui est en cause, c'est que les pratiques politiques cléricales, même aujourd'hui édulcorées, ne paraissent pas avoir été inspirées par un Dieu respectueux, juste et bon. Le passé nous instruit sur la vraie nature de l'Église.

Excusez-moi de vous le dire comme ça mais, pour consacrer tant d'énergie et de temps à parler de religion, ou contre les religions, il faut vraiment avoir un problème, non ?

Les textes de mon site se rapportant à la religion représentent, en quantité, moins d'un millième de l'endoctrinement catholique que j'ai reçu durant plus de treize ans. Heureusement que je ne cherche pas à rétablir un équilibre équitable ! Il s'agit du travail que j'ai accompli pour résister. L'écriture clarifie la pensée, lui donne la cohérence qui la fait quitter la perception confuse.

Et surtout, je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai retiré de ma tête certaines sottises que l'école y avait inculquées. Dans un état laïque, l'exercice auquel je me suis livré n'aurait pas de raison d'être. C'est la société qui a un problème!

Votre site est très intéressant et très argumenté. Je suis d'accord avec beaucoup de points. Cependant, je pense qu'il ne faut pas faire l'amalgame entre l'endoctrinement religieux et la croyance en Dieu. Ce sont les extrêmes qui sont mauvais. Je suis déiste et je crois à certaines choses, cependant, je reste rationnelle et développe mon esprit critique. Ce n'est pas comparable à du fanatisme, par exemple. Le fait de croire peut avoir un sens, c'est tout simplement une perception différente des choses. Existence ou inexistence de Dieu, aucune de ces deux alternatives ne doit être posée comme une vérité, car au fond, personne ne connaîtra la vérité sur le sujet :)

Il n'y a pas d'amalgame puisque les deux sujets, endoctrinement et croyances, sont développés et justifiés indépendamment, avec des arguments spécifiques.

Pour moi, l'important est qu'aucune autorité - qu'elle soit familiale, scolaire, étatique ou ecclésiastique - ne nous prenne aux filets d'une idéologie religieuse. Chacun doit rester libre dans ses choix en matière spirituelle. À ce titre, même si elle diffère de la mienne, je ne peux que respecter et encourager votre démarche. Par contre, je me distancie de tous ceux qui disent se soumettre à une Église ou à toute autre forme d'autorité religieuse : le centre de décision est, et doit rester, sa conscience personnelle.

Je suis d'accord avec vous sur le fait que l'existence d'un Créateur est une question hors du champ de notre connaissance. Cependant, selon mon expérience de vie, le cléricalisme mélange tout et place ses adversaires sur la défensive. Puisque le parti conservateur est fondé sur la foi, il incite ses détracteurs à effectuer une analyse critique de la religion. Je suis persuadé qu'un Dieu qui pointerait son doigt sur chaque homme en lui disant : *«Je te jugerai et, si ma balance penche du mauvais côté, tu passeras en salle de torture»* est une croyance à rejeter, mais j'accepte sans problème d'autres avis.

Aux défenseurs d'une orthodoxie, je préfère ceux qui manifestent leur autonomie intellectuelle en se libérant de la tutelle religieuse, car cela change tout quant à la prétention de régner sur la conscience d'autrui. C'est le signe de réussite auquel j'applaudis, peu importe la voie personnelle choisie.

Où sont les intellectuels fribourgeois ?

La reine des sciences est passé de la théologie au Moyen Âge, à l'économie aujourd'hui. À l'image des radicaux fribourgeois qui ont changé de camp (les anticléricaux d'hier soutiennent aujourd'hui les résidus du cléricalisme), les intellectuels n'ont que peu de critiques à adresser au régime clérical. Sont-ils satisfaits d'une simple amélioration ou usurpent-ils leur titre ? Pour celui qui est préoccupé par sa carrière, l'opportunisme de celui qui sait où se trouvent les lieux de pouvoir est plus profitable que l'esprit critique. À réciter pieusement tous les jours : *«La religion, une en particulier, est une excellente chose à soutenir. Il faut voter pour l'impôt ecclésiastique et accorder un financement public à la faculté de théologie catholique romaine»*.

Pourquoi les nombreux partisans du moins d'État excluent-ils la religion du champ d'application de leurs principes ?

La nouvelle génération se profile mieux. En Suisse, certaines sections des jeunes radicaux et des jeunes socialistes ont clairement pris position en faveur de la laïcité. Mais leurs aînés les prient de mettre une sourdine.

Comment avez-vous vécu les événements de mai 1968 ?

À cette époque, j'avais 20 ans, j'étais encore en internat, et je n'ai vu des événements de mai 68 que quelques rares images entrevues dans les journaux durant les week-end. Le *«Nouvelliste et Feuille d'avis du Valais»* jetait discrédit et désinformation sur le mouvement. J'étais efficacement tenu à l'écart de toutes les «idées subversives» et endoctriné contre toutes les

idéologies non catholiques. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris ce qui s'était passé. Les événements de mai 1968 - une révolte contre le contrôle social - ne sont que l'écume d'une profonde mutation de la société. Le mot d'ordre «Ne pas contraindre plus que nécessaire» a modifié la répartition des pouvoirs dans tout le monde occidental. Pour comprendre l'évolution, il faut connaître l'état de la société d'avant 1968.

Je suis toujours étonné d'entendre des femmes prononcer le mot «soixante-huitard» sur un ton méprisant alors qu'à l'époque elles n'avaient même pas le droit de vote. Dans les cantons catholiques, le bon temps passé est celui des vraies valeurs: l'épouse devait obéir à son mari et les enfants devaient se rendre à la messe dominicale en colonne par deux sous la conduite de leur instituteur. Selon les critères actuels, les institutions que sont la famille, l'école, le patronat, l'Église et l'État bridaient les libertés individuelles et pratiquaient couramment l'abus d'autorité. Par exemple, la loi interdisait le concubinage. Il peut être instructif d'étudier le rôle de certaines écoles publiques comme l'École normale des Instituteurs du canton du Valais [voir p. 16].

L'humanisme chrétien

L'humanisme chrétien est une expression trompeuse : le côté humain sert à faire diversion. Il s'agit en fait d'une vision théologique de l'homme dans laquelle Dieu est au centre, une sorte de théocratie, drapée de démocratie, dans laquelle le clergé se pose en guide de l'État. C'est ainsi qu'à l'École normale des Instituteurs du canton du Valais, on m'a enseigné, au nom des encycliques sociales de l'Église que nous lisions en classe, que le pire ennemi de l'humanité est le socialisme, et que tout chrétien véritable est astreint au devoir moral de voter pour un parti chrétien, c'est-à-dire pour le PDC aujourd'hui renommé «Le Centre».

Alors que l'humanisme chrétien est une cité bâtie autour d'une cathédrale et d'une faculté de théologie catholique patronnée par un état clérical, le tout cerné par le rempart de la culture gréco-latine, l'humanisme véritable place au centre l'agora, les droits humains, la démocratie et la culture laïque.

Je me méfie des humanismes qui ont pour vision des lendemains qui chantent, que ce soit dans ce monde ou dans un autre. L'humanisme véritable refuse de se subordonner à quelque religion que ce soit, sinon il perd sa qualité d'humanisme. L'humanisme consiste renforcer la primauté de l'homme sur toutes les idéologies qui exigent la soumission à d'autres valeurs.

Le bon côté du cléricalisme

Qu'est-ce qui a allumé en moi l'esprit critique et m'a poussé à aller voir ce qui se cache derrière les façades de l'Église ? Quel est l'élément déclencheur qui m'a évité de devoir aligner mes pensées sur celles des idéologues officiels de service ? Merci le cléricalisme !

Porter le voile islamique à l'école ?

Serait-il judicieux de voter une loi interdisant le port du voile islamique à l'école ?

Dans les espaces publics, le droit de porter des vêtements indiquant une affiliation religieuse est garanti par les droits humains.

Ici, la question ne concerne pas n'importe quel lieu public comme la rue, ou les transports publics. L'école est un cadre différent: les enseignants sont des fonctionnaires de l'État et doivent, à ce titre, respecter la neutralité religieuse. Les enseignantes musulmanes ne peuvent donc pas porter le voile à l'école.

La suite de mon propos se rapportera donc uniquement aux élèves. Dans un premier temps, j'étais favorable à une loi restrictive, car

- le voile péjore la condition féminine;
- les symboles religieux dont la taille s'entend sur plusieurs dizaines de cm doivent être prohibés dans les écoles publiques;
- les chapeaux, casquettes, turbans et autres couvre-chefs sont traditionnellement interdits dans les salles de classe;
- faudra-t-il aussi autoriser les Sikhs à porter turban et poignard, comme le Canada qui a légalisé le port du kirpān dans les écoles publiques ?
- les exceptions vestimentaires constituent un précédent vers d'autres exceptions pour motif religieux comme les dispenses de gymnastique, de piscine ou d'éducation sexuelle.

Je me suis cependant partiellement ravisé, car je crains encore plus le communautarisme:

- il faut éviter de mettre des enfants à l'écart de la société et de les priver ainsi de toute influence intégratrice;
- il faut freiner le déploiement d'écoles coraniques ou d'écoles confessionnelles comme alternatives à l'école publique;
- il vaudrait mieux porter l'effort sur des problèmes moins visibles, mais plus importants, comme la prévention et le dépistage de dérives culturelles telles que l'excision, les mariages forcés, les mauvais traitements infligés aux femmes et, plus généralement, toutes les violations des droits humains. L'État a un devoir de protection de l'enfance. Le médecin scolaire devrait effectuer régulièrement des contrôles systématiques en vue de détecter toutes les formes de maltraitance.

Pour les raisons invoquées plus haut, il faut introduire un régime général d'interdiction de porter le voile assorti d'exceptions délivrées après négociation avec les parents et soumises à des conditions. Plus précisément, l'autorité scolaire passe une sorte de contrat avec les représentants légaux de l'élève : contre le droit de porter le foulard islamique, l'élève s'engage à respecter toutes les obligations scolaires, en particulier l'acceptation de la mixité, la fréquentation de tous les cours, tous les jours, y compris la gymnastique, la piscine (où le bonnet de bain remplace le foulard), les sciences naturelles et l'éducation sexuelle.

La religion devrait rester une affaire privée. En société, seul le comportement importe: fuyons les doctrinaires et les intolérants, ainsi que tous les croyants qui pratiquent le prosélytisme!

Je ne considère pas qu'une société idéale doive être religieusement homogène. Nous savons que les civilisations sont mortelles, mais on peut souhaiter que l'humanité soit relativement pérenne. De même que la biodiversité donne à la nature la capacité de s'adapter à des conditions changeantes, la diversité culturelle et religieuse donne à l'humanité plus de ressources pour affronter les incertitudes de l'avenir, à condition toutefois d'éviter les guerres de religion ainsi que toute forme d'extrémisme,

de radicalité, de totalitarisme, d'endoctrinement organisé par l'État, de religion officielle, de privilèges accordés à certaines communautés religieuses, etc. Afin de protéger la société des inévitables débordements, la bonne méthode consiste à contenir la religion dans le cadre privé et à tenir l'État dans la neutralité religieuse.

Malheureusement, les cantons catholiques considèrent que la religion est une affaire d'État.

Le soutien de l'État à certaines communautés religieuses favorise la fragmentation de la société en communautés distinctes.

Alors que le nombre de musulmans augmente en Suisse, le nombre de chrétiens pratiquants est en chute libre. J'y vois un danger pour notre culture occidentale. Pour le contrer, il faut entreprendre une sérieuse rechristianisation de la société occidentale.

Chrétiens et musulmans ne doivent pas se séparer en deux communautés distinctes, chacune avec sa culture, sa religion et ses écoles. Il faut éviter que chaque communauté investisse son énergie à endoctriner ses membres, à contraindre leurs comportements et à promouvoir le prosélytisme, le but étant de convertir les tièdes et de les ramener dans le «bon chemin». Il s'agit là d'un moyen efficace pour susciter conflits et intolérance. Pour connaître la suite, il suffit d'ouvrir un livre d'histoire. C'est précisément contre ces dérives que lutte, depuis le siècle des Lumières, notre culture occidentale. Il faut y voir une rupture avec le monde d'avant dominé par la religion et l'autoritarisme. Depuis lors, la culture a droit à un espace laïque, et chaque personne a droit à la liberté religieuse. Chrétiens, athées, musulmans et bouddhistes et autres doivent se fondre dans la même société laïque. Afin d'éviter de creuser les divisions confessionnelles, l'État doit rester neutre en renonçant à intervenir, à officialiser certaines Églises et à soutenir certaines communautés.

Aujourd'hui, les écoles publiques helvétiques doivent cesser d'être des lieux de propagande confessionnelle. De même qu'on ne combat pas la peste en diffusant le choléra, il est contre-productif de contrer une religion en développant une autre. Ce n'est pas l'Église qu'il faut remettre au centre du village, mais l'homme et le forum.

Nous voulons nous caractériser par des valeurs plus ouvertes et plus universelles que le culte de la crédulité dans un cadre communautariste, à savoir les droits de l'Homme, la démocratie, le respect des minorités, la tolérance et la laïcité. La culture occidentale à défendre est précisément là.

L'État doit accueillir tous les citoyens de la même manière, qu'ils soient chrétiens, musulmans, bouddhistes, sans religion ou autres. En conséquence, il ne peut pas prendre parti pour certaines communautés particulières, par exemple en se proclamant chrétien ou déclarant que certaines religions ont droit à un statut privilégié. Il doit manifester, y compris dans l'enseignement public, sa neutralité face aux croyances.

Pas de religion dans le fonctionnement de l'État !

Religions

En Europe occidentale, nous observons que les religions séculaires s'effritent tandis que d'autres s'infiltrant. Assurément, nous sommes loin d'en avoir fini avec les zéloteurs de la Vraie Foi Révélée qui présente la bizarrerie d'être plurielle. Il s'en dégage l'image d'un Dieu qui se cache, délivre des messages contradictoires et présente un trouble dissociatif de l'identité. La diversité des croyances révèle qu'elles sont des constructions culturelles dépourvues de fondements objectifs. Il n'est pas raisonnable d'obéir aux propagandistes d'un Dieu si mal défini.

Pourquoi l'homme s'accroche-t-il à des croyances dites sur l'au-delà, mais qui sont en fait au-delà de toute vraisemblance ? La réponse est - ô révélation - à situer entre nos deux oreilles, c'est-à-dire dans notre cerveau. La religion est un effet secondaire de l'illusion de se croire immortel. Se contenter d'arguments d'autorité est une capitulation de l'esprit.

Les religions œuvrent à dramatiser l'existence : l'œil de Dieu qui nous observe, le péché, le Jugement dernier, l'enfer (ou la réincarnation en un être inférieur), la vie éternelle, ...

La religion ne permet pas d'accéder à la paix intérieure, car elle développe une rhétorique d'intimidation qui met le fidèle sous pression et exige de lui toujours plus, sans fin. Celui qui ne met pas en place une défense se fait phagocyter.

Méfions-nous d'une religion qui sanctifie la soumission et l'obéissance: croire nous rendra captifs !

Résister un peu pour éviter la dérive extrémiste ne suffit pas; il est nécessaire de résister fermement pour éviter l'engrenage de la sujétion.

Résister à l'enseignement de l'Église: droits de l'Homme, morale, culture laïque

Être modéré en religion

Il est communément admis que, en matière religieuse, il faut absolument éviter de se radicaliser, d'être extrémiste. Donc, il faut rester modéré, se fixer des barrières à ne pas dépasser. Cela implique de prendre de la distance par rapport à la religion, d'émettre des jugements critiques, de refuser d'appliquer littéralement certains textes sacrés, bref de développer une capacité d'indépendance capable de tenir tête à la facilité de l'obéissance servile. Il serait fort imprudent se lancer en religion sans retenue et sans être doté de moyens de freinage.

Quelles sont ces limites et comment les définir ? Puisqu'elles ne peuvent pas se fonder sur des valeurs religieuses, ce sont forcément des valeurs humaines. Le bon sens et l'empathie sont respectables, mais leurs contours sont trop flous et mal définis pour constituer une référence fiable. Je ne vois qu'une barrière à opposer aux dérives religieuses: le respect des droits humains.

Les valeurs religieuses ne sont donc ni absolues et ni fondamentales. Elles ne peuvent s'exercer que dans un cadre laïque qui l'englobe et lui est supérieur. En fait, notre culture n'est que partiellement fondée sur des valeurs religieuses puisées dans l'Antiquité. Plus essentiellement, elle est basée sur les valeurs laïques apparues au XVIIIe siècle telles que les droits humains et la démocratie moderne.

Les valeurs religieuses doivent impérativement être subordonnées aux valeurs laïques. On peut même avantageusement s'en passer.

C'est curieux : les croyants affirment généralement se situer très loin de l'extrémisme, car on peut toujours trouver pire. Cependant, les religions enseignent qu'il faut s'extraire de la mollesse et manifester plus d'engagement dans la foi, bref qu'il est mal de se complaire dans la modération.

«Aussi longtemps que nous acceptons le principe que la foi religieuse doit être respectée simplement parce que c'est la foi religieuse, il est difficile de refuser ce respect à la foi d'Ousama ben Laden et des auteurs d'attentats suicides. L'alternative, si évidente qu'il est inutile d'en souligner l'urgence, est d'abandonner le principe du respect automatique de la foi religieuse. C'est une raison pour laquelle je fais l'impossible pour mettre les gens en garde contre la foi elle-même, et pas seulement contre la prétendue foi "extrémiste". S'ils ne sont pas extrémistes en soi, les enseignements de la religion "modérée" sont une invitation ouverte à l'extrémisme.»
Richard Dawkins

Quelles valeurs opposer à la barbarie ?

Comment l'Église, qui a organisé plusieurs croisades contre les musulmans, pourrait-elle condamner les guerres offensives ? Le miracle par lequel elle prêche la tolérance, alors qu'elle a pratiqué une répression impitoyable par l'Inquisition, s'appelle-t-il «Faites ce que je dis, mais pas ce que j'ai fait» ? Les lacunes éthiques sont abyssales. Le crédit de l'Église repose sur l'amnésie sélective.

La question du fondement des valeurs est cruciale. Par exemple, quelles valeurs opposer à l'esclavagisme ? La question se pose à propos de certains mouvements islamistes radicaux. Attendu que l'Église catholique a, dans un but expansionniste, durablement soutenu l'esclavage et accompagné les esclavagistes, les valeurs chrétiennes sont inopérantes dans ce contexte. Il est nécessaire de faire appel à des valeurs laïques comme les droits humains.

Le fondement des valeurs du monde occidental est moins dans le christianisme, comme le prétend la propagande chrétienne, que dans les valeurs héritées du siècle des Lumières et développées depuis lors: les droits humains, la démocratie, la liberté individuelle, l'état de droit, la séparation de la sphère étatique des sphères religieuses, la confiance en la raison, l'école obligatoire pour tous, l'égalité des sexes, la liberté d'expression, etc. Plus que toutes les autres valeurs culturelles ou religieuses, ces valeurs laïques sont à la source du succès de la civilisation occidentale.

Le message divin est cacophonique

Aujourd'hui, un tiers de la population mondiale se rattache au christianisme à des degrés divers. Pour une intervention divine aussi majeure que la venue du Christ, après 2'000 ans d'efforts intenses comprenant des croisades, l'inquisition, des guerres de religion, la colonisation et d'innombrables conversions obtenues par la force, le résultat est décevant.

Du point de vue de ceux qui croient à la Vérité, il reste les deux tiers des humains dans l'ignorance ou l'erreur. De plus, les chrétiens sont divisés, sans parler du degré de foi de chacun. La Providence et le marketing céleste sont à la peine. Dans la cacophonie des croyances, aucune religion ne prend l'ascendant et ne parvient à s'imposer par l'évidence de son ancrage divin.

Cependant, au lieu de juger la Révélation comme un ratage partiel, je la considère plutôt comme une fable d'origine humaine, ce qui explique l'impossible établissement d'une foi unique.

Je ne m'en plains pas, car le sens de la vie, le même pour tous et dicté par une religion, ne m'attire guère.

Le problème n'est pas l'homosexualité, mais la Bible

En 2015, l'évêque de Coire *Mgr Vitus Huonder*, lors d'un colloque catholique à Fulda, a lu et commenté ce verset :

[Le Lévitique 20 13] *L'homme qui couche avec un homme comme on couche avec une femme: c'est une abomination qu'ils ont tous deux commise, ils devront mourir, leur sang retombera sur eux.*

Comme ce propos contrevient à l'article 259 du Code pénal suisse qui condamne les incitations publiques au crime, une plainte pénale a été déposée. Mgr Huonder a été blanchi par la justice suisse, au motif que cet appel au meurtre ne doit pas être interprété comme devant être exécuté. Dit plus crûment, la Bible peut être prise plus ou moins au sérieux, mais pas vraiment. Le respect des personnes passe avant.

La Fédération des Églises protestantes de Suisse a ouvert la porte à l'introduction du mariage religieux pour les homosexuels. Elle admet ainsi officiellement que certains versets doivent être ignorés et que la Bible contient des incohérences. Or, à partir d'une contradiction, on peut déduire ce que l'on veut. On en voit d'ailleurs un effet : l'homosexualité pose encore problème chez les catholiques alors qu'elle est en voie d'être acceptée chez les protestants. Puisqu'on ne peut pas se fier à la Bible, on peut estimer qu'elle a été écrite sans intervention divine par des êtres humains pas toujours inspirés.

L'homosexualité doit être acceptée comme un phénomène naturel sans motif de discrimination. Le problème est que la Bible prône l'intolérance. Une prise de distance par rapport à la religion permet de s'alléger d'un conflit moral illusoire.

L'énigme du commencement

Une énigme ne se résout pas par une kyrielle de mystères déduits de textes hétéroclites autoproclamés révélation divine.

Michel Bavaud, *La Liberté* du 30 septembre 2016

Question ou objection

Comment pouvez-vous soutenir l'homosexualité alors qu'elle contrevient gravement à l'ordre naturel ? Voilà le genre d'errance à laquelle aboutissent ceux qui ont perdu la boussole de la religion !

Réponse

Je ne soutiens pas l'homosexualité, mais je m'oppose à toute discrimination à l'égard des homosexuels.

Qu'est-ce qui appartient à l'ordre naturel ? Que l'esclave travaille pour son maître ? Que la femme soit soumise à son mari ? Trop d'iniquités ont été

justifiées par la morale naturelle accommodée par les faiseurs d'opinion d'une époque. La seule morale de référence est celle qui découle des droits de l'Homme. Sa laïcité assure son indépendance et son universalité. La tolérance est une valeur qui nous permet de vivre ensemble, en bonne harmonie.

La morale est nécessaire au bon fonctionnement de la société, et la religion est nécessaire pour fonder la morale. Donc la religion est nécessaire au bon fonctionnement de la société.

Est-ce faire preuve de raison ou de sagesse que de faire appel à des mythes pour résoudre les problèmes moraux actuels de la société ? Alors que la religion ne touche que les croyants engagés dans une obéissance particulière, la morale concerne tous les êtres humains. Affirmer que l'éthique est, in fine, fondée sur la nature divine de Jésus Christ revient à prétendre que la majorité de l'humanité est dépourvue de morale.

L'homme étant un être individuel et social, il est à la fois égoïste et altruiste, défendant son intérêt propre et le bien commun, mais ni totalement égoïste, ni totalement altruiste. Chacun trouve une position intermédiaire d'équilibre.

Dans la lutte pour la survie, la coopération apporte des avantages et tient un rôle aussi important que la compétition. Conscient de sa dépendance à la société, l'individu se sent obligé de reporter une partie de ses préoccupations vitales vers le bien commun. Cette disposition d'esprit, qui résulte de la sélection naturelle, est au fondement de la morale.

Fort heureusement, la morale (au singulier) n'est pas fondée sur les religions (au pluriel). Voir p. 56 : *Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque.*

Le péché ou l'expression d'une pédagogie divine dépassée

L'éducation catholique que j'ai reçue insiste beaucoup sur le péché. Certes, après réflexion, la notion de péché recouvre aussi les actes que l'on n'a pas accomplis, par exemple n'avoir pas accordé son aide à une personne qui en avait besoin, mais la première idée qui ressort se rapporte à des actes interdits, par exemple d'ordre sexuel.

L'Église encourage l'examen de conscience, ce que l'on devrait approuver s'il n'était pas centré sur les manquements, les erreurs, les fautes et les péchés. La notion de péché évoque la culpabilité, la punition et la souffrance, ce qui en fait quelque chose de négatif, de paralysant, de peu constructif et de destructeur.

Cette manière de voir ne correspond pas du tout à mon expérience de vie selon laquelle il y a beaucoup plus à regretter parmi les choses que l'on n'a pas faites que parmi celles que l'on a accomplies. Il me paraît plus constructif d'orienter mon examen de conscience sur ce que je pourrais faire de bien, de regarder vers l'avenir plutôt que vers le passé.

C'est aussi l'orientation qu'a prise la pédagogie moderne, en opposition avec l'enseignement traditionnel de l'Église.

Les mauvais comportements de certains chrétiens ne peuvent pas être imputés aux institutions religieuses. «Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain!»

Dans de nombreux cas, c'est bien l'Église catholique, en tant qu'institution, qui a mal agi, par exemple: croisades, inquisition, esclavagisme, cléricisme, protection des pédophiles, etc. Il n'est pas possible d'attribuer ces dérives à quelques personnes. Ainsi, pas moins de quatre papes (Eugène IV, Nicolas V, Calixte III et Sixte IV) ont promulgué des bulles pour encourager la traite des noirs. Voir p. 56 : *Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque*.

Pour parodier le proverbe, «L'eau du bain est trop saumâtre pour qu'un bébé puisse y survivre». C'est donc sans regret que l'on peut envisager sa vie hors de l'Église catholique, et rejoindre ainsi la majorité de l'humanité.

On ne peut pas juger le passé selon des principes modernes. Le droit n'étant pas rétroactif, on ne peut pas appliquer les droits de l'Homme à des actes qui sont antérieurs à 1789, voire même avant 1948.

Si l'Église se déclarait institution humaine, vous auriez raison. Mais comme elle se prétend instituée par Dieu, détentrice de la Vérité immuable, inspirée par l'Esprit saint et guidée par la Providence, pourquoi a-t-elle si souvent violé les droits de l'Homme ?

Que la situation se soit améliorée, d'accord, mais il est principalement dû à des contraintes extérieures, et il subsiste deux questions:

- L'amélioration actuelle lave-t-elle de toutes les fautes et errances du passé ?
- Du point de vue des droits humains, le fonctionnement actuel de l'Église est-il satisfaisant ?

Le comportement de l'Église dans le présent, et surtout dans le passé, justifie une grande méfiance envers la légitimité de droit divin dont l'institution romaine se drape.

Par ailleurs, on ne peut pas, dans l'histoire de l'Église, négliger ce qui est antérieur à 1789 sans quoi le message du Christ disparaîtrait ! Soutenir que «Le passé peut être ignoré, car seul le présent compte» est une position intenable.

En fait, on ne doit pas enterrer le passé : c'est en analysant les erreurs commises que l'on peut éviter de les répéter dans l'avenir.

À propos de «Pourquoi j'ai quitté l'Eglise romaine» de Georges Las Vergnas.

[Courrier d'un internaute] Destiné à la prêtrise depuis le plus jeune âge, Georges Las Vergnas s'est posé trop de questions pour y rester. Il en a résulté en 1956 le livre «Pourquoi j'ai quitté l'Eglise romaine», édité à compte d'auteur. Georges Las Vergnas est décédé en 1986. Alors que certains démocrates ou même libres penseurs admettent benoîtement que le Salut universel promis par l'Eglise est à l'origine des Droits de l'Homme, Georges Las Vergnas démontre que par les Écritures et ses dogmes, l'Eglise a été depuis les origines contre tout progrès, qu'il soit moral, politique ou social.

- [Quelques citations de «Pourquoi j'ai quitté l'Eglise romaine»](#), Georges Las Vergnas

Le catholicisme n'est pas une religion comme les autres

Dans la majorité des religions, le clergé ne joue qu'un rôle de facilitateur, un rôle utile mais non nécessaire. Au contraire, dans le catholicisme, à travers les sacrements et la messe, le clergé joue le rôle d'un intermédiaire indispensable d'où il tire (ou tout au moins tirait) une autorité renforcée. Un catholique authentique ne peut pas prétendre s'arranger directement avec Dieu.

Je fais totalement confiance à l'Église, surtout depuis l'arrivée du pape François.

J'admets que vous vous déclariez croyant et dites vous soumettre volontairement aux directives de l'Église. Je trouve par contre nécessaire de demeurer vigilant et d'adopter **un principe de révision** : en cas de violation des droits humains, ou pour toute autre raison qui heurterait votre conscience, vous devriez vous tenir prêt à quitter l'Église et à reprendre la main sur la conduite de votre vie. Il me paraît hallucinant de s'engager à rester fidèle quoiqu'il puisse arriver. On en voit les effets pervers dans certaines sectes, c'est-à-dire chez les autres, plus difficilement pour soi-même. Il me paraît bien présomptueux de prétendre que l'Église est à l'abri de tout dérapage alors que son histoire prouve le contraire.

C'est la foi qui donne un sens à la vie.

S'il s'agit d'un sens à construire librement selon ma conscience, je veux bien entrer en matière. Malheureusement, la référence à «la foi» manifeste probablement une toute autre intention. Si «un sens» signifie LE sens donné par LE dogme, alors le sens de la vie consiste à obéir au Vatican.

*«- Attaché ? dit le Loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours, mais qu'importe ?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte»*

[La Fontaine, Fables, Le Loup et le Chien]

On peut donner à la vie un autre sens [voir le conte philosophique p. 169 : *Du bâton en cadeau au sens de la vie*], par exemple de vivre sa vie le plus pleinement possible, en s'épanouissant sur tous les plans: physique, affectif, intellectuel et social.

Nous avons tous besoin d'un modèle, et le Christ est pour moi un exemple.

Le désir de s'identifier à un héros trouve son exutoire dans la littérature ou le cinéma. Il me paraît excessif de le projeter en terrain religieux. Ayant malheureusement subi l'enseignement de prédicateurs zélés, je considère que consacrer trois ans de sa vie à prêcher est un exemple à ne pas suivre. Un aspect désagréable des religions est le devoir de mission, c'est-à-dire d'importuner les autres. Le monde manque de gens qui s'opposent activement aux endoctrineurs qui militent pour des organisations à visées mondiales.

L'image du mouton qui suit fidèlement son Berger me révolse. Pourquoi un modèle devrait-il être religieux ? Par exemple, *Edmond Kaiser* (1914-2000), fondateur de Terre des hommes et de Sentinelles, était agnostique et incroyant. Et j'ai beaucoup d'admiration pour *Condorcet* (1743-1794) qui a lutté pour l'abolition de la peine de mort et, en matière d'esclavage, a pris la

défense des gens de couleur. C'est un bel exemple où les lumières de la raison parviennent à infléchir les passions religieuses, politiques et sociales.

Vos propos coulent sur moi sans me toucher. Je suis sûre à 100 % que Dieu existe et nous aime.

Je me suis prononcé sur l'amour de Dieu dans *Dieu est-t-il bon ou paradoxal ?* [voir p. 77]. Cet amour est encore renforcé - si cela est possible-- par les soins bienveillants que l'Église porte à ses membres :

- Quand les Albigeois ont tenté de vivre leur foi hors de la Vérité, l'Église les a judicieusement exterminés. Louée soit l'Église de nous avoir protégé de l'hérésie !
- Quand l'Église partait en Croisade, elle nous montrait l'exemple du chrétien engagé. L'acte courageux a plus de valeur que mille prédications. Louée soit l'Église et son amour !
- Quand l'Église faisait brûler les sorcières, elle nous protégeait maternellement de Satan qui tentait sournoisement d'étendre son royaume. Louée soit l'Église et sa sollicitude !

Aujourd'hui contaminée par les idées laïques de la Révolution française, l'Église a perdu de son mordant et s'est ramollie. La relève est ailleurs, mais l'amour de l'homme pour Dieu ne faiblit pas : lire la suite dans *Charlie Hebdo*. Plutôt que de placer ma confiance dans un mythe, je confie mon opinion au jugement de l'histoire qui montre que les religions ne peuvent pas servir de boussole et ne protègent pas des dérives.

L'indignation sélective est un trait que le christianisme partage avec les autres religions. L'amour est vraiment peu de chose face à l'aveuglement idéologique. Dieu n'est rien d'autre que l'image qu'on s'en fait.

Beaucoup de miracles ont été observés par des témoins crédibles, ce qui constitue une preuve indiscutable que la religion dit vrai.

Toutes les religions sont fondées sur des miracles. En suivant votre raisonnement, toutes les religions disent vrai. Faudrait-il donc toutes les pratiquer ?

Est miracle tout ce que l'homme ne comprend pas et qu'il explique par l'action divine. Donc, Dieu fait d'autant plus de miracles que l'ignorance du croyant est grande. Il semblerait même que les miracles soient bien plus largement répandus que l'esprit critique!

Personnellement, je cherche d'abord une explication naturelle. Dans le cas où l'on n'en trouverait pas, j'avoue mon ignorance sans y trouver la nécessité de faire appel au surnaturel: la foudre ne prouve pas l'existence de Zeus.

Comme l'univers est uniquement régi par des lois naturelles, il n'y a jamais eu de miracle, ce qui exclut la Résurrection.

Heureux ceux qui croient sans avoir vu. [Saint Jean 20 29]

C'est la clé de l'irrationnel. De là découle la multiplicité des croyances. On peut ainsi justifier n'importe quoi. Mais une voie raisonnable reste ouverte: la bible nous autorise à être incrédules puisque Saint Thomas se l'est permis.

La peur de l'enfer nous tient dans le Bon Chemin

La peur d'être torturé peut conduire à la peur de l'enfer. Mais, d'une peur, on peut tirer des conséquences divergentes.

Pour mon compte, la peur d'être torturé se traduit par un soutien inconditionnel aux droits humains. Qui voudrait vivre dans une société régie par la force brute et dépourvue de respect envers les personnes ?

Quant à la peur de l'enfer, je la range dans la même catégorie que la peur des fantômes : celle des fantasmes.

Révolution au Royaume des cieux

«La doctrine du peuple élu est indubitablement un produit de la forme tribale de la société.»

Karl Popper, *La Société ouverte et ses ennemis*

Le Royaume des cieux est une idéalisation des royaumes hébreux. Une part essentielle de la félicité céleste réside certainement dans le sentiment de se sentir parmi les siens. Quant à la contemplation divine, elle évoque irrésistiblement le privilège d'assister au petit lever du Roi-Soleil. Mais le plus important est à venir.

D'une part, y passer l'éternité me paraît vraiment trop long; moi qui supporte difficilement les spectacles de plus de trois heures, je crains de m'ennuyer terriblement, sans fin. L'au-delà n'est peut-être pas idyllique.

Ensuite et surtout, je déplore qu'il s'agisse d'un royaume: pour parvenir au bonheur, j'ai impérativement besoin de mon autonomie intellectuelle et de ma liberté de pensée. Je m'empresserai de réclamer une démocratie céleste. Que le Roi abdique ! Vive la république !

Mais obtiendrai-je la permission de créer un parti laïque ? Le Royaume des cieux me cause bien des soucis ... et perd beaucoup de ses attraits. L'immortalité me paraît ainsi guère souhaitable.

L'Église ne culpabilise plus les gens comme autrefois.

L'homme naît coupable et doit être racheté. Et bien non, je ne suis pas né coupable ! Je refuse l'injustice de devoir payer pour un hypothétique péché originel.

Le droit successoral suisse prévoit que l'on peut refuser une succession, y compris lorsque celle-ci est constituée de dettes. Pourquoi la loi divine n'accorde-t-elle pas cette possibilité aux héritiers d'Adam et Ève ? Où est la justice ?

Aujourd'hui, la religion est souvent envisagée comme une méthode de mieux-être. À ce titre, il est impératif qu'elle s'adapte aux besoins spirituels de ceux qui y font appel. Dans ce contexte, l'Autorité et la doctrine officielle sont des trouble-fêtes dont il est souhaitable de réduire les rôles.

D'une part, l'Église officielle, définie par ses dogmes et son catéchisme, campe dans son conservatisme. À force d'avoir multiplié les proclamations de vérités immuables et de règles intangibles, elle s'est rigidifiée et volontairement privée de moyens pour s'adapter et évoluer. D'autre part, les réformistes, des plus modérés aux plus radicaux, forment une large constellation. La distinction entre croyants et incroyants est insuffisante: il y a tous ceux, et ils sont fort nombreux, qui ne croient que partiellement, beaucoup, moyennement ou seulement un peu. Les fidèles font leur marché, prennent ce qui leur plaît, l'amour, et rejettent ce qui les rebute comme la soumission à l'autorité pontificale. Qui croit encore que manquer la messe et l'eucharistie dominicales est un péché mortel qui vous condamne à l'enfer éternel ? Beaucoup de catholiques s'attachent à vider le péché de sa rigueur d'antan de manière que seuls les criminels soient menacés de l'enfer, ce qui leur ouvre une voie sans entrave vers le bonheur éternel. C'est la démocratisation du paradis. Ce faisant, au nom du principe «*Prendre à la lettre l'enseignement religieux officiel, c'est de l'intégrisme*», ils refusent de croire que l'Église parle au nom de Dieu. Le sentiment religieux devient une technique de mieux-être. Les catholiques ont trouvé ce moyen pour se libérer du catholicisme traditionnel.

À la manière des mythes, les religions sont perpétuellement réinterprétées. Leur signification actuelle n'est donc pas fixée. Elles s'adaptent aux aspirations de ceux qui y placent leurs espoirs. Ainsi, les références à la Bible, dans mon enfance, étaient différentes de celles d'aujourd'hui : la présence du démon était mise en évidence alors qu'elle est maintenant considérablement réduite.

La majorité des gens qui se disent catholiques ne sont en fait que des demi-catholiques, car, obéissant à leurs sentiments, ils préfèrent occulter une grande partie du corpus catéchétique. L'Église est une institution schizophrène dont les ministres ne proclament plus que la partie la plus présentable de la doctrine. Certaines personnes mènent, avec l'Église, une querelle d'amoureux égocentriques: chacune exige, par des reproches très durs, que l'autre change, sans se remettre en question, ni songer à une séparation. Beaucoup prennent de la distance, selon des modalités les plus diverses, mais sans rompre. Seuls quelques uns vont plus loin encore et quittent le troupeau.

Les attitudes religieuses variées qui en résultent diffèrent tellement du catholicisme romain qu'il faudrait leur attribuer de nouvelles dénominations. J'ai l'impression d'assister à l'émergence de nouvelles religions. Dans l'une, seuls les actes comptent, et l'Église ne joue qu'un rôle facultatif. Dans une autre, celle de l'Amour, le péché et l'enfer ont été exclus; puisque nous serons presque tous sauvés, les pratiques religieuses sont facultatives.

Plus généralement, l'Église voit son pouvoir fortement s'altérer. Cependant, le label catholique demeure un talisman apprécié, car il ouvre la porte aux services de l'Église tels que les mariages et les enterrements dont on apprécie l'ancrage social. Les catholiques, même pratiquants, sont de plus en plus nombreux à être hétérodoxes. Il en résulte une séparation entre les aspects culturels et les aspects proprement religieux du christianisme, d'où

l'apparition d'une sorte de religion séculière insubordonnée à l'autorité romaine.

La doctrine officielle du Vatican n'a pas changé, mais elle n'est plus suivie; c'est pourquoi l'Église ne culpabilise plus comme autrefois.

Ces bouleversements montrent que l'évolution de la société transforme les mouvements religieux. Le catholicisme est une construction humaine sur laquelle il m'est difficile de voir le souffle de l'Esprit-Saint !

Un mouvement semblable s'observe chez les protestants. Dans la population suisse en 2014, les chrétiens pratiquants ne sont plus que 18 %, alors que 57 % déclare avoir pris ses distances d'avec les Églises, mais sans avoir rompu le lien administratif.

Comment les croyants réagissent-ils aux critiques contre le catholicisme ?

Dans les premiers contacts, beaucoup de gens m'approuvent, car la majorité des catholiques sont dans la souffrance de voir leur Église n'être pas conforme à leurs convictions. Puis, lorsqu'ils se rendent compte que je suis athée, ils rompent le dialogue et s'éloignent : j'ai franchi une ligne rouge.

Les chrétiens qui se sont éloignés de l'Église sont peu enclins à parler de religion. J'ai même l'impression qu'ils ont rangé ce sujet dans le même tiroir que le thème de la mort, étiqueté «À y penser le plus tard possible».

Les chrétiens modérés réagissent le plus souvent sous la forme «*Pour moi, le catholicisme, ce n'est pas la doctrine officielle qui tarde à être mise à jour, mais tout autre chose*», la dite chose différant fortement d'une personne à l'autre. Le christianisme réellement pratiqué est quelque chose de subjectif, d'assez vaguement formulé, d'attaché à des sentiments et d'insaisissable. Les objections étant considérées comme irrelevantes, il est impossible de le soumettre à la critique. Aucun argument ne peut toucher la foi d'un croyant, même modéré. Je me demande cependant si ce dont nous parlons peut encore s'appeler catholicisme ou si la doctrine officielle est en voie de déliquescence.

Quant aux chrétiens convaincus, ils sont choqués et disent par exemple «Est-ce que tu crois vraiment ce que tu dis ?» ou bien «Tu changeras d'avis à l'approche de la mort». Sur le fond, j'ai répondu à ce dernier argument dans *Surmonter la peur de la mort* [voir p. 144]. Mais je retiens ici qu'il est pour eux inconcevable de ne pas croire, que cette situation pathologique ne peut être que temporaire, et que tout homme sensé ne peut que revenir à la foi. Ces chrétiens se trouvent dans l'incapacité de se mettre à la place de l'athée et de le comprendre.

La pratique d'une spiritualité est nécessaire

La spiritualité est une attitude qui tend à nous mettre en harmonie avec nous-même, avec les autres et avec l'environnement. Elle opère sur l'introspection afin qu'elle nous renvoie une image positive. Elle s'inscrit dans la recherche du bien-être et, si possible, du bonheur.

Contrairement à ce que le christianisme nous enseigne, la croyance en Dieu n'est qu'une manière, parmi d'autres, de pratiquer la spiritualité. L'examen de conscience paraît être un moyen de progresser sur le chemin de l'auto-satisfaction; mais, mesuré à l'aune des exigences religieuses, il tend à

développer des sentiments de culpabilité et à renforcer une sensation de malaise, ce qui montre que la doctrine religieuse est toxique et qu'il nous faut en changer. J'ai été abondamment abreuvé de prières et d'examens de conscience sans en retirer la moindre sensation d'harmonie. La notion de péché ne me paraît pas la plus pertinente pour guider notre vie, car il y a généralement plus à regretter parmi les actions que l'on n'a pas entreprises que de contrition à présenter pour des actes inappropriés. L'examen de conscience devrait être plus constructif et porter prioritairement sur ce qu'il est souhaitable d'entreprendre, mais il faut pour cela avoir un projet de vie.

La divagation mystique est un exercice jouissif, mais trop subjectif pour être généralisé. Le bonheur obtenu par une voie hallucinogène est chimérique. La spiritualité est trop souvent fondée sur l'activation de l'émotion, alors que l'éveil à la raison est sage et salvateur.

Selon mon expérience, les personnes qui me parlent de spiritualité ont souvent pour but de faire partager leur foi. Que les croyants pratiquent la spiritualité qu'ils veulent, mais qu'ils comprennent que d'autres chemins existent.

La spiritualité bouddhique ne se réfère à aucune divinité, ce qui montre que la spiritualité peut être complètement laïque. Par nature, elle ne peut être que personnelle et subjective. Lorsqu'elle consiste

- à remplacer les angoisses et les émotions négatives par les lumières de la raison,
- à se mettre en accord avec soi-même pour affronter la vie et la mort avec sérénité, voir p. [144](#) : *Surmonter la peur de la mort*.

alors l'athéisme offre une bonne voie pour pratiquer une méditation laïque qui inclut des préoccupations philosophiques, religieuses, morales, politiques et historiques. Réfléchir à la place de l'homme dans l'univers, tracer une frontière entre l'utopie et le réel, œuvrer à se détacher des croyances infondées, se construire une représentation cohérente du monde et mettre de l'harmonie dans nos désirs, c'est encore de la spiritualité, et la mienne est intense, voir p. [152](#) : *Donner de la cohérence à sa vie*. Il ne faut pas rétrécir son champ de vision en déclarant que les spiritualités qui prennent d'autres voies que la sienne ne méritent pas le nom de spiritualité.

Pour moi, l'objet central de la spiritualité est la pleine acceptation que rien en nous n'est assurément immortel. Vu la culture religieuse dans laquelle nous baignons, sur travail à faire sur soi est gigantesque.

La prière

La prière consiste à confier une tâche à « Quelqu'un qui gère » - un super-sous-traitant des problèmes - ce qui procure un sentiment de soulagement et d'apaisement.

Cependant, comme le remarque justement le proverbe « *Aide-toi et le Ciel t'aidera* », il est plus efficace de gérer soi-même les problèmes en prenant les mesures appropriées. Dans une reformulation plus laïque, il faut prendre le temps d'organiser sa vie, ce qui apporte aussi - plus constructivement que la prière - soulagement et apaisement. Et surtout, le taux de réussite est meilleur.

L'héritage chrétien fait partie de notre identité

La diversité religieuse de la Suisse ne permet pas d'utiliser la religion comme facteur d'identité. Comme je m'identifie moins avec le christianisme qu'avec des valeurs laïques telles que la démocratie et les droits de l'Homme, je préfère ancrer mon identité culturelle dans l'occident démocratique et laïque issu du siècle des Lumières. C'est aussi à cette période que, le carcan sur la culture imposé par l'Église s'étant quelque peu desserré, les fondements des sciences qui caractérisent notre culture occidentale ont pu progressivement se mettre en place dans leurs acceptions modernes: physique, chimie, biologie, médecine, ... La liberté de pensée permet le foisonnement culturel et favorise le développement.

À contrario, le catholicisme craignait l'industrialisation qui soustrait l'ouvrier à l'influence du curé du village et l'expose au socialisme des milieux urbains. Afin de conserver son identité religieuse, l'État avait le devoir de se protéger au moyen du cléricisme. La population est traitée comme un troupeau devant être conduit par le bon pasteur.

Celui qui se trouve à proximité de plusieurs fontaines peut choisir la source où s'abreuver. Si l'identité a quelque chose à voir avec une société à laquelle on désire fièrement appartenir, alors je n'aspire pas à l'identité catholique. L'héritage chrétien fait partie de notre histoire, mais certainement pas de mon identité.

Pour qui vous prenez-vous pour remettre en question un enseignement et une tradition de deux mille ans ?

Vous avez raison d'éliminer l'étape par laquelle on se forge une opinion personnelle éclairée, en toute indépendance. Après avoir discrédité le libre arbitre, on peut aborder la religion d'une manière idéale pour enseigner la soumission à l'autorité de Rome et l'obéissance inconditionnelle du bon peuple.

Ascétisme

Ressentir du plaisir, voilà qui est, pour l'Église catholique, dérangeant, problématique, suspect, voire coupable et condamnable. La vraie vie étant ailleurs, la vie terrestre est méprisable et n'a pas de sens.

Commençons dès aujourd'hui la vie éthérée dont l'espérance nous convie au renoncement : ni plaisir, ni amour humain. Plus la vie est aride, moins nous craignons de la perdre. Bienvenue dans la discipline du bonheur !

Il faut suivre la Tradition !

La Tradition nous permet de participer à la sagesse de nos ancêtres. Si la Tradition est une valeur primordiale, alors les chrétiens ont eu tort de se séparer de la Tradition judaïque, et ils seraient bien avisés de se convertir au judaïsme.

Mais il ne s'agit jusqu'ici que d'une vision étriquée et à courte vue de la Tradition. Il s'agit de retrouver la vraie Tradition, celle des chasseurs-cueilleurs, que nous avons malheureusement perdue, mais que les paléontologues pourraient tenter de reconstituer. Malheureusement, étant donné que le rôle de la religion dans l'histoire donne de nos ancêtres une image qui est loin d'illustrer leur sagesse, rien ne nous assure que des ancêtres plus lointains aient été plus avisés.

Les Traditions évoluent, puis se perdent. Si la Tradition témoigne de ce qui est permanent dans les croyances humaines, alors elle n'opère que durant des périodes limitées dans le temps. Puisqu'elle se renouvelle périodiquement, la Tradition n'est qu'un mirage. Pour croire qu'une Tradition représente une vérité immuable, il faut la déclarer comme une exception et refuser de saisir l'enseignement de l'histoire et des sciences. Nous savons déjà que les civilisations sont mortelles, mais les croyants ont beaucoup de peine à accepter que les religions sont aussi appelées à être, tôt ou tard, remplacées.

Nous ne pouvons pas remettre en question l'intégralité de l'héritage culturel et religieux que nous avons reçu.

À voir comment l'Église a réagi à propos de Galilée, de Darwin et de la pilule contraceptive, il est nécessaire d'avoir l'esprit bien plus ouvert pour accueillir de nouvelles découvertes scientifiques.

Les pratiques religieuses nous ont laissé de grands monuments: les pyramides égyptiennes, les temples grecs et romains, les cathédrales chrétiennes, les œuvres de théologie, etc. Puisqu'il paraissait impossible que de si gigantesques efforts aient été fournis en vain, ce qui a été réalisé devait nécessairement correspondre à une réalité. La démesure impressionne et convainc. Plus on était croyant et mégalomane, plus on donnait corps à la vérité.

À contrario, comme les Encyclopédistes nous l'ont montré, le développement et le grand enrichissement de la culture durant le XVIII^e siècle sont, dans leur démarche, liés à la mise à l'écart des religions. Les croyances sont des obstacles à la connaissance objective. De ce point de vue, la différence avec les pays islamiques est significative.

Les plus vieilles racines ne sont pas forcément les plus vigoureuses. Depuis plus de deux siècles, notre civilisation occidentale s'est développée par le dépassement du judéo-christianisme. Notre héritage culturel comporte de beaux bijoux tels que les droits de l'Homme, la démocratie, le bien commun, les arts, les sciences, etc. Ces dernières ont introduit dans la culture l'idée de mettre à l'épreuve les fondements de la connaissance pour tester de leur validité et de rejeter sans état d'âme tous les éléments qui ne résistent pas à la critique. Parallèlement, de nouvelles hypothèses peuvent être envisagées comme autant de pistes à explorer.

Dans cette attitude, le plus important est de rester exigeant mais ouvert. Le port de lunettes doctrinales réduit le champ de vision. Par exemple, au XIX^e siècle, le croyant fidèle aux dogmes aurait été incapable de concevoir la

théorie de l'évolution. Pire, il a consacré toutes ses forces à la combattre. C'est pourquoi la religion n'est indispensable qu'à ceux qui ont décidé de tout subordonner à leur foi. Malgré la pléthore de valeurs confessionnelles, le monde manque d'engagement pour les valeurs universelles. J'engage tous les esprits éclairés à soutenir une culture laïque.

Au-delà de la religion, il y a les traditions. Malheureusement, c'est au nom des traditions que beaucoup d'africaines sont excisées! Avant d'être acceptée et suivie, toute tradition doit passer sous le joug de la raison et des droits de l'Homme.

On peut dresser un parallèle entre le catholicisme et le royalisme européens

Une large partie de la population suisse se réclame du catholicisme tout en ne le pratiquant pas. Dans le fait que l'étiquette ne correspond pas au contenu, je vois une analogie avec la politique aux Royaume Uni: l'attachement à la royauté est plébiscité, mais c'est quand même la démocratie sous une forme moderne qui est pratiquée. Pour une grande partie de la population, les religions chrétiennes sont des coquilles vides que l'on peut décorer.

Du clan au communautarisme

La tendance des sociétés primitives à se regrouper en clans se maintient aujourd'hui en prenant la forme du communautarisme. Il s'agit de cultiver des sentiments d'appartenance à des communautés ethniques, culturelles, politiques ou religieuses en traçant une frontière nette entre les membres et les autres.

Cet état d'esprit est cultivé par les religions. La loyauté et la fidélité à la communauté sont des vertus cardinales en vertu desquelles, si l'on est né dans la communauté, ce serait une trahison que de s'en éloigner. Une caractéristique de la «culture clanique» est de brider la liberté individuelle au profit de «l'intérêt supérieur de la communauté».

Les relations à privilégier sont celles entre les membres de la communauté, les autres devant être réduites au nécessaire et à l'utile. Un exemple parmi d'autres: un mariage inter-religieux est un gâchis à éviter.

L'esprit communautariste tend à déboucher sur un parti-pris: «tous les être humains sont égaux, particulièrement ceux qui sont comme nous, tandis que les autres le sont un peu moins».

Un catholique qui proteste n'est pas protestant

Je connais plusieurs catholiques qui sont très croyants, mais très critiques vis-à-vis de la hiérarchie, et qui opposent leur conscience morale à l'enseignement de l'Église.

Alors même qu'ils sont protestants dans l'âme, il est hors de question qu'ils deviennent officiellement protestants. Plutôt que de se placer dans un cadre institutionnel favorable à l'expression de leur foi, ils préfèrent râler contre l'Église catholique.

L'appartenance religieuse est faite d'attachements irrationnels.

Les critiques publiées par ce site sont dépassées et désuètes. L'Église a beaucoup changé et n'est plus celle de grand-papa.

C'est faux. L'Église n'a que peu changé par rapport aux profondes transformations de la société, et la petite évolution qu'elle a faite est essentiellement le fruit de l'influence de la modernité laïque. C'est la société qui n'est plus celle de grand-papa.

Nous assistons à une sorte de rébellion de la population catholique occidentale contre l'autorité religieuse. Le catholicisme réel s'est vidé de son contenu confessionnel pour ne retenir que quelques conventions sociales qui se manifestent aux baptêmes, mariages et enterrements. Les chrétiens font de la résistance passive en évitant de se soumettre à un endoctrinement systématique. La situation a évolué parce que la société s'est rendue indépendante de l'Église, mais cette dernière est conservatrice et n'a pas changé de nature. Contrairement aux fidèles, le Vatican campe sur ses dogmes. Ce sont des mouvements politiques se réclamant des droits de l'Homme qui ont exigé l'abandon du cléricisme et la fin de la protection des pédophiles. Celui qui déclare «Maintenant, ce n'est plus comme avant» insinue qu'il faut pardonner à l'Église et lui attribuer des mérites qui devraient revenir à ceux qui ont résisté à l'endoctrinement religieux.

Si la situation s'est améliorée, le mérite n'en revient pas à l'Église, mais à la sécularisation de la société.

L'évolution rapide de la culture occidentale s'apparente à une révolution durant laquelle les fondations religieuses sont progressivement remplacées par des fondements laïques: l'appel aux droits humains au lieu de références à la morale religieuse, la liberté et la démocratie au lieu de l'obéissance aux autorités civiles et religieuses, l'égalité des sexes au lieu de la soumission traditionnelle au père de famille, etc. D'une certaine manière, les événements de mai 1968 sont une réactivation des idéaux de la révolution de 1789.

Je parle de la manière dont l'Église a empoisonné l'occident durant plus de 1400 ans, y compris chez nous assez récemment. J'ai été blessé par l'endoctrinement religieux des écoles publiques que j'ai fréquentées, car elles s'étaient fixées la mission de sauver le catholicisme à travers leurs élèves. Dire que la critique de l'Église est déplacée et désuète signifie que je critique trop tard ou que je suis né trop tôt. Excusez-moi de parler de ma vie plutôt que de celle de mes enfants. C'est une manière masquer la responsabilité l'Église en culpabilisant la critique, c'est botter en touche afin d'éviter de porter le regard sur l'histoire peu glorieuse de l'Église et de prendre conscience du discrédit qui s'y rapporte.

Une attitude répandue consiste à penser que, la situation s'étant nettement améliorée, on peut maintenant s'en satisfaire. Je ne suis pas de cet avis. D'une part, c'est reconnaître qu'il y a eu des périodes durant lesquelles on ne pouvait pas faire confiance à l'Église, ce qui peut se reproduire dans le futur. D'autre part, cela signifie « à partir de maintenant, ça ira mieux », ce qui n'est qu'un espoir. En se tenant plus proche des faits, la situation est simplement devenue moins inacceptable, et l'amélioration doit être poursuivie. On ne peut pas allégrement et en toute impunité tirer un trait sur le passé pour la seule raison qu'il présente le visage du discrédit de l'Église.

Une mémoire courte n'apporte qu'un bien faible soutien à une idéologie partielle.

Pour prouver que l'Église se comporte bien, je réclame une période probatoire qui, au regard de 1400 ans de dérapages, ne peut être que longue. Qu'elle se mette dès aujourd'hui à respecter intégralement les droits humains : l'égalité entre hommes et femmes dans l'Église, la non discrimination des homosexuels, la séparation complète de l'Église et de l'État, l'abolition de la peine de mort. Il reste encore un long chemin à parcourir. En attendant, je ne peux pas accorder du crédit à l'Église : tant qu'elle soutient des archaïsmes, elle demeure anachronique.

Dans vos propos coule le venin du règlement de comptes

À mon égard, il n'est pas exagéré de parler de lavage de cerveau (voir p. 13 : *Le cléricalisme, plus jamais ça !*) et de privation de liberté religieuse (voir p. 21 : *Cléricalisme et laïcité dans le canton de Fribourg*).

C'est pourquoi votre manière d'aborder la question a pour effet d'inverser les rôles et de faire de l'Église une victime, ce qui est contraire à la vérité. Je ne souhaite pas me venger, mais faire apparaître les tords causés, et si possible les faire reconnaître. J'aurais pu, en effet, adopter une autre attitude, par exemple «*Ferme ta gueule et laisse agir ceux qui pensent pour toi !*», mais je préfère militer pour que se mette en place un cadre juridique qui rende impossible le retour de ces temps noirs.

Vous exagérez, vous êtes trop excessif !

Souvent, l'écrivain aborde les choses indirectement, par des allégories, en laissant au lecteur une large part d'interprétation. L'écrivain suggère, fait rêver, ce qui permet au lecteur de trouver une complicité. Je ne suis pas écrivain, mais professeur de mathématiques, et je m'efforce de m'exprimer le plus directement possible, en étant explicite et frontal, en ne diluant pas mon propos, en évitant l'ambiguïté et les sous-entendus, sans autre prétention littéraire que celle d'être clair, sans souci de plaire, mais en conservant intact le désir de convaincre.

Celui qui cherche la vérité ne peut pas tenir un discours aussi flatteur que celui qui cherche à plaire. Je m'adresse à ceux qui sont sensibles à la raison et qui font passer les arguments avant les émotions et les mouvements affectifs. Si mes propos sont moins mielleux que ceux des charlatans en matière religieuse, je n'ai pas à m'en excuser.

Alors que je ne suis qu'un individu au rôle social modeste, les exagérations et les excès de l'Église s'exercent à l'échelle planétaire, ont duré des siècles et ne se sont pas éteints aujourd'hui. Je m'associe à votre démarche pour condamner fermement les exagérations et les excès.

Au delà du désamour pour les Églises

Pour commenter la déchristianisation de notre société, le désamour pour les Églises chrétiennes est souvent mentionné. Je suis d'avis que le désenchantement est bien plus profond.

Pour être prise en considération, une idéologie ou une religion doit satisfaire au moins les trois conditions suivantes : être en accord avec les faits établis, être cohérente et respecter les Droits humains. Qu'en est-il du christianisme ?

Pour l'exigence d'être en accord avec le monde réel, la Bible, particulièrement la Genèse, est en profonde contradiction avec l'histoire, qu'il s'agisse de celle de l'univers, de la terre, de la vie et de l'homme.

Pour l'exigence de cohérence interne, le christianisme contient des contradictions majeures. Par exemple, la damnation et l'Enfer sont incompatibles avec le précepte de pardonner à ses ennemis. En effet, Dieu sanctionne de peines éternelles, donc disproportionnées. Surtout, il demande de pardonner à ses ennemis, mais ne pardonne pas à tous. D'autres incohérences peuvent être signalées, comme le verset homophobe «Le Lévitique 20,13».

Pour la troisième exigence, si l'Église catholique dit accepter les Droits humains, elle n'en respecte pas l'esprit. Par exemple, elle refuse aux femmes une égalité étendue jusqu'aux fonctions sacerdotales.

Ainsi, les motifs de rejeter le christianisme dépassent largement le simple désamour pour les institutions et touchent le cœur même de la foi.

Résister à l'endoctrinement religieux

- pas seulement dans les milieux musulmans,
- pas seulement à l'étranger,
- pas seulement contre les extrémistes de tous bords,
- pas seulement à celui des sectes,

mais aussi chez nous, en opposition au christianisme !

Enseignement religieux

La méthode de l'enseignement religieux consiste à dramatiser l'existence : l'œil de Dieu qui nous observe, le péché, le Jugement dernier, l'enfer, la vie éternelle, etc. Le but est d'enfermer l'esprit dans un système de pensée qui accorde à l'Église du pouvoir sur votre conscience.

Ne serait-il pas préférable de dédramatiser l'existence ? Il vaut mieux développer la créativité et l'esprit critique plutôt que la fidélité à une religion ou une tradition. Ce principe s'applique aussi à l'enseignement de la philosophie.

La justice

Pour avoir le courage de s'opposer à l'injustice au nom de la dignité et de la solidarité, il n'est pas nécessaire de croire à des divinités. Se sentir membre de la communauté humaine peut suffire.

Le sacré

Le sacré est un sentiment, à mi-chemin entre l'autocensure et le tabou, dont une composante est une peur paralysante. Les institutions religieuses le cultivent afin de d'endormir l'esprit critique, renforcer la docilité, promouvoir la soumission et éviter toute remise en question.

Seuls les droits humains sont «sacrés», et l'Église ne les a jamais respectés, ni dans le passé, ni aujourd'hui, par exemple en matière d'égalité des sexes, de remariage, d'homosexualité et de pédophilie.

La morale

Une institution qui, tout au long de son histoire, a bafoué les droits de l'Homme ne peut pas être «la» référence morale. Les progrès ne sont pas venus d'un mouvement propre de l'Église, mais lui ont été arrachés par les exigences de la modernité.

Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque

L'Église combat vigoureusement le relativisme, thèse selon laquelle toutes les religions se valent. Pour ce faire, elle aurait dû, en tant qu'institution, se montrer supérieure aux autres religions. Malheureusement, il n'en a rien été. Nous verrons que l'Église n'a jamais respecté les droits humains, ni dans le passé, ni aujourd'hui.

On dit que l'histoire est écrite par les vainqueurs. Je dirais plutôt qu'elle est réécrite par chaque puissance à destination des populations soumises à son influence. Le rôle de l'Église a souvent été présenté avec une bienveillance partisane. Les croyants, généralement peu curieux, sont d'un tel parti-pris qu'ils sont prêts à excuser toutes les turpitudes. Toutes les religions sont exposées aux dérapages car, plutôt que de cultiver la modération, elles incitent à en faire toujours plus, dans une surenchère sans fin, et développent une propension à l'hégémonie. Dieu lui-même ne peut pas modifier le passé ; mais le croyant, par sa capacité à revisiter l'histoire à son avantage, possède un pouvoir qui Lui est infiniment supérieur !

L'Église n'est pas une référence morale crédible

Pour régner sur la conscience des individus, les religions se sont arrogé le monopole de la morale. Exigeons au contraire que les religions se subordonnent aux règles morales. Aussi est-il nécessaire de rappeler que la morale exige de rejeter toute religion

- qui, dans le passé, a soutenu l'esclavage,
- qui a conduit des guerres religieuses offensives en les justifiant moralement ;
- qui a imposé le dogme par la force ; citons par exemple,
 - la croisade contre les Albigeois, qui étaient pacifistes et non armés, ce qui constitue un génocide caractérisé;
 - l'Inquisition ; en décrétant que les autres croyances sont dans l'erreur, les monothéismes seraient-ils par nature porteurs d'exclusion ? L'expression « le peuple décide » a certainement fait le lit de l'antisémitisme ;
 - la chasse aux sorcières a fait brûler entre 50'000 et 100'000 victimes entre le XVe et le XVIIe siècle ; tous ces bûchers éclairent de feux intenses la dernière phrase du Notre Père : « Délivre-nous du Mal » ;
 - le cléricalisme, accompagné de sa justification morale : jusqu'en 1965, le Vatican ne reconnaissait pas la liberté religieuse ; dans l'ordre moral soutenu par l'Église jusqu'au XXe siècle, le respect des autres croyances passe après le devoir de mission, y compris par la contrainte ; on ne peut appeler « accident de l'histoire » un trait de caractère qui dure 1'600 ans ! Le pouvoir de l'Église se manifeste par l'exercice du contrôle social et sa

défense prévaut sur la liberté des personnes ; voilà une valeur catholique dont on se passerait bien ;

- qui s'est adonné au commerce des indulgences ; si le pape a le pouvoir d'accorder des indulgences, pourquoi ne s'évertue-t-il pas, tous les jours et gratuitement, de sauver un maximum de personnes ?
- qui, pour développer ses missions d'évangélisation, a encouragé le colonialisme ;
- qui, jusqu'en 1965, condamnait les droits de l'Homme ;
- dont la direction est non démocratique et autoritaire,
- qui reconnaît la peine de mort comme acceptable ;
- qui ne respecte pas, dans ses institutions, l'égalité entre hommes et femmes⁷,
- qui, du XIe (réforme grégorienne) au XXe siècle, a manqué de respect envers les filles-mères et leurs enfants « illégitimes »⁸ ;
- qui s'oppose aux libertés individuelles en matière de sexualité, de mariage^{9 10}, d'homosexualité¹¹,
- qui fait passer l'évitement du scandale avant la protection des enfants contre les atteintes sexuelles. Qu'il existe des prêtres pédophiles est choquant, certes, mais pas plus que les enseignants pédophiles. L'égarement de l'Église est ailleurs : alors que les enseignants sont immédiatement dénoncés à la justice et placés à l'écart des enfants, les prêtres pédophiles sont protégés par leur hiérarchie, simplement déplacés, et peuvent continuer leurs forfaits ailleurs. Les directives du Vatican imposaient le silence sous peine d'excommunication. Dans l'ordre moral défendu par le catholicisme, l'honneur de l'Église passe avant l'intégrité des enfants. Si la situation a récemment évolué, c'est n'est pas à la suite d'une prise de conscience éthique, mais parce que la société civile l'a forcée à agir mieux.

Les comportements énumérés ci-dessus ne sont pas imputables à de mauvais chrétiens, mais à l'Église elle-même qui les justifie par l'application des deux règles morales suivantes :

- a) Pour éviter un mal plus grand, on a le droit de faire du mal ;

7 Autrefois, le mythe de la création d'Ève à partir d'une côte d'Adam [Genèse 2 21-22] avait pour fonction d'apporter une justification théologique à l'inégalité des sexes. Ayant partiellement révisé son jugement, l'Église d'aujourd'hui proclame l'égalité en dignité homme-femme tout en interdisant l'accès des femmes à la prêtrise, avec cet argument : « *Ce n'est tout de même pas la faute de l'Église si Jésus était un homme !* ». Par un raisonnement semblable, on pourrait refuser la prêtrise aux noirs puisque Jésus n'était pas noir. Une autre tactique de défense consiste à couvrir la femme d'éloges en rappelant que « *Marie est la mère de Dieu* », mais sans lui concéder suffisamment de dignité pour qu'elle puisse revêtir le sacerdoce.

8 Irlande [Près de 800 squelettes de bébés découverts dans un ancien couvent](#). L'interprétation selon laquelle « l'ultra-catholicisme est mauvais mais le catholicisme est bon » heurte la logique : en fait, la situation s'améliore lorsque le catholicisme s'atténue au profit des droits de l'Homme.

9 Le remariage est interdit.

10 Exiger le célibat des prêtres, c'est exiger de renoncer à un conjoint, à des enfants, à une vie familiale pour avoir le droit d'exercer un métier. C'est un abus de pouvoir contraire aux droits humains

11 L'attitude fermée de l'Église face à l'homosexualité contribue certainement à l'homophobie qui est une forme de discrimination.

b) Tout ce qui nuit à l'Église est un mal d'une énorme gravité.

Alors que la règle a) est universelle, la règle b) est partisane et divise l'humanité en deux camps. Les mauvaises actions de l'Église sont ainsi moralement légitimées.

Le catholicisme distille un mélange toxique : de bons sentiments pour les fidèles et la volonté de puissance pour l'Église. C'est une position enviable que de fixer les règles : on peut ainsi éviter d'être pris en défaut. Le monopole de la conscience morale met à l'abri de la mauvaise conscience.

L'Église catholique paraît être une institution tellement humaine qu'on ne peut accorder aucun crédit à sa prétention d'être inspirée et guidée par le Saint-Esprit. Celui qui croit en l'origine divine d'un code moral comportant de telles insuffisances témoigne de l'endoctrinement qu'il a subi.

Les religions doivent se soumettre à l'éthique laïque qui découle des droits de l'Homme.

Quand l'Église prêchait la persécution

L'Église des premiers siècles récusait toute forme de violence et interdisait aux premiers chrétiens de porter des armes. Sous l'empereur Constantin (270 - 337), lorsqu'un chrétien avait tué un ennemi au combat, il devait faire pénitence pour effacer son péché.

Mais les évangiles sont ambigus et contradictoires, donc interprétables à souhait : outre les appels au pardon, on y trouve ceci :

« Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu de moi pour roi, amenez-les ici et égorgez-les en ma présence. » [Luc 19 - 27]

En 1095, le pape Urbain II lance la première croisade contre des peuples qui ne représentaient aucune menace, une guerre offensive, une pure agression. A défaut de soulever des montagnes, la foi lève des armées. Rassurez-vous, le revirement était justifié et l'action moralement noble : quelques siècles auparavant, Saint Augustin (354 - 430), père de l'Église, avait sanctifié la « persécution juste » en ajoutant une nouvelle directive à la doctrine : il faut exterminer, par amour, les adorateurs de faux dieux.

« Si nous voulons donc être dans le vrai, disons que la persécution exercée par les impies contre l'Église du Christ est injuste, tandis qu'il y a justice dans la persécution infligée aux impies par l'Église de Jésus-Christ. (...) L'Église persécute pour retirer de l'erreur, les impies pour y précipiter. Enfin, l'Église persécute ses ennemis et les poursuit jusqu'à ce qu'elle les ait atteints et défaits dans leur orgueil et leur vanité, afin de les faire jouir du bienfait de la vérité, les impies persécutent en rendant le mal pour le bien, et tandis que nous n'avons en vue que leur salut éternel, eux cherchent à nous enlever notre portion de bonheur sur la terre. Ils respirent tellement le meurtre qu'ils s'ôtent la vie à eux-mêmes, quand ils ne peuvent l'ôter aux autres. L'Église, dans sa charité, travaille à les délivrer de la perdition pour les préserver de la mort; eux, dans leur rage, cherchent tous les moyens de nous faire périr, et pour assouvir leur besoin de cruauté, ils se tuent eux-mêmes, comme pour ne pas perdre le droit qu'ils croient avoir de tuer les hommes. »

Dira-t-on que l'Église a évolué sous l'inspiration de l'Esprit saint ?

La conversion des peuples au catholicisme ne fut que rarement adhésion volontaire, car le peuple devrait prendre la religion du prince, et le prince obéissait aux intérêts de sa charge. C'est ainsi que le christianisme s'est durablement installé en Occident.

Les religions ont profondément marqué l'histoire. Est-ce pour le bien de l'humanité ? Cela reste à prouver. Le désir de propager la vérité absolue est générateur d'oppression. Peut-on établir que les guerres de religions¹² ont fait moins de victimes que l'ensemble des crimes crapuleux ?

Quand l'Église soutenait l'esclavage

Dans l'Église chrétienne originelle, selon la doctrine de Saint Paul, l'esclavage était accepté comme une pratique naturelle et légitime, mais un chrétien ne devait pas tenir en esclavage un autre chrétien. Plus tard, l'Église a condamné l'esclavage des indiens d'Amérique. Mais son attitude envers la traite des noirs, initialement organisée par les portugais à partir de 1441, a été moins glorieuse : une série de bulles papales l'approuve et l'encourage :

- 1442 *Illius qui* (Eugène IV) entérine les conquêtes du prince Henri le navigateur en Afrique.
- 1452 *Dum diversas* (Nicolas V) donne au roi du Portugal toute latitude pour soumettre les Sarrasins, païens et autres incroyants, voire les réduire à un esclavage perpétuel.
- 1455 *Romanus Pontifex* (Nicolas V) encourage Henri le Navigateur à soumettre au christianisme, éventuellement par la force, les « sarrasins et autres infidèles », compte sur les progrès des conquêtes pour obtenir des conversions, donne son approbation au monopole commercial des Portugais en Afrique, et espère que les populations naturelles soient bientôt converties au christianisme.
- 1456 *Inter cætera* (Calixte III = Alfonso Borgia) affirme que l'administration des nouvelles possessions portugaises et leurs intérêts doivent être confiés à l'ordre du Christ, la confrérie d'Henri le navigateur ; il autorise à asservir les infidèles, c'est-à-dire légitime l'esclavage des noirs.
- 1481 *Aeterni regis* (Sixte IV) accorde les terres conquises en Afrique au Roi du Portugal.

Une justification théologique a été avancée, dans laquelle les enfants de Canaan sont assimilés aux noirs :

[Gn 9 25-27] « *Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! Il dit aussi : Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave !* ».

Le théologien français Bellon de Saint-Quentin, dans sa Dissertation sur la traite et le commerce des Nègres de 1740, écrit :

« *On peut licitement avoir des esclaves et s'en servir ; cette possession et ce service ne sont ni contraires à la loi naturelle, ni à la loi divine écrite, ni même à la loi de l'Évangile.* »

12 En opposition à l'attitude religieuse, citons Richard Dawkins : « *Je ne peux m'imaginer qu'une guerre ait été menée au nom de l'athéisme. (...) Qui voudrait aller en guerre au nom d'une absence de croyance ?* »

Osera-t-on affirmer que l'Église réalise un plan divin ?

Le servage est un statut différent, mais traité d'une semblable manière. Malgré la campagne menée par Voltaire, les derniers serfs de France furent ceux de l'abbaye de Saint-Claude (Jura) qui demeurèrent dans leur condition jusqu'à la Révolution de 1789.

Ni le temps écoulé, ni l'opération de blanchiment des consciences, fruit de la propagande de l'Église, ne peuvent excuser le passé.

Qui a encouragé des régressions morales ne peut détenir la vérité

[Mt 12 33] « *Prenez un bel arbre, son fruit sera beau ; prenez un arbre détestable, son fruit sera détestable, car c'est à son fruit qu'on reconnaît l'arbre.* »

Pour autant qu'elle ne présente pas une vision partisane des faits, l'histoire retourne un cinglant démenti à la prétention de l'Église d'être dépositaire de la vérité immuable.

Une ligne de défense fait appel à une pédagogie divine qui serait progressive pour adapter les règles morales aux possibilités humaines du temps. D'une part, cette concession rend inutile toute intervention divine et permet de comprendre l'Église comme une institution complètement humaine. D'autre part, les exemples montrant que l'Église a officiellement prêché des régressions morales prouvent la vacuité de l'argument.

Une deuxième ligne de défense recourt à la distinction entre chrétienté et Église. Mais, puisque les plus hautes autorités de l'Église conduisaient la manœuvre, cet argument ne peut pas être invoqué.

Conclusion : on ne peut pas faire confiance à l'Église pour la régulation éthique et la conduite morale de la société.

Mon propos n'est pas de stigmatiser le passé, mais de m'élever contre ceux qui veulent appliquer aujourd'hui une idéologie archaïque, et la pérenniser.

Selon Stanley Milgram, « *Une part importante de la population fait ce qu'on lui dit de faire [...] tant qu'elle a le sentiment que l'ordre émane d'une autorité légitime* ». Aujourd'hui, en cessant en masse d'obéir aux directives romaines, les catholiques occidentaux placent leurs autorités religieuses en situation d'illégitimité.

La modernité est apparue avec la fin de la tutelle exercée par les autorités religieuses

Dans le thomisme, l'éthique est fondée sur le droit naturel, et le droit naturel est renvoyé à l'ordre naturel des choses : chaque individu, le roi comme l'esclave, a une place définie dans la société. N'est-il pas dans l'ordre naturel des choses que le maître ordonne et que l'esclave obéisse ? Puisque dans la nature on trouve des situations diverses et contradictoires, la nature n'est pas autorisée à montrer ce qui est naturel, mais c'est l'Autorité doctrinale qui décrète la loi naturelle.

Au siècle des Lumières, ce sont les philosophes qui ont dénoncé l'Inquisition et réclamé l'abolition de l'esclavage. Voltaire, Diderot et Condorcet condamnent l'idée qu'un homme puisse appartenir à un autre, que l'esclavage est un statut naturel et soulignent que les hommes sont égaux :

*« Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance
c'est la seule vertu qui fait la différence. » [Voltaire]*

La proclamation des droits de l'Homme s'est faite en opposition à l'Église. Placer le christianisme à la source des droits humains est une récupération malhonnête.

Les spécificités de la culture occidentale se sont développées à partir du XVIII^e siècle avec la modernité, caractérisée par un certain rationalisme, une insubordination à l'autorité religieuse et par l'ouverture d'un espace laïque. L'idéal d'une société monolithique ayant été abandonné, la coquille est brisée, et de grands horizons s'ouvrent à l'exploration. Les sciences de la nature se sont affranchies de la tutelle exercée par le Saint-Siège et ont pu prendre leur essor. Une nouvelle civilisation émerge dont le principe de fonctionnement est radicalement nouveau : alors qu'une monarchie de droit divin postule que toutes les volontés doivent se plier à celle du roi et que les qualités primordiales des sujets sont l'obéissance et la fidélité, la démocratie valorise l'indépendance d'esprit, y compris en matière religieuse, et part du principe que chaque citoyen peut manifester ses opinions propres. Les valeurs fondatrices sont laïques comme les droits de l'Homme, la séparation de l'Église et de l'État, ainsi que la recherche du bien commun en tant que projet politique laïque respectant les minorités. Ses valeurs sont universelles et son rayonnement est mondial. Les individus peuvent échapper à la contrainte sociale et prendre leur indépendance par rapport à la communauté dont ils sont issus, ce que l'on pourrait dénommer « la démocratie spirituelle ». La société est devenue tolérante à la liberté d'expression, ce qui témoigne d'une révolution des mentalités. C'est à cette articulation de l'histoire que je situe nos racines culturelles les plus significatives, même si d'autres, plus anciennes, peuvent être prises en considération¹³.

Tous ces développements ont été acquis contre la volonté de l'Église. En retour, celle-ci s'est, dans une certaine mesure, humanisée au contact de la raison. Elle a dû condamner l'esclavage et renoncer à la monarchie de droit divin ainsi qu'au sacre des rois. Elle a résisté jusqu'en 1965 avant d'accepter la liberté religieuse¹⁴ et les droits de l'Homme. Mais cette reconnaissance de principe n'est pas effectivement réalisée. Aujourd'hui encore, hommes et femmes n'ont pas les mêmes droits et se voient attribuer des fonctions différentes. Face à leur statut matrimonial, les personnes sont traitées inégalement selon qu'elles sont célibataires, en concubinage, mariées, séparées, divorcées, pacsées ou remariées. Les homosexuels sont discriminés. Par contre, la pédophilie, quoique verbalement condamnée, a été jusqu'ici pratiquement tolérée à la condition d'être discrète. Dans une société pluraliste, la tradition ne suffit plus à asseoir de telles conceptions morales. Une Église fondée sur l'obéissance à l'autorité devrait demeurer cantonnée dans un passé révolu. Si les deux références culturelles, judéo-chrétienne d'une part et moderne de l'autre, cohabitent dans notre société, elles ne peuvent coexister à l'intérieur d'un même individu qu'au prix d'un certain trouble dissociatif de l'identité.

Une évolution radicale de l'ordre éthique est en cours. Toute éthique discriminatoire doit être rangée dans les archives de l'histoire. La liberté et l'égalité sont des valeurs fondamentales qui doivent avoir leur place parmi les sources de l'éthique. Malheureusement, l'influence civilisatrice des

13 Il serait impropre de qualifier de « judéo-chrétienne » une civilisation dont les fondements les plus significatifs n'ont été posés que depuis 200 ans environ. Le judéo-christianisme en a fourni le cadre spatio-temporel, mais pas la substance !

14 Nier la liberté religieuse avait pour fonction de justifier le cléricisme.

valeurs laïques peine à être reconnue, car celles-ci pourraient faire de l'ombre aux valeurs religieuses. Si on pense qu'il est souhaitable pour la paix mondiale et le bien des populations que le monde islamique se désislamise quelque peu, on doit considérer que la laïcisation et la déchristianisation de notre société occidentale, loin d'être un drame, représente un progrès certain.

L'éducation occupe une position stratégique. Sa fonction est-elle de répercuter la propagande religieuse et d'endoctriner, ou bien de développer l'autonomie intellectuelle et l'esprit critique ? L'Église a défendu son influence. C'est ainsi qu'en Valais, par le biais du cléricalisme, sous la forme de religion d'État, l'enseignement est resté sous la férule de l'Église catholique jusqu'en 1973 !¹⁵

Contre le relativisme

Aujourd'hui encore, les faits apportent un démenti à ceux qui prétendent que la religion développe l'attention aux autres. Citons Pie IX, *Nostis et Nobiscum* :

« Nos pauvres ne doivent pas s'attrister de leur condition ; car la pauvreté même leur prépare un chemin plus facile vers le salut ; pourvu toutefois qu'ils supportent patiemment leur indigence et qu'ils soient pauvres, non seulement en fait, mais en esprit. »

Pour l'Église, la soumission des croyants à l'ordre établi est plus importante que leur bien-être.

Le principal effet de la crédulité qui stimule la crainte du jugement de Dieu n'est pas de rendre altruiste, mais obéissant. Aux USA, ce sont les partis les plus religieux qui mènent la politique la plus défavorable aux pauvres. En comparant avec la Suède qui est connue pour son manque de foi, on peut dire que la social-démocratie fait nettement mieux que le christianisme réel. Il est préférable d'atténuer les injustices sociales plutôt que de développer la charité chrétienne.

De plus, chez les catholiques, il y a un biais moral qui leur fait accorder plus d'attention à la sexualité qu'à la responsabilité sociale. Alors que commerçant protestant se demande s'il a été honnête avec ses clients et ses employés, le patron catholique fait son examen de conscience des pensées impures qu'il a eues en croisant sa secrétaire. Ce n'est pas sans conséquence sur la marche des affaires : on peut observer un développement économique bien supérieur dans les régions protestantes.

À des degrés divers, les religions tendent à discriminer les femmes. Si certaines mouvances religieuses sont ouvertes et tolérantes, d'autres ont une attitude inquiétante: certains groupes musulmans réclament même l'application de la charia. Les religions se sont approprié la morale afin de renforcer leur pouvoir. Chacune la développe à sa sauce, parfois malodorante. Les morales religieuses sont loin d'être équivalentes. Une éthique de référence, universelle, est nécessaire.

La morale universelle est fondée sur l'éthique laïque qui découle des droits de l'Homme

La morale laïque des droits de l'Homme a progressé dans la société et tend à supplanter les morales religieuses. C'est ainsi que, depuis Vatican II, l'Église a dû reconnaître la liberté religieuse, mettre une sourdine au cléricalisme et, très récemment, cesser de protéger les prêtres pédophiles.

¹⁵ Voir p 13. : « *Le cléricalisme, plus jamais ça ! (témoignage)* ».

L'universalisme inspiré par la foi, par exemple « catholique » signifie « universel », est une vision conquérante et impérialiste d'une confession. À l'intimidation moralisatrice, il faut apprendre à résister.

Au contraire, l'universalisme des Droits humains est un consensus librement consenti fondé sur la raison. Les droits humains ne sont pas des droits naturels au sens d'Aristote, mais le produit d'une décision éclairée : personne n'appelle de ses vœux un monde régi par la force et la violence.

La morale religieuse n'étant qu'un particularisme, seule l'éthique laïque qui découle des droits de l'Homme peut fonder la morale et devenir la mesure de toutes les morales religieuses. A cette aune, en prenant pour exemple l'égalité des sexes ou le respect des homosexuels, le catholicisme est mieux classé que l'islam, mais moins bien que le protestantisme européen. Depuis 1948, les valeurs définies par la proclamation universelle des droits de l'Homme¹⁶ transcendent¹⁷ la diversité des religions.

La croyance, le croyant

Le croyant prétend vivre selon la volonté de Dieu, alors qu'il endosse un prêt-à-penser établi par des idéologues bien humains. On dit que la foi soulève des montagnes, mais il faut préciser que ce sont des montagnes de droits humains délibérément évacués.

La croyance ne poserait aucun problème si elle s'en tenait à la définition du dictionnaire. Malheureusement, le croyant se croit tenu en conscience d'être missionnaire. Il engage l'État à soutenir certaines communautés religieuses, ce qui génère des inégalités de traitement et expose les non croyants à une publicité religieuse partielle et indésirée.

16 Les éléments de morale traditionnelle qui ne sont pas mentionnés dans les Droits humains perdent leur caractère obligatoire et relèvent de la liberté individuelle.

17 La transcendance consiste en l'émergence d'un phénomène nouveau qui effectue une sortie sur un niveau supérieur.

Impôt ecclésiastique

L'impôt ecclésiastique est un reliquat du cléricalisme. L'État n'a pas à se mêler de la vie religieuse des citoyens en organisant les quêtes de l'Église.

Impôt ecclésiastique (ou paroissial) en Suisse romande

Sortie de l'Église

En Suisse, 31'772 personnes ont quitté l'Église catholique en 2019. C'est un quart de plus qu'en 2018, alors qu'en 2018, également un quart de plus de départs avaient été observés par rapport à 2017.

La tendance est semblable dans les Églises protestantes de Suisse. Le nombre de départs y a augmenté de 18 % en 2019.

Source: Institut suisse de sociologie pastorale (SPI)

Dans les cantons de Fribourg, du Jura et de Berne, on peut, en quittant l'Église, être exempté de l'impôt ecclésiastique.

- [Dans le canton de Fribourg, comment sortir de l'Église catholique romaine ?](#)
 - [Questions sur la sortie de l'Église dans le canton de Fribourg](#)
- [Sortir de l'Église évangélique réformée du canton de Fribourg](#)
- [Dans le canton du Jura \(Suisse\), quitter une Église reconnue](#)
- [Dans le canton de Berne, quitter une Église nationale](#)

Dans les cantons du Valais et de Vaud, on peut, après être sorti de l'Église, demander le remboursement de la part paroissiale de l'impôt.

- [Dans le canton du Valais, quitter une Église reconnue](#)
- [Dans le canton de Vaud, quitter une Église reconnue](#)

Dans les cantons de Genève (GE) et Neuchâtel (NE), l'Église et l'État sont séparés. Il n'y a pas d'impôt ecclésiastique.

Les cantons de NE et GE ont réalisé, entre l'État et l'Église, une séparation bien marquée. Toutes les communautés religieuses sont soumises au droit privé, même si trois d'entre elles (l'Église réformée évangélique, l'Église catholique romaine et l'Église catholique chrétienne) sont considérées comme « institutions d'intérêt public » à NE, et sont « reconnues publiques » à GE.

Non à l'impôt ecclésiastique !

L'État doit accueillir tous les citoyens de la même manière, sans faire de différences, qu'ils soient chrétiens, musulmans, bouddhistes, sans religion ou autres. En conséquence, il ne peut pas prendre parti pour certaines communautés particulières, par exemple en se proclamant chrétien ou déclarant que certaines religions ont droit à un statut privilégié. Il doit manifester, y compris dans l'enseignement public, sa neutralité face aux croyances. Je milite pour que Fribourg suive l'exemple des cantons de Genève et Neuchâtel en réalisant **une séparation complète de l'Église et de l'État**, ce

qui implique, entre autres, que l'État abolisse les privilèges octroyés à certaines communautés religieuses tels que

- la participation de l'État à la levée de l'impôt ecclésiastique,
- le maintien, dans l'enseignement public, d'une part d'enseignement religieux catholique ou réformé;
- la participation financière de l'État à l'entretien de la faculté de théologie catholique romaine, etc.

Éliminons les résidus du cléricalisme (voir p. 21). L'État n'a pas à s'immiscer dans la vie religieuse des citoyens. En tant qu'institution politique représentant tous les citoyens, le Conseil d'État n'a pas à parader dans la procession de la Fête-Dieu. Je refuse qu'une partie de mes impôts soit affectée à soutenir la propagande du Vatican. Les Occidentaux ne peuvent pas recommander aux pays musulmans de «*Ne pas mélanger politique et religion*» sans le réaliser chez eux. Nous voulons nous caractériser par des valeurs plus ouvertes et plus universelles que le culte de la crédulité dans un cadre communautariste, à savoir les droits de l'Homme, la démocratie, le respect des minorités, la tolérance et la laïcité. La culture occidentale à défendre est précisément là.

L'écologie

La conscience écologique pourra progresser dès que l'homme aura vraiment compris et admis que la nature n'est pas limitée à notre environnement, mais que nous en sommes une partie intégrante.

L'humanité est une partie consciente de l'univers.

Écologie et judéo-christianisme

«Emplissez la terre et soumettez-la», et autres conseils bibliques

Donner un avenir à l'humanité sur terre

Nous avons un problème : la pollution des eaux, la pollution des sols, le manque d'eau potable, le manque d'eau pour l'irrigation, la déforestation, l'appauvrissement des sols, le proche épuisement des ressources non renouvelables comme le charbon, le pétrole et les métaux, l'augmentation du CO₂, le réchauffement climatique, l'extinction d'espèces animales, etc. Nous ne pouvons pas être fiers des traces que nous laissons : des particules de plastique et des produits chimiques se retrouvent partout, dans les océans, sur les terres et dans l'air.

Afin que l'avenir paraisse moins sombre, des principes basés sur durabilité doivent impérativement prévaloir.

Qu'en dit la Bible ?

Pour résoudre un problème existentiel de l'humanité, il est naturel de recourir à une sagesse réputée éternelle.

«Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre".» [Genèse 1:28]

L'homme est placé hors de la nature et au-dessus de la nature. L'incitation à la croissance exprimée ici peut se décliner de diverses manières dont celle, économique, du capitalisme libéral. L'injonction à exploiter les ressources naturelles n'est pas assortie de limites à respecter. Cette conception judéo-chrétienne a contribué à amener notre civilisation dans une impasse.

Dans un texte publié par la prestigieuse revue Science et intitulé [The Historical roots of our ecological crisis](#), Lynn White montre que les racines de nos problèmes sont «largement religieuses» et que la crise écologique que nous connaissons s'approfondira tant que nous n'aurons pas rejeté l'axiome chrétien selon lequel la nature n'a d'autre raison d'existence que d'être au service de l'homme.

Dieu serait-il mauvais conseiller ? Une interprétation plus plausible peut être donnée : la Bible n'est qu'une construction humaine sans apport divin. Il est nécessaire de s'en distancier pour construire un avenir meilleur.

La nature ne nous est ni extérieure, ni subordonnée, car l'homme fait partie de la nature. Détruire la nature, c'est nous détruire nous-mêmes.

Autorité et pouvoir

La religion en quête de pouvoir

L'autorité : la parabole du pacte magique

Comment asseoir le pouvoir et l'autorité sur des bases inébranlables ? La parabole suivante explique comment y parvenir.

Une décision sans certitude

Un de nos lointains aïeux, le chef d'un clan de chasseurs-cueilleurs, réfléchit au lendemain. Pour que les siens aient à manger, il lui faut entreprendre une action efficace. Que faire ? Aller chasser dans la plaine de l'ouest ? Aller pêcher dans la rivière du sud ? Aller à la cueillette dans la forêt du nord ? Il n'a, quel que soit son choix, aucune garantie de résultat. Il ne peut se baser sur aucune certitude, mais il est contraint de prendre une décision. Celle-ci est éclairée par la raison puisque chaque option a une bonne chance de lui être profitable. Son expérience va l'aider à faire, si ce n'est « le bon » choix, du moins un choix sensé et défendable devant son clan.

Le pacte magique

Il sait aussi qu'il prend un risque inévitable dont la responsabilité est lourde à porter. S'il rentre bredouille, son autorité sera contestée : plusieurs membres du clan n'attendent qu'une bonne occasion pour prendre sa place de chef. C'est pourquoi il va chercher le soutien de son parent qui est le chamane du clan.

Tacitement et inconsciemment, en défendant leurs intérêts au fil des générations, ils convergent vers l'idée¹⁸ d'attribuer la décision à une divinité, ce qui les dégage de toute responsabilité. Leur rôle officiel consiste à rendre les dieux favorables. Le mécontentement populaire est préventivement dévié. En cas d'insuccès, il faut prier et faire des offrandes aux esprits. Cette pratique religieuse est décrétée indispensable à la survie du clan, donc obligatoire.

Le statut de chef est solennellement déclaré « de droit divin ». Une fonction du chamane, devenu prêtre, est, en tant que représentant des dieux, de légitimer le pouvoir en place qui, en retour, accorde une place privilégiée à la religion officielle. S'opposer à la volonté divine est plus grave encore que l'insubordination au chef et réclame un châtimeur exemplaire. La concession du chef - partager le pouvoir avec le prêtre - est largement compensée par le renforcement de leur autorité commune.

Les succès des puissants et les riches sont ainsi devenus des manifestations de la bienveillance des dieux. En orientant le discours vers la volonté divine, le pouvoir terrestre ne peut plus être contesté. Là se trouve la vraie magie dont on peut vérifier l'efficacité dans beaucoup de sociétés.

18 Un accord tacite dont la réalisation est diluée sur plusieurs générations peut être inconscient à l'échelle temporelle des individus.

Un fil rouge de l'histoire

Lors de son sacre, le roi de France, afin d'être considéré comme le lieutenant de Dieu sur terre et de fonder sa légitimité sur le droit divin, devait jurer de « *chasser des terres soumises à sa juridiction tous les hérétiques dénoncés par l'Église* ».

Réciproquement, le pape accorde au roi de France le droit de nommer aux bénéfices majeurs – évêchés, abbayes – des candidats ensuite investis par le pape (Concordat de Bologne, 1516, entre Léon X et François I^{er}). Le roi acquiert ainsi du pouvoir sur l'Église, ce qui renforce la convergence des intérêts.

Quant au sort du peuple, selon le principe « *cujus regio, ejus religio* », la foi des sujets devait s'aligner sur celle du prince. Dans un contexte où la volonté des grands est imperméable à la tolérance, tandis que la propagande est radicalisée, les guerres de religion du XVI^e siècle ont pu se développer dans un climat de haine sans limite. Le paradis est exclusivement réservé à ceux qui combattent l'Erreur avec détermination. Il n'y a pas de salut pour les tièdes. Tuer ne suffit pas : il faut éventrer, énucléer, émasculer, noyer, bref étaler le mépris de l'autre puisque ce dernier n'est pas humain, mais démoniaque.

Le pape Pie V encourage sans réserve le massacre des protestants. En 1569, il écrit à Catherine de Médicis :

« Pleine de confiance, vous devez, en accord avec votre fils le Roi très Chrétien, employer toutes vos forces pour venger les injures faites à Dieu tout-puissant et à ses serviteurs, en traitant les rebelles avec une juste sévérité. C'est ainsi seulement que, leur ayant infligé la punition que mérite leurs forfaits, le Seigneur se laissera fléchir. N'épargnez aucun moyen, aucun effort pour que ces hommes exécrables périssent dans les supplices qui leur sont dus. »

Pie V fut béatifié et canonisé. Qu'il soit devenu un modèle catholique sape l'autorité morale de la papauté et ne donne pas envie d'être fidèle à l'Église !

Pour organiser une administration efficace, il est judicieux d'adopter le principe moral selon lequel « on doit parfois, pour un plus grand bien, accepter de faire le mal ». L'abus d'autorité est justifié par l'intérêt supérieur. Naturellement, « seule l'autorité a la compétence de décider ce qui vaut le mieux ». Et si, pour contenir une contestation, le recours à la répression devait s'avérer nécessaire, la référence à la volonté divine pourra aisément en justifier la rigueur.

Par exemple, l'Église peut expliquer qu'elle n'est en rien responsable des dérives de l'Inquisition, puisqu'elle s'est limitée à désigner où l'erreur doctrinale se nichait. Quant à l'exécution des sentences, elle peut s'en laver les mains, car les peines relevaient du bras séculier.

Dieu est fort utile pour justifier les privilèges. Ainsi en allait-il de la royauté de droit divin. Qui oserait contester l'autorité royale alors que celle-ci a été voulue et instituée par Dieu lui-même ?

« Ne cessons jamais de tenir le peuple sous le sceptre des tyrans ; protégeons les trônes, ils protégeront l'Église, et le despotisme, enfant de cette union, maintiendra nos droits le monde » [c'est-à-dire les privilèges de la noblesse].

Le marquis de Sade, dans *La Nouvelle Justine*

Dans le couple Église-État, il y a une dimension vraiment magique, au pouvoir explicatif infini.

Seuls quelques rares personnages ont eu le courage d'élever des objections aux incitations de défendre une vérité univoque. Ainsi Sébastien Castellion (XVI^e siècle) qui disait :

« Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ».

Le sacré

Dieu est une panacée universelle, car Il est la réponse à toutes les questions. Il est de plus une source de pouvoir de ceux qui parlent en Son nom. La définition de ce qui est sacré, ainsi que l'établissement d'une hiérarchie dans le sacré, sont fortement influencés par les intérêts des élites et le type de régime politique en place.

Dans la notion de sacré s'impose l'idée que c'est l'Autorité, désignée par le clan ou la société, qui fixe les fondements de la manière de penser sans aucune possibilité de remise en question par des individus. Il ne s'agit pas de Dieu, mais de ses représentants qui décrètent la loi divine, la codifient et contraignent au conformisme. Dans les sociétés pré-républicaines ou non laïques, le sacré et l'autorité sont intimement liés. C'est pourquoi, à toute référence au sacré, il faut opposer les questions *« À quelle autorité se réfère-t-elle ? Quel pouvoir tend-elle à renforcer ? »*

À propos du Centre suisse Islam et société, Fribourg

Subventionner des lobbies communautaristes ? Des alternatives existent.

Il y a peu d'années, la Faculté de théologie, associée à l'évêché et au parti conservateur, régnait sur la société fribourgeoise. C'était l'âge d'or des vraies valeurs : les enfants allaient à la messe en colonne par deux sous la conduite du régent, et les femmes savaient rester à leur place.

La société a évolué en prenant ses distances par rapport aux religions. Les citoyens ne militent plus tous pour une vérité religieuse. Nous avons enfin commencé à suivre le message apporté par le siècle des Lumières.

Mais les croyants persistent : pour résoudre les problèmes de la société, il faut que l'État renforce le rôle des communautés religieuses : une Faculté de théologie plus forte, plus d'idéologues religieux, plus d'imams, et ainsi de suite.

Le danger : des jeunes se radicalisent sur internet. Le remède : créer, au sein de la Faculté de théologie catholique, un « Centre suisse Islam et société » alimenté en partie par des fonds publics. Il n'y a aucun rapport, à moins qu'il s'agisse d'occulter l'excès de religion par plus de religion. Pour la Faculté de théologie, c'est surtout une bonne opportunité de s'agrandir en captant des subsides fédéraux. Le parti démocrate chrétien a habilement manœuvré.

Après avoir justifié la main mise du Vatican jusque dans les chambres à coucher des catholiques, les théologiens prêchent aujourd'hui la coalition des croyants de tous bords, mais bien pensants et subventionnés. « Croyants de toutes confessions, unissez-vous ! » Une alliance contre qui ? On ne nous le dit pas, mais les homosexuels, les agnostiques et les athées ne se sentent pas partie prenante. Seraient-ils de moins bons citoyens que les autres ?

Pourquoi l'État tient-il tant à placer tous les citoyens dans des casiers étiquetés : catholiques, protestants, musulmans, etc ? D'autres attitudes sont pourtant sans problème et plus favorables à la paix civile, par exemple rester dans l'ambiguïté, refuser de s'engager sous un drapeau, se déclarer indifférent ou « sans religion ». Mais, à contresens de l'intérêt public, la majorité des politiciens distribue des privilèges et proclame « La foi, c'est bien. Certaines croyances religieuses, dans leurs formes non extrémistes, doivent être soutenues ». Ainsi, quelques concessions sont accordées aux autres communautés religieuses afin que les catholiques puissent continuer de bénéficier d'avantages traditionnels.

La Faculté de théologie de l'Université de Fribourg a été instituée en un temps où le catholicisme était religion d'État. Ce fondement est aujourd'hui caduc. Si tous les privilèges acquis devaient être pérennes, nous en serions encore à la royauté de droit divin. Que cesse le détournement de l'État au profit de communautés religieuses ! L'État n'a pas à partager la vision militante des croyants de tout poil et doit rester neutre en matière religieuse. Cela implique une séparation complète de l'Église et de l'État. Pour ne pas favoriser l'emprise des religions sur la société, il faut mettre en place des conditions cadres qui n'avantagent pas le communautarisme. L'État évite d'encourager, de soutenir ou d'officialiser certaines communautés religieuses, de distribuer privilèges et financements. Ainsi, la Faculté de théologie, et avec elle le Centre suisse Islam et société, devraient être des fondations

privées, complètement en dehors de l'État et sans apport de fonds publics. Le soutien à diverses communautés religieuses fragmente la société et amplifie les sources de conflits. Il vaut mieux appliquer une politique de distanciation qui se nomme laïcité. Naturellement, l'université doit conserver un Département de Sciences religieuses, libéré de toute affiliation confessionnelle, c'est-à-dire complètement laïque.

L'Université a un rôle important à jouer dans les questions religieuses, mais surtout à propos du respect de la démocratie et des droits humains. Or, l'Église catholique a d'abord condamné la liberté religieuse et les droits de l'Homme. Datant du concile Vatican II, la réhabilitation est récente. En matière d'égalité des sexes et de défense de l'intégrité sexuelle des enfants, l'Église n'applique que partiellement et assez mollement les droits humains. La Faculté de théologie n'étant pas la mieux placée pour donner des leçons, il vaudrait mieux laisser à d'autres facultés le soin de donner un tel enseignement.

Pour un Centre suisse des droits humains

La question du fondement des valeurs est cruciale. Par exemple, quelles valeurs opposer à l'esclavagisme ? La question se pose à propos de certains mouvements islamistes radicaux. Attendu que l'Église catholique a, dans un but expansionniste, durablement soutenu l'esclavage et accompagné les esclavagistes, les valeurs chrétiennes sont inopérantes dans ce contexte. Il est nécessaire de faire appel à des valeurs laïques comme les droits humains. Le fondement des valeurs du monde occidental est moins dans le christianisme, comme le prétend la propagande chrétienne, que dans les valeurs héritées du siècle des Lumières et développées depuis lors : droits de l'Homme, démocratie, liberté individuelle, séparation de la sphère étatique des sphères religieuses, etc.

L'État doit investir dans le développement des valeurs fondamentales qui nous permettent de vivre ensemble, en bonne harmonie. Pourquoi ne pas créer un Centre suisse des droits humains ? La Suisse pourrait prétendre à jouer un rôle phare dans ce domaine. Pour exercer certaines activités, imam par exemple, l'État devrait exiger une formation complémentaire adéquate.

C'est à tous les degrés scolaires qu'une formation aux droits humains doit être donnée, en insistant sur le fait que toutes les religions et toutes les idéologies sont tenues de s'y soumettre, sans restriction ni faux-fuyant.

Témoignages

L'État ayant fortement réduit le contrôle social qu'il exerçait, en particulier dans l'enseignement, afin que les individus soient soumis à la religion, c'est aujourd'hui la famille et les proches qui se retrouvent en première ligne, usent de leur influence et, parfois, font pression d'une manière éhontée.

Résister aux pressions des proches en matière religieuse :

pratiquer la religion, baptiser les enfants, se marier à l'Église, avoir une cérémonie funéraire religieuse, etc.

Ligne directrice

Dans une relation entre adultes, il ne faut pas accepter que se mette en place un rapport asymétrique dans lequel un tiers vous impose une conduite. Exigez un dialogue d'égal à égal et des rapports équilibrés.

Courrier, extrait rendu anonyme

Peut-on «cacher» sa sortie d'Église à ses proches, par exemple à ses parents ?

Réponse

Il est nécessaire d'informer toute personne qui pourrait - le cas échéant - être appelée à organiser vos funérailles. Suivant votre situation familiale, il peut s'agir de vos parents, de votre conjoint, de vos frères et sœurs, de vos enfants ou d'autres personnes proches. Par prudence, plusieurs personnes sont à informer. Il est possible de laisser les autres dans l'ignorance.

En exprimant leurs attentes, ceux qui, parmi vos proches, sont croyants peuvent exercer une certaine pression sur vous, mais leur «cacher» votre sortie d'Église est une attitude regrettable. Vous avez, comme eux, le droit d'affirmer vos convictions, de défendre votre liberté religieuse, de ne pas être conforme à leurs désirs en tous points, de vivre la tête haute et de vous comporter en adulte. Pensez que s'ils venaient à apprendre que vous leur cachez la vérité, leur déception sera encore aggravée par votre défiance. Laisser croire à votre entourage le contraire de vos dernières dispositions peut être, à votre décès, une source de trouble familial.

Courrier, extrait rendu anonyme

Mon épouse n'accepte pas que je n'aille plus à l'église

Actuellement, je vis un terrible combat intérieur. Un peu d'histoire: A l'époque, j'étais athée et j'ai rencontré une fille très pratiquante. Assez ouvert d'esprit, je n'y voyais aucun «problème». Elle allait souvent à des réunions à l'église, et m'attachant à elle, j'ai décidé de l'accompagner un soir, car je voulais voir ce qu'il s'y passait. Avec le temps, j'y ai été de plus en plus avec elle. Au début pour elle - peut-être même pour lui plaire - et puis je suis «tombé dedans». En quelques mois, je me suis converti, je lui ai fait ma demande en mariage et nous nous sommes mariés.

Pour dire vrai, je n'étais pas d'accord avec tout et, plus je lisais la bible, plus j'étais dubitatif. Après quelques mois, mes doutes ayant pris le dessus, je me suis rendu compte que la bible est pleine de contradictions, que les trois religions monothéistes découlent du côté mégalo des juifs (je ne suis pas raciste). Il y a peu, j'ai annoncé à mon épouse que je ne voulais plus y aller. Et là, le drame !

Aujourd'hui, je suis en conflit intérieur; car je vois qu'elle est triste, et je lutte aussi avec ma culpabilité et mes peurs. C'est la confusion. J'étais bien plus heureux avant la religion ! Quoi qu'on en dise, toute religion est une secte, car le libre arbitre n'y est pas réel. Avez-vous des conseils ? Des témoignages ?

Réponse

La priorité est de vous protéger. Rappelez-lui que vous avez longtemps manifesté de la compréhension envers sa spiritualité et, en retour, vous attendez un geste de sa part sous la forme de tolérance envers vous. Tentez de conclure une sorte d'accord avec votre épouse. Expliquez que

- Votre engagement envers elle est d'abord conjugal et, en matière religieuse, vous avez essayé de faire un bout de chemin avec elle, par amour pour elle.
- Malheureusement, la conviction religieuse ne vous a pas atteint - la foi ne se décide pas -, vous ne pouvez pas continuer votre vie en faisant semblant; elle ne peut pas forcer votre liberté de conscience.
- Bref, vous avez sincèrement essayé, mais sans résultat. Mais cela n'enlève rien à l'amour que vous lui portez.

De votre côté, en confirmation des engagements pris lors du mariage, vous respectez sa foi et sa pratique religieuse et vous acceptez que vos enfants (futurs, éventuels) soient élevés dans la religion de votre épouse. En retour, vous lui demandez de respecter votre liberté religieuse, de comprendre que vous suiviez une autre voie religieuse qu'elle, et d'accepter que vous n'alliez plus à l'église. La tolérance doit fonctionner dans les deux sens, et elle doit renoncer à faire pression sur vous.

Ne cherchez pas à l'éloigner de sa foi. Tant qu'elle désire rester liée à sa communauté, les chances de succès sont très faibles, et le seul résultat serait d'envenimer le conflit. Dites-lui que, tant qu'elle renoncera à exercer des pressions sur vous, vous ne critiquerez pas sa religion. Durant les épisodes où elle fait pression sur vous pour que vous l'accompagniez, réexpliquez votre position: sans la foi, aller à l'église serait une démarche vide, dépourvue de sincérité, voire même hypocrite.

D'une manière générale, dans ce genre de démarche, il ne faut avancer que par des positions très claires que l'on peut défendre fermement. Si votre position est présentée comme un état définitif, la situation devrait se stabiliser assez rapidement, du moins peut-on l'espérer. En attendant que l'orage soit passé, il faut faire le dos rond. Par contre, si vous laissez entendre que vous pourriez encore évoluer, les pressions risquent de devenir incessantes.

Il faut donc tenir fermement la ligne annoncée sinon, d'après ce que je devine, on est phagocyté et on perd sa liberté. Ne retournez pas à l'église, pas même une seule fois, jamais !

Certaines formes de soumission sont consenties. La liberté ne nous est pas donnée : c'est un territoire qui doit être entretenu et, au besoin, reconquis.

Témoignages et contributions

Dénoncer l'exploitation du sentiment de culpabilité

Je me sens concerné par tout témoignage qui porte sur un endoctrinement intensif accompagné de l'exploitation du sentiment de culpabilité.

Selon mon expérience personnelle, je me suis senti rongé de l'intérieur par des conflits moraux dans lesquels je me sentais pris au piège. Il me fallait impérativement trouver une voie de sortie. J'ai commencé par développer mon esprit critique, ce qui s'est concrétisé par une multitude de pensées que j'ai mises par écrit, souvent une simple phrase dont les thèmes, inspirés par la vie journalistique, sautaient du coq à l'âne. La solution était en moi – elle consiste à être cohérent avec soi-même – mais il fallait encore la libérer du carcan social en résistant aux manières traditionnelles de penser la vie.

Bien plus tard, j'ai regroupé ces «pensées» par thème, et je me suis rendu compte que cela formait un ensemble assez cohérent, pourvu que je comble les lacunes et compose des textes de liaison. Et là, j'ai ressenti l'immense satisfaction d'avoir pu m'exprimer, d'avoir quitté la zone des sentiments obscurs et confus, d'avoir résolu mes conflits intérieurs et de ressentir enfin la paix.

Je ne me sens pas habilité à donner des conseils. Je vous encourage cependant à vous exprimer, car l'écriture clarifie la pensée et oblige à la cohérence. On peut commencer par énumérer les faits, ce qui c'est passé.

Écrasées par le poids de l'Autorité, les victimes se sentent souvent incompetentes. Ce sentiment doit être dépassé par la nécessité de survivre et d'assurer, si ce n'est son bonheur personnel, au moins une vie décente dans laquelle nos besoins sont reconnus sans être dénaturés par des «devoirs» qui expriment un peu trop la volonté de l'environnement social.

Il est nettement plus difficile de décrire les sentiments et les conflits moraux dans lesquels on a été enfermé, bref de justifier la douleur ressentie, mais il vaut la peine de parler, de s'exprimer, de décrire comment la religion cultive et exploite la culpabilité pour mieux asservir. Il faut désigner le poison et le laisser sortir.

De tels écrits peuvent rester privés, mais les destiner à des lecteurs leur apporte une motivation bienvenue pour soutenir une tâche exigeante. Les témoignages ayant une valeur reconstructive, je les recueille volontiers. Si vous êtes tenté par l'aventure, laissez un commentaire sur mon blog mazze-fr.blogspot.com

Témoignage d'un débaptisé

L'endoctrinement s'effectue aussi par l'instruction religieuse dispensée dans les établissements confessionnels :

- [Comment on devient mécréant, Jean-Jacques Bonnin, Angoulême](#)

DEUXIÈME PARTIE

Résister à la foi religieuse

Pour le bonheur de ceux qui croient aux purs esprits, tout ce qui est invérifiable est compatible avec la raison.

Prologue

Beaucoup se jugent que peu endoctrinés car, la pression sociale ayant faibli, ils ne se sentent pas contraints. Ils perçoivent cependant la vie à travers des mythes tels que le paradis et l'enfer, le péché originel, l'existence d'un Sauveur, le Jugement dernier, etc. C'est précisément cela que j'appelle «être endoctriné». Avant de nous plaindre que les autres sont trop endoctrinés, il serait bon de jeter un regard introspectif sur l'endoctrinement dont nous a imbibé notre culture.

Plutôt que d'adhérer, au hasard de la naissance, à un volumineux catalogue de croyances traditionnelles, la raison, selon le principe de parcimonie, nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires.

Dieu

« Croyez-vous en Dieu ? » n'est pas l'interrogation la plus fondamentale. D'abord, elle n'est pas première, car, si notre mort est définitive, son intérêt est limité. Ensuite, en admettant une forme survie de l'âme, un Dieu qui ne nous jugerait pas et ne distribuerait ni récompense, ni punition, ne serait pas préoccupant.

La foi se construit sur la croyance qu'un « Juge suprême » soupèse nos actions, nous récompense ou nous punit. Sur terre, un père qui dirait « *Si tu es sage, je te prendrais dans mes bras et t'aimerais toujours ; par contre, si tu désobéis, je te rejette et tu iras habiter chez le méchant ogre qui fait souffrir* » serait qualifié d'indigne. En transformant un conte de ce genre en décret divin, les religions s'adonnent au chantage moral. Celui qui se croit immortel vit entre l'inquiétude du Jugement et l'espoir d'une rétribution pour les justes. « L'amour de Dieu » est une formule qui exprime l'espoir de la clémence du Jugement, mais l'Enfer reste une issue possible et angoissante. La religion dramatise puissamment la vie et la mort, mais je ne crois pas au Dieu de la carotte et du bâton.

L'interrogation fondamentale est donc « *Suis-je immortel ?* ». À l'aune des connaissances établies, la réponse est clairement non, car la mort de tout être vivant est totale et définitive. Dès lors, avec ou sans foi en Dieu, s'évanouit la menace du Jugement.

À quelle image de Dieu accorder sa confiance ? Le mal est-il un sous-produit de la liberté ?

Dieu est-il bon ou paradoxal ?

La nature divine

Entre le Dieu des chrétiens, l'Être suprême des philosophes et l'être mythologique fictif, il y a de la place pour une infinité de représentations possibles. Réduire Dieu¹⁹ à une alternative – existence ou non existence – est une simplification abusive destinée à cacher la question sous-jacente de la nature divine. Cependant, avant de donner un visage à Dieu, il est impossible d'ignorer l'existence du malheur et du mal, sans quoi on tomberait dans une escroquerie intellectuelle.

Malheurs, souffrances, arbitraire, imperfections et fêlures

Pourquoi Dieu crée-t-il des handicapés de naissance ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé les maladies ?

Pourquoi Dieu laisse-t-il la souffrance se développer au-delà de l'utilité biologique ?

Pourquoi certaines personnes sont-elles condamnées au malheur durant toute leur vie ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé les catastrophes naturelles ?

Pourquoi Dieu a-t-il créé la dépendance à la drogue ?

Pourquoi Dieu soumet-il à la tentation de la drogue certaines personnes plus que d'autres ?

Bref, l'existence d'un Dieu unique prouve que le Bien engendre le Mal, mais il est difficile d'accepter que les malheurs, les imperfections et l'arbitraire découlent d'une volonté divine délibérée.

À quelle image de Dieu accorder sa confiance ?

L'homme répugne à considérer de la malveillance dans Dieu et ses œuvres. Les croyants envisagent prioritairement un Dieu d'amour. Cependant, il faut bien tenir compte de l'existence du mal, du malheur et de la souffrance, et, si on tient à la toute puissance divine, on ne peut éviter d'adjoindre, en guise de bémol, l'un au moins des correctifs suivants :

- [*le Dieu justicier*] Dieu est bon, mais il n'accepte, dans son cercle d'amis, que ceux qui manifestent beaucoup de courage ; la vie sur terre est une sorte d'examen de passage qu'il faut réussir pour être sauvé ; il consigne scrupuleusement, dans sa mémoire infinie, toutes nos bonnes actions et toutes nos turpitudes pour en dresser un bilan ; les recalés à l'examen iront en enfer où ils seront sévèrement châtiés pour l'éternité ; « *Dieu vomit les tièdes* » [Apocalypse 3 :16] ; mais alors, pourquoi les avoir créés si faibles ?
- [*le Dieu mystérieux et obscur*] Dieu est bon, mais les voies du Seigneur sont impénétrables ; croire en Dieu exige l'acceptation de nombreux mystères ; la foi est confiance aveugle ; l'existence du mal est qualifiée de « mystère » ; non seulement l'explication est creuse, mais il faut de plus laisser des contradictions devenir partie intégrante de la vision du monde ;

19 Le propos est temporairement restreint aux monothéismes.

- [*le Dieu doloriste*] Jésus Christ a souffert sur la croix ; Dieu est bon, mais il est utile que l'homme souffre, car la douleur est expiatoire et fait partie du chemin vers le salut ; le mérite se mijote dans la souffrance transformée en offrande ;
- [*le Dieu temporairement arbitraire*] Certains humains ont droit à une vie de conte de fées, tandis que d'autres n'ont droit qu'à un malheur permanent ; mais ce ne sont là que broutilles passagères, car un rattrapage est prévu dans l'au-delà ;
- [*le Dieu qui délègue*] Dieu a créé des êtres bienfaisants - les anges – des êtres malfaisants - les démons – et des êtres influençables – les humains - qu'il laisse agir ; il reprendra la main plus tard, après le Jugement dernier ; en attendant, il observe le spectacle qu'il a créé pour sa plus grande gloire ;
- [*le Dieu indifférent*] Dieu est tout puissant, mais il n'est ni bon, ni mauvais ; il ne se préoccupe pas des humains qu'il a abandonné à leur sort ; il plane bien au-dessus de tous ces détails ;
- [*le Dieu des lacunes*] Dieu est invoqué pour pallier une explication manquante. Dieu est l'artisan de tout ce que nous ne comprenons pas ;
- [*le Grand Planificateur*] décide où et quand apparaîtront le prochain tremblement de terre, la prochaine épidémie Ebola, l'accident dont sera victime l'un de vos proches, etc. Je ne vois pas en quoi ce genre de croyance me réconforterait ;
- [*le Dieu tyrannique*] Si tu es un bon chrétien, Dieu te gratifiera d'un bonheur éternel; sinon, tu seras puni par des tourments sans fin. Alors que le chantage affectif est jugé indigne d'une mère, le procédé divin d'intimidation est bien pire ;
- [*le Dieu mythique*] Dieu n'existe pas, ou Il n'est que force impersonnelle et aveugle.

D'une part, la liste n'est pas exhaustive. D'autre part, étant donné que ces différents visages de Dieu ne sont pas tous incompatibles entre eux, il est possible de cumuler plusieurs explications. On se rend compte qu'il ne s'agit pas simplement de savoir si un Créateur existe, mais de comprendre ce qui se cache derrière le vocable « Dieu ».

Pour faire son choix, l'être humain ne peut qu'analyser la cohérence du discours et son adéquation au réel. Puisque nul ne peut se prononcer sur la nature divine, l'homme raisonnable et prudent devrait pour le moins réserver son engagement et se déclarer agnostique.

Le mal est-il un sous-produit de la liberté ?

Selon un point de vue plus personnel, seule la dernière explication [*le Dieu mythique*] tient la route, car les autres cadrent mal avec notre besoin de justice. Au jeu de la vie, j'ai eu beaucoup de chance d'être né en Suisse et en bonne santé. D'autres, moins chanceux, sont nés handicapés et invalides dans un bidonville du Bangladesh. Comment peut-on se satisfaire de l'explication chrétienne selon laquelle le mal est un sous-produit de la liberté ?

- Pour les maux qui dépendent de l'homme et qui sont expliqués par les tentations auxquelles il est constamment exposé, il est douteux qu'un Père prévenant ait volontairement créé de graves dangers afin que son enfant ait le choix d'y succomber. Pour celui qui sait d'avance ce

qui va se passer, cela ressemblerait plus à un traquenard qu'à un geste d'amour. Et si l'homme n'est pas aussi bon que souhaitable, c'est parce qu'il a été créé tel.

- Les catastrophes, les maladies et les épreuves ne sont pas toutes imputables à l'homme. La nature est souvent injuste, parfois même cruelle. Pour expliquer les malheurs qui s'abattent sur l'humanité, le mythe du péché originel décrit une punition collective et transgénérationnelle, ce qui est une justification imbuvable. Dieu aurait-il délibérément souhaité que tel enfant naisse tétraplégique ? Concevoir un Être infiniment bon, dont les manifestations sont visiblement arbitraires, est une offense à la justice et à la raison.

Il ne s'agit pas de mettre Dieu en accusation, mais de tester la cohérence ou l'incohérence de l'enseignement des Églises afin d'estimer le degré de confiance qu'on peut accorder aux religions chrétiennes. Une lacune des monothéismes est de faire de Dieu le créateur du pire comme du meilleur. Comment concilier la croyance en un Dieu infiniment bon et les horreurs qui ne proviennent pas de l'homme ? Les catastrophes naturelles sont-elles des châtements divins ? Les victimes ont-elles été informées des motifs de leur disgrâce ?

Sans l'imperfection, la perfection est incomplète

Dieu ressentit l'insuffisance de sa perfection. Pour rompre son ennui, il décida de créer un monde imparfait.

Le résultat fut à la hauteur du Tout-Puissant. Depuis lors, chaque jour vient apporter son lot de surprises et d'étonnements dont le récit peut se faire à la manière du téléjournal quotidien : une guerre par ci, un tremblement de terre par là, un attentat, une épidémie, et ainsi de suite.

Ainsi, Dieu a surmonté l'insatisfaction de sa perfection et ne s'ennuie plus ... à moins que le récit précédent soit d'une absurdité telle que la seule voie de sortie est d'admettre qu'un tel Dieu ne peut pas exister.

Voici un raisonnement par l'absurde : montrons que l'adoption de l'hypothèse «Le Créateur est juste et bon» conduit à une contradiction, ce qui prouve que l'hypothèse est fautive. Prenons l'exemple de l'homosexualité.

D'une part, le Créateur dote certains êtres humains d'un attrait pour les personnes de même sexe. Cette attirance peut être tellement forte qu'elle est irrésistible. D'autre part, la Bible condamne sévèrement ces comportements et punit les protagonistes par le feu éternel. La contradiction est flagrante.

On en déduit qu'il est faux que «Le Créateur est juste et bon». La description que la Bible nous donne de Dieu doit être rejetée.

En logique, on étudie que, dans un système qui contient une contradiction, on peut «déduire» n'importe quoi. C'est ce qui se passe avec les religions.

Dieu est-il bon envers les vivants ?

Lorsqu'un être humain est frappé par un malheur, est-ce une punition divine ? Dieu cherche-t-il à tester sa foi ? Lui attribue-t-il une souffrance rédemptrice ? Lui fait-il subir les conséquences du péché originel ?

Naître dans un camp de réfugiés est une punition, mais quelle est la faute ? Sans rapport avec leurs mérites, certaines personnes sont condamnées à des souffrances dont la seule limite est la mort. Il arrive ainsi que l'enfer terrestre précède des péchés futurs, hypothétiques, et probablement imaginaires. Faudrait-il accepter ces épreuves comme étant la conséquence du péché d'Adam et Ève, un châtiment juste et mesuré ? L'idée d'un Dieu paradoxal qui joue aux dés, par exemple pour distribuer jusqu'aux enfants des maladies cruelles, invalidantes ou mortelles, heurte le bon sens.

À propos du séisme de Lisbonne de 1755, Voltaire écrit :

*Cent milles infortunés que la terre dévore
Qui, sanglants, déchirés et palpitants encore
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours
Aux cris demi formés de leur voix expirantes
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes
Direz-vous ce sont là les salutaires lois
D'un être bienfaisant qui fit tout par son choix ?*

Les hécatombes se succèdent dans une surenchère sans fin : le tsunami du 26 décembre 2004 dans l'océan Indien a fait plus de 250'000 morts; le tremblement de terre du 12 janvier 2010 dévaste Port-au-Prince, en Haïti, et tue 300'000 personnes. Si «pour Dieu, rien n'est impossible», on peut parier que le record sera battu.

Certains y voient des châtiments divins qui ne frappent que des pécheurs ayant mérité leur sort, tandis que d'autres, dans leur volonté irraisonnée d'y voir de l'amour, vont jusqu'à prétendre que le Seigneur met plus rudement à l'épreuve ceux qu'Il aime le plus !

Lorsque tout va bien, il est rassurant de penser que Quelqu'un gère. Mais, que survienne un malheur, la frustration exige un coupable. Puisque ce ne peut être Dieu qui suit des plans obscurs, c'est nous les coupables. Et là, la religion se régale !

C'est ainsi que Jean d'Isieu, dans Signé Catherine paru en 1960, met les paroles suivantes dans la bouche d'un prêtre qui s'adresse à une jeune fille définitivement clouée dans une chaise roulante :

« Comme une bonne sœur dans son couvent, Catherine, tu es là dans ton fauteuil. C'est le cloître que le Seigneur t'a choisi Lui-même. »

Pour répartir les responsabilités, raconter une fable ne suffit pas. Le malheur frappe les hommes chaque jour, et la religion célèbre l'amour divin. Les actes sont assurément divins, alors que la parole n'est que discutable. Pour être crédible, une théorie explicative ne doit pas être démentie par les faits observés. Ce qui est apparent est injuste, mais le croyant imagine que Dieu apporte les corrections nécessaires dans l'invisible. Bref, il faudrait croire le contraire de ce que l'on voit.

Pour punir par amour, il faut présenter des justifications convaincantes, et la diversité des religions montre que l'information a été insuffisante. Si, d'une part, l'arbitraire du Tout-Puissant n'accorde aucune protection ni aucun droit aux plus faibles et, d'autre part, la doctrine religieuse nous interdit de Lui attribuer de l'indifférence, alors la religion nous donne du Ciel une représentation tellement contradictoire et aberrante qu'elle ne peut être qu'erronée. C'est une pensée inconsistante et immature que de croire en un Dieu plein de bonté, mais qui ne respecte pas les Droits humains. Qu'est-ce qui prime : la «vérité» de la doctrine ou la véracité des faits ?

Les conceptions polythéistes de l'Antiquité étaient en meilleur accord avec l'expérience quotidienne : les dieux de l'Olympe étaient capricieux et distribuaient bienfaits et malheurs selon leurs humeurs changeantes ; en traduisant dans un vocabulaire plus actuel, nous dirions « *au gré du hasard des lois naturelles* ».

On prétend que la foi est un soutien dans les difficultés de la vie, mais j'ai souvent observé le contraire : lorsqu'un deuil ou une maladie survient, le croyant peut se révolter contre ce qu'il ressent être une injustice, tandis que le non croyant manifeste une meilleure acceptation des lois naturelles.

Lorsque des parents ayant vécu le plus saintement possible perdent un enfant, ils se demandent « *Pourquoi est-ce précisément à nous que cela arrive ? Qu'avons-nous fait au bon Dieu pour mériter cela ?* ». La croyance en un Créateur génère le problème artificiel des sautes d'humeurs divines, parfois hostiles.

Au contraire, dans une vision non religieuse, les événements ne sont pas le fruit de la volonté d'un demiurge et n'obéissent à aucun plan. La question du pourquoi est objectivement sans objet et se réduit à exprimer un malaise. Il me paraît moins dramatique de simplement penser « **Je n'ai pas eu de chance. Mais le hasard n'ayant ni intention, ni mémoire, je n'étais pas personnellement visé. Aucun mauvais esprit ne me poursuit, comme aucun ange ne me protège. L'homme n'est pas poursuivi par la malédiction du péché originel. L'avenir n'étant ni prédéterminé, ni écrit, tout reste ouvert, y compris le bonheur.** »

Dans une attitude plus constructive encore, on peut se demander « Comment surmonter cette difficulté ? Quels objectifs viser ? », ce qui interroge, non le sens que la vie a, mais le sens que je désire donner à ma vie. Ce serait une occasion de grandir et de se comporter en adulte responsable.

Dans la catégorie « Qui aime bien châtie bien », l'Église a bien compris le message céleste. C'est ainsi que Jeanne d'Arc a été jugée par un évêque, condamnée pour hérésie et brûlée vive, puis, 25 ans plus tard, innocentée et réhabilitée, et finalement canonisée au XXe siècle. La souffrance accordée est signe d'amour puisqu'elle est rédemptrice.

Dieu sera-t-il bon dans l'au-delà ?

[Mt 5 29] « *Si ton œil droit est pour toi une occasion de péché, arrache-le et jette le loin de toi : il t'est plus avantageux de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne.* »

[Marc 9 43] « *Et si ta main est pour toi une occasion de péché, coupe-la : mieux vaut pour toi entrer manchot dans la Vie que de t'en aller avec tes deux mains dans la géhenne, dans le feu qui ne s'éteint pas.* »

Quelle sympathique ambiance, pleine de chaleur, de bonté et d'amour ! Et honni soit celui qui y verrait une justice implacable, vengeresse et barbare.

Dans le proverbe « Qui aime bien châtie bien », je vois moins l'expression d'une sagesse que la recherche d'une justification infondée à des pratiques douteuses.

« Je propose de comparer:

- *Barbe-Bleue: Je te remets toutes les clés du château et tu peux ouvrir toutes les portes, sauf celle-ci. Si tu désobéis, c'est la mort.*
- *Yahvé : Je te donne tous les arbres de l'Éden et tu peux en goûter tous les fruits, sauf celui-ci. Si tu désobéis c'est la mort. »*

Michel Bavaud, [Petites réflexions d'un vieillard](#)

Je comprends que le travail des théologiens soit difficile : ils sont situés devant une montagne d'absurdités avec pour mission de les réduire ou, tout au moins, de les contourner.

Dieu est-il paradoxal ?

Le péché originel

*«**Jardin d'Éden : irresponsabilité yehvahique.** Ce Yehvah place au même endroit l'homme, la femme, les deux arbres interdits et un serpent tentateur. Soit il est stupide ou inconscient, soit il souhaite volontairement que survienne un accident. Que penser de parents qui laisserait seuls deux enfants dans un jardin avec de l'essence, des allumettes et un petit cousin pyromane ? Admettons que des parents soit humainement faillibles ou inconscients. Interrogeons-nous sur le sérieux d'un dieu humainement faillible ou inconscient ? Si Yehvah, prétendu omniscient, omnipotent et omniprésent n'est ni faillible ni inconscient, c'est que dans ce cas il est pervers et criminel. Il met tout en œuvre pour que mathématiquement se produise un accident fatal pour s'octroyer le droit de punir en sus.»*

Yaacov Levy

*«**Aberration conceptuelle et morale.** La femme est accusée du « péché » originel pour avoir goûté au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. De facto, elle ne connaissait pas le bien et le mal avant de goûter au fruit. Ipso facto elle était non-consciente du mal et ne pouvait faire mal. In extenso elle est innocente car non consciente. Certes responsable mais non coupable. A nouveau le dieu de miséricorde omniscient, omnipotent et omniprésent punit injustement un acte qu'il a lui-même provoqué. Par qui Yehvah va être puni pour mise en danger volontaire et iniquité ? Puisque devant n'importe quelle cour de justice, Ève serait innocenté et Yehvah condamné.»*

Yaacov Levy

Pour mettre la Rédemption en perspective, il ne faut pas perdre de vue qu'elle fait suite à la malédiction du péché originel par lequel les descendants d'Adam et Ève ont été condamnés avant même d'être nés. La Rédemption, dont l'effet²⁰ essentiel est une levée de la punition pour certaines personnes, ressemble moins à un acte d'amour qu'à une correction partielle d'une injustice.

20 Je ne parle pas ici du moyen utilisé qui échappe à toute logique.

Si la Révélation a suivi un plan, celui-ci a été défaillant. Dieu se serait manifesté il a 2'000 ans. L'être humain (homo sapiens) existant depuis environ 300'000 ans, n'est-il pas étrange que Dieu ait laissé l'humanité macérer dans le brouillard pendant 298'00 ans ? Attendre si longtemps avant de lancer une opération de secours ne correspond pas du tout à l'idée que nous nous faisons, ni d'un sauveur, ni d'un Sauveur. Son amour infini aurait-il eu une panne ?

De plus, comme en témoigne la multiplicité des religions, l'annonce de la Bonne Parole a été bâclée. Alors que la marque Coca-Cola est universellement connue et que chacun sait distinguer l'original de la copie, pourquoi Dieu n'a pas été capable d'en faire autant ? À supposer qu'on sache quelle est la « vraie foi »²¹, l'abandon de tant d'humains à l'erreur, l'ignorance ou l'incertitude tend à discréditer la thèse de l'origine divine de la Révélation. Dieu nous jugerait sur la base de « règles du jeu » dont seule une minorité d'êtres humains a été instruite. Certains sont nés plus loin du Paradis que d'autres, et le sentiment de justice peine à trouver son compte. On peut avoir le sentiment d'être contraint de participer à un jeu déloyal.

L'apparition du christianisme possède les caractéristiques et les imperfections d'une création humaine. À l'échelle de la planète, aucun message divin n'émerge du bruit de fond, sauf à considérer que Dieu soit aphone ou qu'Il nous invite à un jeu de devinettes. Discourir contre le relativisme religieux ne lève en rien l'objection. De plus, parmi les chrétiens, seule une minorité d'élus sera sauvée²². La Rédemption se limiterait-elle à un canot de sauvetage étriqué, réservé à quelques privilégiés ?

Une autre invraisemblance tient en ceci : Dieu ne peut pas demander aux hommes de pardonner à leurs ennemis et, au mépris de la cohérence, menacer les pauvres pécheurs des pires châtements²³. Peut-on accorder sa confiance à un Être qui semble agir selon le principe « Faites ce que je dis, mais pas ce que je fais » ?

« D'abord, il faut désobéir. C'est le premier devoir quand l'ordre est menaçant et ne s'explique pas. »

Maeterlinck, Ariane et Barbe-Bleue

L'explication de l'Église, le recours aux mystères, se contente de jeter un voile verbeux sur des incompatibilités qui discréditent la doctrine. C'est aussi se démunir de tout esprit critique au point de renoncer à faire usage de la raison.

Selon la logique, toute théorie contenant une contradiction interne permet de prouver n'importe quelle assertion, ainsi que l'assertion contraire. Une telle théorie n'est pas une explication rationnelle acceptable ; elle doit être corrigée ou abandonnée. La sérénité du cœur ne peut pas s'établir dans la confusion de l'esprit. Que Dieu soit ineffable est acceptable, mais Il ne saurait être absurde. Le croyant y voit, certes, un problème, mais, en toute inconséquence, pas de quoi mettre en doute ses convictions. La foi est confiance aveugle, ce qui montre que ce sentiment ignore la raison. Accepter de vivre dans des contradictions, c'est se condamner au malaise perpétuel. Pour se fier malgré tout à un Dieu bien réel, il faut fermer les yeux pour ne plus voir la misère, se boucher les oreilles pour ne plus entendre les plaintes, et beaucoup prier, à deux genoux, jusqu'à l'étourdissement !

21 Voir p. 93 : *De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie.*

22 Voir p. 105 : *Christianisme ou athéisme, quelle est la foi du moindre mal ?*

23 Voir p. 145 : *La conception chrétienne de la justice divine.*

Dieu est un mythe ou une force impersonnelle

L'homme est doué de raison. Malheureusement, cela ne signifie nullement qu'il soit gouverné par la raison car, le plus souvent, il met son intelligence au service de ses passions. Cependant, malgré des efforts spéculatifs séculaires, les théologiens ont échoué dans leurs tentatives de présenter une doctrine cohérente et ont dû recourir à l'expédient des mystères, ce qui montre que la foi est un amalgame hétéroclite, un bricolage inconsistant, dont nul esprit n'a pu trouver le liant. Asséner que le mal est le fruit de la liberté est manifestement incongru. Même si Dieu n'assume qu'une responsabilité indirecte, il serait insensé de soutenir qu'Il n'y est pour rien. Il n'est pas raisonnable de faire reposer la responsabilité ultime sur un être spirituel, doué de bonté et d'amour, qui suivrait un plan ténébreux. Au lieu de surmonter les paradoxes dont sont truffées les religions traditionnelles en mettant le bon sens en veilleuse et en se réfugiant dans l'irrationnel, je préfère abandonner les susdites religions. Suprême vanité de l'homme qui se prend pour « un élu », Dieu n'est ni bon, ni paradoxal, car mythique. La probabilité que « la vraie foi » se niche dans l'un des monothéismes est mince. Dieu est bon comme Pégase est ailé.



Dieu est bon comme Pégase est ailé.

Sachant que notre cerveau a une propension naturelle de créer des mythes et de les faire évoluer, nous pouvons enrichir notre culture tout en ayant le recul de considérer les mythes pour ce qu'ils sont : des histoires merveilleuses, mais fictives. Dieu n'est que le miroir des préoccupations humaines. C'est la raison pour laquelle il varie selon les cultures et évolue au fil de l'histoire.

En première analyse, l'existence d'un Créateur est une question secondaire. Il nous importe davantage de savoir s'il est vrai que nous serions éternels et que notre bonheur post-mortem serait conditionné par notre pratique religieuse. C'est donc du Dieu qui juge, qui récompense et qui punit dont je doute sérieusement de l'existence.

Pour expliquer les incohérences, les catastrophes, les malheurs, les injustices et l'arbitraire, le hasard impersonnel de la nature est plus satisfaisant pour l'esprit. Dépourvue d'intention, la nature, qui mélange bonté et cruauté, possède de nombreuses qualités. Elle nous a conçu et nous en sommes une parcelle consciente. Nous pouvons donc la respecter et l'aimer comme notre mère et comme soi-même.

Comme nous n'avons trouvé aucun être surnaturel à qui faire endosser une partie de nos responsabilités, c'est donc à nous les hommes d'assumer les conséquences de nos décisions et le déroulement de notre histoire.

Dieu nous aurait envoyé un Sauveur il a 2'000 ans. Or, l'être humain, plus précisément Homo sapiens, existe depuis environ 300'000 ans. N'est-il pas étrange que Dieu ait laissé l'humanité macérer dans l'ignorance et l'erreur pendant 298'000 ans ? Attendre si longtemps avant de lancer une opération de secours ne correspond pas à l'idée que nous nous faisons d'un Sauveur. Le manque d'empressement à nous venir en aide cadre mal avec l'enseignement de l'Église sur l'amour de Dieu et rend le récit de la Rédemption douteux et peu crédible.

L'épisode chrétien ne représentant que 0.7 % de l'histoire de l'humanité, il est loin de représenter la spiritualité.

En transformant les mythes en vérités, les doctrines religieuses sont imbuables. Croire n'est ni une évidence, ni un devoir, ni une nécessité. Je peux légitimement, en conscience, refuser la religion qu'on m'a infusée.

Le paradis

Au paradis d'Allah, chaque croyant fidèle disposera de 72 vierges à déflorer. Comme il n'y a aucune raison pour que le Dieu des chrétiens soit moins généreux que celui des musulmans, la jalousie n'est pas de mise. Il n'y a pas de quoi s'enflammer car, en les répartissant dans le temps, cela fait infiniment moins qu'une vierge par milliard de siècles. Quelles frustrations en perspective !

Tout en se référant à une espérance déconnectée de toute réalité, les croyants affirment que leur foi leur est nécessaire. Cette posture est riche en enseignements, non sur Dieu, mais sur les ressorts de la psychologie humaine : c'est l'attente qui suscite la foi, renommée Espérance. Il y a, dans la religion qui nous vend rêves et mirages, quelque chose évoquant irrésistiblement Don Quichotte.

La menace infernale

Certains avatars de l'adage «Qui aime bien châtie bien» sont flamboyants.

Les Églises dressent l'apologie de l'amour de Dieu sans insister autant qu'autrefois sur l'intimidation qui l'accompagne :

[Matthieu 13 41-42] *«Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jeteront dans la fournaise ardente: là seront les pleurs et les grincements de dents.»*

Les croyants retiennent leur souffle, mais trouvent juste que Dieu recoure à des tourments éternels. On se serait attendu à une justice plus soucieuse de proportionnalité, car, sur terre, même infligée par les pires sadiques, toute peine a une fin. De plus, la justice qui respecte les Droits humains ne recourt pas à la torture punitive.

Quel saisissant contraste avec le message de pardon :

[Matthieu 5 44] *«Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs» !*

Malheureusement, toute démarche qui relève du principe «Fais ce que je dis, mais pas ce que je fais» peine à convaincre.

Voilà une contradiction interne dont l'énormité discrédite gravement la Bible et montre clairement l'impossibilité logique que la doctrine chrétienne du Jugement dernier soit Vérité.

Plus de circonspection devrait se manifester face aux idées reçues. On sait qu'il circule beaucoup d'histoires imaginaires et absurdes. L'Enfer en est une, et imbuvable de surcroît. L'appétence pour la foi doit être bridée par la nécessité de la cohérence.

- [Est-ce que l'enfer émet ou absorbe de la chaleur ?](#)

Christianisme

Dans la pensée religieuse, les rites ont des effets magiques. Mais, pour échapper à la critique, il est prudent de situer les manifestations surnaturelles dans un au-delà qui est aussi au-delà des vérifications possibles. Ainsi en va-t-il des sacrements, en particulier de l'eucharistie.

Moi aussi j'ai des pouvoirs surnaturels. Un archange m'est apparu en songe et m'a attribué le titre d'«Ordonnateur de l'Agenda des Élus». Je peux organiser une rencontre privée et intime avec la personne que vous désirez dès que vous et la personne choisie serez tous deux dans l'au-delà. Ce service vous est gracieusement offert, mais je vous donnerai mon adresse bancaire pour le cas où votre reconnaissance tiendrait à s'exprimer.

De toute évidence, que Jésus Christ soit une personne divine est un mythe, certes fonctionnel puisqu'il conduit à la soumission et à l'obéissance. Y voir Dieu en personne est une révélation: celle de l'endoctrinement subi. Mesuré à l'aune de la raison, l'enseignement chrétien est aussi extravagant que celui d'un brahmane qui énumère les épithètes de Shiva.

La vérité

La religion étant une affaire culturelle, la référence à la vérité n'est qu'une rhétorique de propagande.

Il est nécessaire d'échapper au totalitarisme de ceux à qui «la vérité» a été révélée.

La vérité absolue présente le défaut rédhibitoire d'être multiple

Rappelons que la vérité d'une proposition n'a de sens que dans le cadre d'une théorie. Dans ce contexte, « vérité » signifie généralement « axiome ».

Alors que la science n'établit que des vérités provisoires au prix de gigantesques efforts, la vérité religieuse est absolue, immuable et nous est simplement donnée à croire. Quel contraste ! Les amateurs de vérités ont donc grand avantage à éviter les sciences et à entrer en religion.

Dans le domaine religieux

La vérité est donnée. Elle ne demande qu'à être écoutée. Nous pouvons y accéder immédiatement et sans obstacle.

Dans le domaine scientifique

La recherche de la vérité est une tâche difficile et exigeante. L'étude des sciences nous donne une leçon de modestie.

Dans le domaine religieux

La seule vérité est la parole de Dieu. Par exemple, pour l'Église catholique : «Dieu est l'Auteur de l'Écriture Sainte. La vérité divinement révélée, que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture, y a été consignée sous l'inspiration de l'Esprit Saint». Il suffit d'y croire.

L'Église catholique y adjoint des dogmes, dont celui de l'infailibilité pontificale. Y croire est obligatoire. In fine, la vérité est définie par l'obéissance au Vatican qui proclame la vérité.

Dans le domaine scientifique

Le vrai est ce qui est vérifiable. Il n'y a pas de science sans vérification : d'autres équipes doivent refaire les expériences, les observations, et les raisonnements, en toute indépendance. L'autorité, si prestigieuse soit-elle, n'est pas un argument recevable. Au contraire, apporter des preuves qui contredisent un célèbre personnage peut apporter la gloire.

Dans le domaine religieux

De par son origine divine, la vérité est absolue et immuable. Toute tentative de changement est une hérésie, sous réserve des réformes conduites par une autorité suprême. La «vérité absolue» fait partie de la rhétorique d'endoctrinement qui sert à asseoir l'autorité de l'Église. Les dogmes sont l'expression des crises d'autorité successives émanant de la caste des évêques.

Dans le domaine scientifique

Principe de révision : Les vérités doivent être constamment mises à jour en fonction des nouvelles données. Il s'ensuit que la vérité est évolutive. Un

modèle scientifique reflète les connaissances du moment ; il est le meilleur connu, sans pouvoir juger de la perfection de sa véracité. Par exemple, le modèle astronomique de Ptolémée, avec la Terre au centre du monde et le mouvement circulaire des astres, était scientifique avant qu'on ait trouvé mieux. La science n'est pas apte à présenter la vérité ultime.

Dans quelques rares domaines, essentiellement en mathématiques et en logique, on peut émettre des vérités définitives. Mais ces disciplines, limitées à l'étude de la cohérence de constructions intellectuelles, n'affirment rien à propos du monde réel.

Dans le domaine religieux

Jointe au devoir de mission, la vérité absolue est une pente glissante. Puisqu'elle est absolue, on ne peut ni la contredire, ni la refuser. Par devoir moral et par amour du prochain, il faut tout faire pour que tous les hommes se convertissent à la vraie foi. Courte est la distance entre la Vérité et l'intolérance. L'histoire en a gardé de douloureux stigmates. On peut citer les croisades, la mise à mort des hérétiques, le cléricisme, etc. Qui cherche la Vérité avec passion trouve le conflit. La théologie est soeur de l'Inquisition : l'une décrète la vérité, l'autre sanctionne qui s'en écarte. Lorsqu'elle débute par un V majuscule, la Vérité peut être meurtrière. Dans la recherche de la vérité, le plus grand des dangers est de croire l'avoir trouvée.

À partir du XVIII^e siècle, avec la séparation de l'Église et de l'État, la vie publique s'est progressivement libérée de la vérité absolue et de son depositaire, l'autorité ecclésiastique. Si la particularité du catholicisme est de détenir la Vérité, alors ce privilège doit être partagé avec les prétentions de toutes les autres religions. Dans l'espace laïque, la vérité est devenue relative, plus réaliste et plus modeste. Éclairée par la raison, elle aussi plus humaine, plus civilisée et plus fréquentable.

Dans le domaine scientifique

L'exposition des faits et l'argumentation rationnelle suffisent pour convaincre. La vérité possède une force propre qui la fait s'imposer par elle-même. L'usage de la manière forte est insensé. Imposer la vérité n'appartient pas à la vérité, mais à la dictature.

Dans le domaine religieux

Critère de démarcation [selon Karl Popper]

Les idéologies sont irréfutables. Grâce à leur souplesse d'interprétation et leur relative indépendance d'avec le réel, il n'existe aucun argument qui puisse les nier, ni aucun fait qui puisse les démentir. Mais les idéologies concurrentes ont les mêmes qualités, ce qui montre leur caractère partiellement arbitraire. C'est en cela qu'on peut les distinguer des sciences.

Pour cette raison, l'alliance entre une religion et une philosophie peut être très confortable. C'est ainsi que le thomisme a pu s'ériger en forteresse imprenable dans laquelle l'adepte est convaincu de savoir l'essentiel de tout. Par exemple, un thomiste ne croit pas en Dieu – ce serait tomber dans l'hérésie fidéiste -, mais sait que Dieu existe puisque St-Thomas d'Aquin l'a démontré. Quel orgueil ! Giordano Bruno (1548-1600) disait déjà que

«L'erreur de l'Église, c'est de croire qu'il n'y a qu'une seule manière de philosopher : celle d'Aristote et de St-Thomas d'Aquin.»

Aujourd'hui encore, le néo-thomisme demeure la philosophie officielle de l'Église. Mais si, comme il se doit, le vrai philosophe a la modestie d'admettre qu'il n'a que peu de réponses définitives aux questions qu'il se pose, alors le néo-thomiste n'est qu'un présomptueux et un prétentieux. L'absence de modestie se nomme arrogance.

Dans le domaine scientifique

Critère de démarcation [selon Karl Popper]

Les vérités sont réfutables (ou falsifiables), c'est-à-dire qu'elles sont exposées à être contredites par des observations ou des expériences. Par exemple, les expériences de Michelson-Morley ont conduit Einstein à bouleverser complètement la physique classique de Newton.

La vérité et l'erreur ne sont pas symétriques. Une seule expérience suffit pour prouver qu'une théorie est fautive. Par contre, des expériences répétées ne montrent pas qu'une théorie est vraie, mais seulement que la théorie est, selon les connaissances actuelles, compatible avec les faits. Finalement, on ne peut pas savoir si une théorie est vraie, mais on peut écarter les théories fautes.

Dans le domaine religieux

Les idéologies sont nombreuses et se contredisent entre elles. Chaque courant religieux possède sa vérité spécifique qui est brandie comme le drapeau d'un clan : «Ma religion est la vraie, et je déplore que chacun ait la sienne. Si tous les êtres humains étaient correctement éclairés, ils auraient tous la mienne !» Si, en matière de foi, une religion sanctifie l'obéissance et l'élève à la dignité de vertu, méfiez-vous : croire vous rendra captif !

Dans le domaine scientifique

Les vérités sont universelles. La même science vaut pour tous les hommes.

On sourit aux déclarations enfantines telles que « *Mon père est le plus fort, le tien est nul* ». Les déclarations d'adultes telles que « *Ton dieu est un faux dieu. Seul mon Dieu est le vrai* » prêteraient aussi à sourire si elles n'étaient pas génératrices d'exclusion, de discrimination, de conflits et de guerres.

La Vérité absolue relève de la rhétorique de propagande

Lorsque l'homme s'attache à une idée et décide de ne plus la remettre en question, il l'appelle vérité. Le contraire de la vérité n'est pas seulement le mensonge, mais aussi la conviction assaisonnée de naïveté et de manque d'esprit critique. La soif de vérité pousse à croire à des chimères et, lorsqu'elle est absolue, la vérité manifeste la volonté d'exercer le monopole de l'idéologie. Alors que la vérité scientifique est universelle, n'est-il pas piquant que la vérité absolue et immuable présente le défaut rédhibitoire d'être multiple ? Que les dieux s'arrangent d'abord entre eux pour nous envoyer un message commun ! Mais, comme les divinités ont été créées par les hommes, la cacophonie des croyances peut prospérer.

Pire, ces êtres imaginaires ont des effets bien réels. Le désir de propager la vérité absolue est générateur d'oppression. Peut-on établir que les guerres de religions ont fait moins de victimes que l'ensemble des crimes crapuleux ? La vanité de se croire dépositaire de la Vérité a largement contribué au sentiment de supériorité et a encouragé l'attitude paternaliste qui ont prévalu à la colonisation. Heine a écrit « *Les hommes s'entendront quand nul n'aura la prétention de détenir la vérité* ».

Mieux que la Vérité : la décision éclairée par la raison

La vérité est une notion théorique et idéale. Dans le monde réel, elle se réduit à une estimation du degré d'incertitude. Puisque « la vérité absolue » n'est qu'adhésion à de faux savoirs, réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. Tout ce qui est fondamental, comme l'humanisme hérité du siècle des Lumières, les droits de l'Homme, la démocratie, le respect des minorités, la recherche du bien commun, n'est pas fondé sur la Vérité Absolue mais, en meilleure conformité avec la condition humaine, sur des décisions qu'il serait déraisonnable de ne pas prendre. Qui voudrait vivre dans une société régie par la force brute et dépourvue de respect envers les personnes ?

Il est nécessaire d'échapper au totalitarisme de ceux à qui la vérité a été révélée. La Vérité religieuse n'est nullement nécessaire à la bonne marche de la société. Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison et du sens critique dans un cadre laïque.

Moralité

Vous pensez avoir touché la Vérité ? En renonçant à l'imposer aux autres, vous pouvez vous hisser plus haut encore et atteindre la sagesse.

Pari de Pascal

Quatre arguments à opposer au «Pari de Pascal»: objections, réfutation et renversement

La dimension historique

Dans le regard que nous portons sur le passé, nous devons garder un recul critique suffisant.

- D'une part, la description historique doit être factuelle. Il faut aborder le pari de Pascal avec neutralité, le replacer dans son époque et ne pas le juger avec les critères actuels. À l'époque, le calcul des probabilités n'existait pas encore. C'est Pascal qui a effectué les premiers pas dans la création d'un nouveau chapitre des mathématiques, ce dont nous lui sommes redevables (voir [La genèse du calcul des probabilités](#)). Pascal est un grand esprit que je respecte. En ce qui concerne le calcul des limites et la convergence des suites, des définitions rigoureuses n'ont été établies qu'au XIXe siècle.
- D'autre part, je dénonce une manière de présenter l'histoire de la culture occidentale quand elle est empreinte d'esprit missionnaire. En particulier, certains milieux catholiques ont fait du pari de Pascal un outil d'endoctrinement du XXIe siècle. Plus généralement, cette attitude touche tendanciellement tous ceux qui attribuent une valeur sacrée aux traditions spirituelles.

Ma critique ne porte pas sur Pascal en tant que personnage historique, mais sur la croyance que son pari serait encore d'actualité.

Réduction de la portée du «Pari de Pascal»

Le Pari est réservé aux personnes qui admettent à priori les hypothèses suivantes:

- l'âme humaine est immortelle;
- des divinités nous observent et nous jugent, nous récompensent ou nous punissent;
- nous pouvons influencer notre avenir dans l'au-delà par un comportement adéquat;
- des rituels peuvent susciter les faveurs divines.

Pour ceux qui n'y souscrivent pas pleinement, il n'y a rien à sauver, rien à gagner, donc le Pari est sans objet.

Première objection au Pari de Pascal Quelle est la mise ?

La mise du Pari de Pascal

Dans le Pari, Pascal nous suggère que la mise est nulle. Voudrait-il ainsi signifier que « Croire n'engage à rien » ? La mise est notre vie, notre conscience, notre liberté ; elle nous est infiniment précieuse ; nous ne voulons pas la jouer aux dés.

Dans la plupart des religions, le clergé joue un rôle de facilitateur dans les relations entre les fidèles et Dieu, une sorte de « coaching religieux », jugé utile mais auxiliaire. De ce point de vue, le catholicisme est une religion singulière : d'une part, le clergé y exerce un rôle nécessaire et incontournable à travers les sacrements ; d'autre part, à travers le Magistère de l'Église, il exerce l'Autorité suprême sur les consciences personnelles. La relation avec Dieu passe par la médiation du clergé qui y introduit ses exigences propres auxquelles le fidèle est tenu de se plier.

« Le pontife romain et les évêques en " docteurs authentiques, pourvus de l'autorité du Christ, prêchent au peuple à eux confié la foi qui doit être crue et appliquée dans les mœurs " (LG 25). Le magistère ordinaire et universel du Pape et des évêques en communion avec lui enseigne aux fidèles la vérité à croire, la charité à pratiquer, la béatitude à espérer. Le degré suprême dans la participation à l'autorité du Christ est assuré par le charisme de l'infailibilité. [... Les fidèles] ont le devoir d'observer les constitutions et les décrets portés par l'autorité légitime de l'Église. Même si elles sont disciplinaires, ces déterminations requièrent la docilité dans la charité. [...] En même temps, la conscience de chacun, dans son jugement moral sur ses actes personnels, doit éviter de s'enfermer dans une considération individuelle. De son mieux elle doit s'ouvrir à la considération du bien de tous, tel qu'il s'exprime dans la loi morale, naturelle et révélée, et conséquemment dans la loi de l'Église et dans l'enseignement autorisé du Magistère sur les questions morales. Il ne convient pas d'opposer la conscience personnelle et la raison à la loi morale ou au Magistère de l'Église. »

Méfions-nous d'une religion qui sanctifie l'obéissance: croire nous rendra captifs. Quand j'ai compris que je devais aligner mes opinions sur toutes les prises de position du Magistère de l'Église, il m'a paru inacceptable de renoncer au principe de libre examen. Alors que même les prisonniers conservent leur liberté de pensée, les catholiques en sont privés.

Avec l'obéissance, le fonds doctrinal à reprendre est excessivement lourd. Nous pouvons légitimement refuser de nous soumettre à un endoctrinement religieux, de nous enchaîner aux préceptes, de pratiquer les rituels, de dire les prières, de nous laisser guider par le clergé, d'endosser un prêt-à-penser, et d'être constamment poursuivi par d'entêtantes préoccupations. Bref, nous n'avons pas tous la vocation de nous comporter en moutons sous la houlette de bons pasteurs.

Pour être sauvé, croire en Dieu ne suffit pas. Dieu vomit les tièdes²⁴. Un engagement docile et total est exigé. En particulier, les personnes suivantes sont en situation irrégulière et ont du souci à se faire pour leur salut éternel :

- ceux qui, délibérément, manquent à la messe ou à l'Eucharistie dominicale²⁵ ;
- les divorcés-remariés²⁶ ;
- les homosexuels ;
- les personnes vivant en concubinage ;
- les couples utilisant des moyens artificiels de contraception.

24 Apocalypse 3 16 « Ainsi, puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche. »

25 Ceux qui délibérément manquent à la Messe ou à l'Eucharistie du dimanche commettent un péché grave, c'est-à-dire mortel.

26 Le divorce est une offense grave à la loi naturelle. Le fait de contracter une nouvelle union, fût-elle reconnue par la loi civile, ajoute à la gravité de la rupture : le conjoint remarié se trouve alors en situation d'adultère public et permanent. Or, l'adultère est un péché mortel.

On comprend pourquoi « *beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* »²⁷.

Celui qui affirme que, dans le Pari de Pascal, la mise est nulle – c'est l'interprétation de l'Église – mériterait que son nez s'allonge comme celui de Pinocchio.

Pour pallier les contraintes, beaucoup de contemporains ont choisi d'être croyants, mais de garder leur liberté par rapport aux dogmes et leur indépendance par rapport au clergé. Cet état d'affranchissement partiel ne suffit généralement pas à les délivrer du sentiment de culpabilité de vivre dans la désobéissance. Ils dépensent beaucoup d'énergie à se persuader qu'ils pourront quand même obtenir le salut éternel.

Quelle grandeur faut-il optimiser ? L'exemple du jeu des 10 fermes

Un paysan possède pour tout bien une ferme qui lui permet de nourrir sa famille. On lui propose de jouer sa ferme à pile ou face : s'il gagne, il recevra 10 fermes semblables à la sienne dans la région où il habite. S'il perd, il doit donner sa ferme.

Malgré que l'espérance de gain soit nettement favorable, il serait bien fou d'accepter ce jeu : **si on nous propose de miser quelque chose d'irremplaçable, nous recherchons, non un gain maximal, mais des pertes minimales !**

Faut-il parier ?

Chaque culture construit la ou les divinités qui symbolisent ses aspirations²⁸. Vaut-il la peine de sacrifier sa vie à une hypothétique récompense ? La sagesse populaire a créé l'aphorisme

*« Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux de deux Tu l'auras ;
L'un est sûr, l'autre de l'est pas. »*
[La Fontaine, Fables, Le Petit Poisson et le Pêcheur]

Deuxième objection au «Pari de Pascal» De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie

Si Dieu est, qui est ?

De deux choses l'une : « Dieu est, ou il n'est pas. » Voilà une manière peu pertinente, voire fumeuse, d'aborder la question de l'existence de Dieu. Elle ne peut être réduite à une alternative que si l'on précise de quel Dieu on veut parler. Entre « une Force créatrice », le panthéisme et le « Dieu des chrétiens », une infinité de divinités distinctes peuvent être envisagées. Cependant, pour que le Pari ait un sens, il est nécessaire d'admettre qu'il est assez probable que l'âme soit immortelle, que l'on puisse influencer dès maintenant notre avenir dans l'au-delà et qu'il existe des divinités qui nous observent, nous jugent²⁹, nous récompensent ou nous punissent, que des rituels puissent susciter des faveurs divines. Il s'agit là, grosso modo, de ce que Pascal appelle le dieu des philosophes. Ces hypothèses implicites, qui paraissaient faibles à l'époque, sont aujourd'hui perçues comme assez éloignées de l'évidence. Afin de boucler le raisonnement et parvenir au Dieu des chrétiens, Pascal

27 Mt 22 14

28 Voir p. 93 : *De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie.*

29 Cette tendance psychique est vraisemblablement fondée sur notre aptitude à nous observer et à nous juger nous-mêmes, ce qui peut nous donner l'impression d'être observés et jugés.

consacre ensuite près de la moitié des Pensées à l'apologie du christianisme afin de construire une fragile passerelle entre le dieu des philosophes et le Dieu des catholiques. Il s'agit de surmonter un nouvel écueil : plus la liste des dogmes est longue - et le catholicisme n'en est pas avare - plus la probabilité d'être dans l'erreur est grande.

Dans l'exploitation du Pari à des fins de propagande, la démarche est souvent simplifiée. Puisque croire en Dieu ne suffit pas à gagner le paradis, le véritable enjeu est la foi qui sauve, donc le catholicisme. Sous un déguisement, la question posée est en fait « Adhérez-vous à la vraie foi ? ».

Les monothéismes

Pascal suggère que la probabilité de l'existence de Dieu est de $\frac{1}{2}$. Cette évaluation, concédée aux personnes qui auraient des doutes, est contestable. Alors qu'on peut répondre à la question de l'existence divine par un seul mot, il faut une bibliothèque entière pour décrire chaque monothéisme qui consiste en une multitude d'assertions dont la véracité suscite autant d'interrogations.

Le christianisme n'est que le quatrième monothéisme, après

- le culte d'Aton du pharaon Akhenaton,
- le zoroastrisme, prêché par Zarathoustra, dont le dieu créateur se nomme Ahura Mazda,
- et le judaïsme dont le dieu, appelé Yahvé, se serait révélé à Moïse³⁰.

Il n'est pas le dernier puisque le cinquième est l'islam dont le dieu est appelé Allah. Pourquoi le quatrième serait-il plus vrai que le premier ou le cinquième ? En faisant de Dieu le créateur du Mal, les monothéismes sont entachés de contradictions internes qui les discréditent et les rendent improbables³¹.

Ce n'est pas Dieu qui a créé le monde en sept jours, mais ce sont les hommes qui ont créé cinq fois un Dieu unique, mais tous différents ! Le christianisme se décline en de nombreuses religions distinctes : catholicisme, orthodoxie, anglicanisme, ainsi qu'une multitude de courants protestants et de sectes diverses, ce qui laisse beaucoup plus de place à l'erreur qu'à la vérité.

Puisque, à l'échelle mondiale, chaque religion est nettement minoritaire, l'immense majorité des croyants est nécessairement dans l'erreur. Mais, naturellement, ce sont les autres croyances qui font fausse route. Toutes les autres religions ont été créées par les hommes, mais la nôtre est exceptionnelle, car elle a été créée par Dieu en personne. Englué dans un réseau de conditionnement culturel, le croyant se laisse porter par le conformisme religieux. Le port de lunettes doctrinales rétrécit fortement son champ de vision.

La foi en la vérité absolue³² est l'expression d'une prétention démesurée. La démarche de Pascal est typique des philosophes qui ramènent tout à certaines particularités de la culture dans laquelle ils sont immergés. Une forme répandue d'ethnocentrisme consiste à faire tourner le monde entier

30 L'usage de la forme écrite est un avantage par rapport aux cultes qui se transmettent par tradition orale. La Torah - donc l'Ancien Testament - est un syncrétisme : les mythes de la création et du déluge ont été empruntés aux Babyloniens ; les anges, les archanges, l'Apocalypse et le Jugement dernier proviennent du zoroastrisme ; l'immortalité de l'âme provient de l'Égypte antique ; la résurrection du corps apparaît dans la version grecque du *Livre de Job*. Le recours à des « interventions divines » est purement mythique.

31 Voir p. 77 : *Dieu est-il bon ou paradoxal ?*

32 Voir p. 87 : *La vérité absolue et immuable présente le défaut rédhibitoire d'être multiple.*

autour de sa religion, à la manière dont Ptolémée faisait tourner le soleil et les sphères célestes autour de la terre. Pour gagner en objectivité, il faut prendre du recul.

La mondialisation en cours affecte aussi les conceptions culturelles. A terme, une perception plus relative des religions devra nécessairement s'imposer. On peut ainsi se demander pourquoi la majorité des dieux sont sexistes. Je ne vois qu'une seule explication : les religions ont été créées par des êtres humains de sexe masculin.

Le nombre de religions est illimité

L'imagination humaine a rempli le ciel de divinités les plus diverses. Chaque culture particulière honore les siennes et honnit les autres. Dieu est-il unique³³ ou multiple, personnel ou impersonnel, immuable ou en évolution, soucieux de l'homme ou indifférent, tout puissant ou limité, distinct de l'univers ou confondu avec lui ?

Après la mort, vivra-t-on éternellement, temporairement, cycliquement dans des réincarnations, ou disparaîtrons-nous ? Vivrons-nous au Royaume des Morts, au Royaume des Ancêtres, au Royaume des Enfers, au Royaumes des dieux, au Royaume de Dieu, ou existe-t-il d'autres issues encore, par exemple une Démocratie paradisiaque, une Cité parfaite³⁴ ? Conserverons-nous un corps, une sensibilité, une affectivité, une individualité, une conscience, une liberté ? Peut-on depuis la terre agir sur notre sort dans l'au-delà ? Par quels rites, par quelles pratiques ? Par exemple, dans le bouddhisme, il n'y a ni Dieu, ni dieu, ni dieux : l'interrogation de Pascal est sans rapport avec la signification ultime de l'existence qui est la gestion de la souffrance et du mal³⁵.

Combien existe-t-il de religions distinctes et incompatibles entre elles ? En prenant en compte les religions passées, actuelles et futures, elles sont innombrables. Comme les civilisations, les religions aussi sont mortelles³⁶. Le premier monothéisme, le culte d'Aton du pharaon Akhenaton, a été éphémère. Le deuxième, le zoroastrisme, après s'être développé en Perse antique, s'est considérablement affaibli. La troisième, le judaïsme, s'est divisée en factions fratricides où figurent les différentes formes de christianisme et d'islam.

Au regard de l'être humain (*homo sapiens*) qui existe depuis 300'000 ans, les religions actuelles sont extrêmement jeunes (le christianisme n'a que 2'000 ans). Le taux de renouvellement des religions est suffisamment élevé pour faire douter que l'une d'entre elles soit immortelle. Un changement radical de système économique bouleverse le système des valeurs. Au néolithique, la pratique de l'agriculture a bouleversé les pratiques religieuses afin de mettre le Ciel en accord avec le nouveau mode de vie. Aujourd'hui, il se pourrait que le développement des sciences et des techniques constitue une révolution telle qu'elle pourrait durablement transformer cultures, civilisations et religions.

33 L'unicité de Dieu n'empêche pas de meubler le Ciel de tout un bestiaire surnaturel qui peut rivaliser avec les religions polythéistes ; outre la Trinité, on peut y voir anges, anges gardiens, archanges, Séraphins, Chérubins, Trônes, Satan, diables, incubes, succubes ; leur diversité est encore multipliée par le fait que chacun d'entre eux peut prendre diverses apparences telles que serpents, boucs, etc.

34 La Perfection a le défaut d'être multiple.

35 Méthodologiquement, nous aurions dû commencer par « *La question de l'existence de Dieu est-elle pertinente ?* », puis constater qu'y répondre négativement est possible.

36 Variation sur une idée de *Paul Valéry*.

A ceux qui prétendent que les religions sont en nombre limité, je les mets au défi d'en dresser une liste exhaustive : d'une part, les croyances des époques paléolithiques et néolithiques n'ont pas pu être reconstituées; d'autre part, de nouveaux courants religieux³⁷ apparaissent sans cesse. De plus, beaucoup de personnes prennent leurs distances avec la doctrine qui leur a été enseignée³⁸, de sorte que le système de croyances auquel elles adhèrent leur est personnel.

Enfin, pourquoi l'explication ultime ne se cacherait-elle pas parmi les éventualités que les humains ne peuvent même pas envisager ? Comment prendre en considération les religions des civilisations extra-terrestres ? Leur nombre est-il nul, fini ou infini ? Rien n'assure que la liste, même ainsi rallongée, contienne la vraie foi. L'homme a beaucoup de mal à accepter son ignorance. Le nombre de religions est potentiellement infini³⁹.

De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie

La probabilité dont il est ici question se laisse décomposer en plusieurs probabilités conditionnelles dont voici une esquisse :

A1 = événement «Notre âme est immortelle» ;

$p(A1)$ = probabilité que notre âme soit immortelle.

A2 = événement «Dieu existe en tant qu'être personnel doué d'intelligence, de conscience, de liberté et de puissance» ;

$p(A2 | A1)$ = probabilité que Dieu existe, sachant que notre âme est immortelle.

A3 = événement «Notre comportement moral a une influence sur notre avenir dans l'au-delà, et Dieu nous juge, nous récompense ou nous punit» ;

$p(A3 | A1 \text{ et } A2)$ = probabilité que notre comportement moral ait une influence sur notre avenir dans l'au-delà, et que Dieu nous juge, nous récompense ou nous punisse, sachant que notre âme est immortelle et que Dieu existe.

A4 = événement «Le vrai Dieu est celui de la Bible et la foi qui sauve est le catholicisme» ;

$p(A4 | A1 \text{ et } A2 \text{ et } A3)$ = probabilité que le vrai Dieu soit celui de la Bible et que la foi qui sauve soit le catholicisme, sachant que notre âme est immortelle, que Dieu existe, que notre comportement moral a une influence sur notre avenir dans l'au-delà et que Dieu nous juge, nous récompense ou nous punit.

La probabilité dont il est question dans cet article est le produit de ces probabilités conditionnelles

$$p = p(A1) \cdot p(A2 | A1) \cdot p(A3 | A1 \text{ et } A2) \cdot p(A4 | A1 \text{ et } A2 \text{ et } A3)$$

Il est nécessaire que chacun des quatre facteurs soit non nul pour que le produit soit non nul. Ainsi, l'existence de Dieu ne suffit pas à fonder l'argument du Pari.

37 Par exemple, cette « religion ultime » apparue en 2013 : voir p. 167 : *Les Adeptes de Terminus*.

38 Attention : refuser de croire à un seul élément constitutif d'une religion, c'est déclarer que celle-ci n'est pas « la vraie » ; c'est aussi se rattacher à une « religion » différente.

39 C'est-à-dire dépourvu de majorant.

Compte tenu que

- l'enfer éternel est une peine disproportionnée, donc injuste ;
- une mère aimante ne s'adonne pas à un chantage cruel, et il est invraisemblable que Dieu se comporte moins bien qu'elle ;
- aucune mère ne jetterait certains de ses enfants en enfer,

la probabilité que Dieu nous récompense ou nous punisse est nulle :

$$p(A3 | A1 \text{ et } A2) = 0$$

Comme développé plus haut, le nombre de religions étant potentiellement infini, la probabilité que la Bible soit vraie est nulle :

$$p(A4 | A1 \text{ et } A2 \text{ et } A3) = 0$$

De plus, les contradictions que contient la Bible renforcent le résultat :

[Matthieu 13 41-42] *«Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente: là seront les pleurs et les grincements de dents.»*

[Matthieu 5 44] *«Eh bien ! moi je vous dis: Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs.»*

Le précepte «Fais ce que je dis, mais pas ce que je fais» n'est guère convaincant.

La probabilité qu'une religion donnée soit vraie est nulle

Le relativisme religieux est soutenu par les dieux eux-mêmes qui se sont évertués à accomplir des « miracles » dans toutes les communautés religieuses, si diverses soient-elles. En choisissant une doctrine au hasard, par exemple celle de la famille où la nature nous a fait naître, la probabilité qu'elle soit vraie est donc nulle. Prétendre qu' « une religion donnée a une probabilité positive d'être vraie » est un acte de foi qui ne découle pas de la raison.

Le Pari de Pascal

Si, comme nous l'avons établi, la probabilité d'obtenir un gain infini est nulle, l'espérance de gain est indéterminée, et l'argumentation du Pari est ruinée.

Réfutation du Pari de Pascal

Enseignement du Pari de Pascal

Il est légitime de mettre le Pari de Pascal au programme des écoles. Mais il arrive que certains enseignants, peu respectueux de laïcité, développent ce thème au-delà de ce qu'exige la culture pour en faire un outil missionnaire, le but étant de préparer les élèves à accueillir la foi⁴⁰. Lorsque l'idéologie l'emporte sur le sens critique, l'élève doit le percevoir clairement. La raison exige alors qu'un contrepoids lui soit opposé.

40 Voir p. 25 : *Un exemple de détournement des journées thématiques à des fins partisans.*

Le Pari de Pascal

« Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. »
[Blaise Pascal, Pensées, 1670, extrait]

Le raisonnement du Pari de Pascal est circulaire

Admettons temporairement la valeur d'une chance sur deux pour la probabilité que Dieu existe. Si cela est, on gagne la vie éternelle au Paradis, et le gain est infini. Dans le cas contraire, on ne perd rien. Le choix semble facile à faire.

Il faut cependant se méfier des hypothèses cachées. D'abord, dans l'objet du pari, il n'y a pas que l'existence de Dieu, mais aussi que la religion catholique serait vraie et que la pratique religieuse conduirait au Paradis. Ensuite, il est prudent d'examiner ce que recouvre le terme «infini».

En mathématiques, l'infini apparaît comme limite de suites. Considérons par exemple la suite ainsi suggérée :

- à un jeu dont la mise est nulle, à chaque essai, on gagne mille euros aléatoirement une fois sur deux ;
- à ce jeu dont la mise est nulle, à chaque essai, on gagne un million d'euros aléatoirement une fois sur deux ;
- à ce jeu dont la mise est nulle, à chaque essai, on gagne un milliard d'euros aléatoirement une fois sur deux,
- et «ainsi de suite».

Or, les ressources terrestres sont limitées. Pour prononcer le «ainsi de suite», il faut admettre que le surnaturel existe. Autrement dit, Pascal suppose implicitement l'existence de Dieu, ce qui constitue un cercle vicieux, un raisonnement circulaire.

Formulation généralisée du Pari de Pascal

Initialement, le Pari de Pascal est censé soutenir la foi catholique. Mais son élément central - la possibilité d'un gain gigantesque - n'a rien de spécifiquement chrétien et peut être adapté à n'importe quelle doctrine qui promet beaucoup. Sa polyvalence permet même d'en exploiter le principe bien au-delà du domaine religieux. Sa formulation généralisée s'énonce : « Plus la promesse est merveilleuse, plus il est fondé de miser sur elle ».

Variations sur le Pari de Pascal

Une publicité nous sollicite : *« Si vous achetez ce produit, vous serez plus heureux. Si vous y renoncez, vous vous privez d'un grand service. Pesez le pour et le contre, et n'hésitez pas à l'acquérir ! »*

Un politicien harangue : *« Je vais améliorer l'avenir de la société, et vous pourrez en profiter à votre aise. Il vaut la peine de miser sur moi : je compte sur votre vote ! »*

Un guérisseur qui demande d'avoir foi en ses pouvoirs : « *Si tu me fais confiance, ta maladie disparaîtra et tu pourras vivre encore longtemps. Pourquoi ne pas essayer puisqu'il y a tant à gagner ?* »

Le prêtre chrétien qui parle au nom de Jésus : « *Si tu me suis, tu seras récompensé par un bonheur éternel. Deviens mon disciple, et ton gain sera infini !* »

Au-delà du charlatanisme

Une hypothèse non vérifiée reste une hypothèse dont la confirmation ou la réfutation est reportée dans le futur. Par contre, une «hypothèse invérifiable» perd son statut d'hypothèse pour devenir une fable ou une idéologie.

Le principe du Pari de Pascal endort les crédules par le réconfort immédiat procuré par l'espérance d'un gain miraculeux. Le bonimenteur est indifférent au vrai et au faux, car il ne se soucie que de plaire, pour son plus grand avantage. **Alors que les promesses des charlatans peuvent être invalidées par l'absence des résultats attendus, celles des propagandistes religieux sont absolument invérifiables, ce qui les situe au-delà du charlatanisme.**

Pour les amateurs d'espérance mathématique

Dans le contexte du Pari de Pascal, la mise, qui est l'engagement chrétien, est fixée, ou tout au moins plafonnée. Dans ce qui suit, nous la supposons constante. Il reste deux variables : le gain et la probabilité de gain. Dans tous les jeux de hasard, plus vous visez un gain élevé, plus la probabilité de gagner diminue. Par exemple, en misant 1 €, c'est un jeu équitable de pouvoir gagner 1000 € avec une probabilité de 1/1000 ; dans un autre jeu, en misant 1 €, il est équitable de pouvoir gagner 1000000 € avec une probabilité de 1/1000000. Dans ce contexte, on peut affirmer que, lorsque le gain tend vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0.

Que se passe-t-il si l'espérance mathématique E du jeu est non nulle ? La formule à considérer est la suivante :

$$p = \frac{E + mise}{gain}$$

Alors que les joueurs auxquels s'adresse le Pari s'attendent à une espérance mathématique proche de zéro, c'est-à-dire à un jeu pas trop biaisé, les croyants imaginent une espérance immense. Mais cela ne change rien : même si E vaut un milliard, lorsque le gain tend vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0.

Si la probabilité de gagner est positive, faire tendre le gain vers l'infini équivaut à admettre le surnaturel. Mais on ne peut pas en faire l'hypothèse puisque c'est précisément ce que l'on veut prouver. Dans le cadre des jeux de hasard, les deux assertions «le gain est infini» et «la probabilité de gagner est un réel positif» sont incompatibles.

On peut maintenant corriger le principe énoncé plus haut : **«Plus la promesse est merveilleuse, moins elle est probable. Et, à la limite, elle est invraisemblable.»**

Pour renforcer par un autre argument que «la probabilité d'obtenir un gain infini est nulle», appel est fait au document *De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie* [voir p. 93], ce qui nous amène à la situation suivante :

$$E = -mise + \underbrace{\overbrace{\text{gain}}^{\rightarrow \infty} \cdot \overbrace{p}^{\rightarrow 0}}_{\text{indéterminé}}$$

Nous nous trouvons face à une indétermination du type «*l'infini fois zéro*». Ainsi le raisonnement mathématique aboutit à une impasse, et les conclusions qu'en a tirées Pascal sont infondées.

Aspects mathématiques du Pari de Pascal

Le Pari de Pascal tire ses arguments du cadre des jeux de hasard.

Le modèle mathématique de la théorie des jeux

Beaucoup de commentateurs contemporains formalisent le pari de Pascal avec la théorie des jeux dont les fondements ont été décrits vers les années 1920 par Ernst Zermelo, puis développés par Oskar Morgenstern et John von Neumann en 1944. Comme Pascal est décédé en 1662, c'est un anachronisme d'interpréter le pari de Pascal au moyen de la théorie des jeux, et le risque est grand de trahir sa pensée.

Par ailleurs, l'infini est traité comme une entité, ce qui pose des problèmes de réalisme dont nous reparlerons.

Le modèle mathématique de Huygens

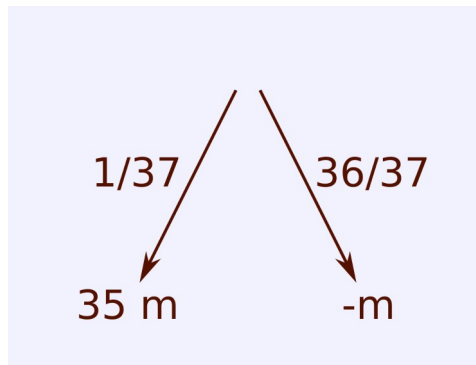
La première personne à poursuivre avec succès les travaux de Pascal sur les jeux de hasard fut le mathématicien et physicien hollandais Christiaan Huygens. Durant la période 1655 - 1657, alors que Pascal vivait encore, il généralise la méthode de Pascal au cas où les probabilités de transition sont inégalement réparties. Il est aussi le premier à utiliser le terme d'espérance (Hoffnung). C'est cette manière historique de formaliser le pari de Pascal qui me paraît pertinente et que j'ai retenue.

En ce qui concerne l'infini, il ne sera pas traité comme une entité, mais comme une limite.

Un exemple de jeu : le plein à la roulette

La roulette comporte 37 cases numérotées de 0 à 36. Jouer « le plein » consiste à placer la mise, notée m , sur une seule case. Si le numéro choisi sort, le joueur gagne 36 fois la mise ; il s'agit du gain brut duquel on doit encore déduire la mise pour obtenir le gain net. Dans notre modèle, nous ne tenons pas compte de ce que le joueur laisse habituellement pour le personnel du casino. La variable aléatoire du jeu est

$$\begin{cases} m + 36m = 35m & \text{avec une probabilité de } 1/37, \\ -m & \text{avec une probabilité de } 36/37. \end{cases}$$



L'espérance de gain du jeu est

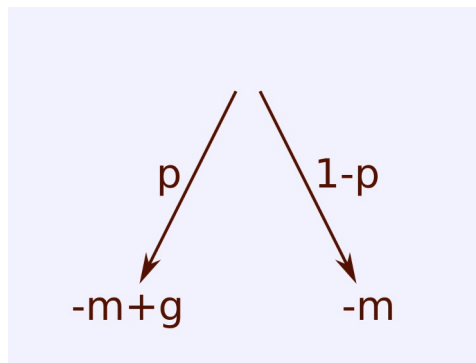
$$\begin{aligned}
 E &= 35m \cdot \frac{1}{37} + (m) \cdot \frac{36}{37} \\
 &= \left(-\frac{1}{37}\right) \cdot m
 \end{aligned}$$

Cela signifie que, sur un grand nombre de parties, le joueur perd en moyenne $1/37$ de ses mises, au profit du casino. C'est un jeu à espérance négative.

La formule de l'espérance mathématique

Pour généraliser, considérons un jeu de hasard dans lequel, pour une mise m , on peut gagner un gain g avec une probabilité p . La variable aléatoire est

$$\begin{cases} -m + g & \text{avec une probabilité de } p, \\ -m & \text{avec une probabilité de } 1 - p. \end{cases}$$



L'espérance de gain du jeu est

$$E = (-m + g) \cdot p + (m) \cdot (1 - p) = -m + g \cdot p$$

Retenons

$$E = -m + g \cdot p$$

De cette dernière formule est tirée l'expression de la probabilité :

$$p = \frac{E + m}{g} \quad \text{où} \quad g > 0$$

Les conditions $0 \leq p \leq 1$ entraînent que $0 \leq E + m \leq g$

Cas des jeux équitables

Dans le cas où l'espérance est nulle, on dit que le jeu est équitable. La probabilité de gagner est alors $p = m/g$. Par exemple, en misant 1 €, c'est un jeu équitable de pouvoir gagner 1000 € avec une probabilité de 1/1000 ; dans un autre jeu, en misant 1 €, il est équitable de pouvoir gagner 1'000'000 € avec une probabilité de 1/1'000'000. Lorsque le gain est énorme, la probabilité de gagner est infime. À mise constante, si le gain tend vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0 :

$$p = \lim_{g \rightarrow \infty} \frac{m}{g} = 0$$

Cas des jeux dont l'espérance est grande

Si l'espérance est positive, il est nécessaire qu'un sponsor généreux participe à fonds perdus au financement des gains. Alors que les joueurs auxquels s'adresse le Pari s'attendent à une espérance mathématique proche de zéro, c'est-à-dire à un jeu pas trop biaisé, les croyants imaginent une espérance immense. Supposons par exemple que E vaille un milliard de fois la mise. Comme $(E + m)$ est constant, la probabilité limite reste nulle :

$$p = \lim_{g \rightarrow \infty} \frac{E + m}{g} = 0$$

c'est-à-dire, à mise constante, si grande que soit l'espérance mathématique, lorsqu'on fait tendre le gain vers l'infini, la probabilité de gagner tend vers 0.

Pour s'en convaincre, considérons la suite de gains suivante : $10 \cdot (E+m)$, $100 \cdot (E+m)$, $1000 \cdot (E+m)$, $10000 \cdot (E+m)$ et ainsi de suite. Les probabilités correspondantes auront pour valeurs :

g	p
$10 \cdot (E+m)$	0.1
$100 \cdot (E+m)$	0.01
$1000 \cdot (E+m)$	0.001
$10000 \cdot (E+m)$	0.0001
...	...
∞	0

Pour obtenir ce résultat, il n'est pas nécessaire que l'espérance mathématique soit constante, mais seulement que sa valeur absolue soit majorée, c'est-à-dire qu'il existe un nombre E tel que, pour

tous les gains,

$$|\text{espérance mathématique}| \leq E$$

Finalement, le Pari de Pascal est infondé.

Discussion

Question ou objection

Il me reste un doute. Ainsi, pour moi, la probabilité que Dieu existe est peut-être petite, mais positive.

Réponse

Prenons une Église bien déterminée qui vous propose le salut à la condition de lui verser par exemple 100 € par mois. La probabilité que ce soit vrai est petite, mais on peut avoir un doute et juger que cette probabilité n'est pas nulle. Si vous n'effectuez pas les versements, c'est que vous ne soutenez pas jusqu'au bout l'idée de tenir compte des événements de faible probabilité. Pour quelle raison ? Vraisemblablement parce qu'il est impossible de tenir compte de tout ce qui serait éventuellement possible. On doit décider de ce qui est sérieux et crédible, et rejeter tout le reste.

Personnellement, je n'ai pas le genre de doute que votre question évoque, car je crois fermement n'être pas doté d'immortalité. Ainsi, le pari de Pascal est sans objet.

Pourrait-on envisager que, avec g tendant vers l'infini, E tende aussi vers l'infini ?

1. On se retrouverait avec une indétermination du type « l'infini sur l'infini » ; la probabilité limite serait indéterminée, et l'on aurait échoué à montrer que la probabilité limite est positive.
2. Pascal concède que la probabilité de gagner pourrait valoir $1/2$ et décrète que la mise est nulle. Ainsi, pour lui, la formule à considérer est $E = g/2$. Par exemple,
 - si un jeu permet de gagner 1'000 €, on gagnerait en moyenne 500 € à chaque essai avec une mise nulle ;
 - si un jeu permet de gagner 1'000'000 €, on gagnerait en moyenne 500'000 € à chaque essai avec une mise nulle ;
 - si un jeu permet de gagner 1'000'000'000 €, on gagnerait en moyenne 500'000'000 € à chaque essai avec une mise nulle ;
 - en prolongeant à l'infini cette famille de jeux de contes de fées, on obtient évidemment un miracle, en l'occurrence le Pari de Pascal.

Malheureusement, comme les ressources naturelles sont finies, pour passer à la limite, il est nécessaire de supposer que le surnaturel existe. Mais cette démarche consiste à admettre par hypothèse que Dieu existe pour prouver que Dieu existe. C'est un cercle vicieux. On peut conclure que, si la probabilité est fixée, on ne peut pas faire tendre le gain vers l'infini.

3. Si le but est de convaincre des joueurs sceptiques, il est peu convaincant de faire appel à un acte de foi qui demande d'accepter à priori que le jeu est miraculeux, car il s'agit d'une caractéristique des arnaques. Puisqu'il faut être croyant pour que le Pari soit convaincant, le Pari perd beaucoup de sa substance : il n'est pas destiné à inciter des non-croyants à devenir croyants, mais seulement des croyants à devenir pratiquants.
4. On aurait accepté comme hypothèse que « lorsque g tend vers l'infini, l'espérance mathématique E tend aussi vers l'infini », ce qui est un avatar du Pari de Pascal. Or, dans un raisonnement, admettre ce que l'on veut démontrer comme étant une hypothèse s'appelle un cercle vicieux.
5. En faisant une promesse – le paradis – qui engage un tiers sur lequel il n'a aucune prise – Dieu –, le partisan du Pari met en œuvre un procédé qui s'apparente à celui des escrocs. À ce sujet, lire la quatrième objection « *Renversement du Pari ...* ».

Que répondre à « *La probabilité d'obtenir un gain infini est peut-être proche de 0, mais elle ne tend pas vers 0 ! C'est un réel positif fixé.* » ?

1. La démarche consiste à situer le Pari de Pascal parmi les jeux de hasard dont les gains sont gigantesques, proches de l'infini. L'expression « lorsque le gain tend vers ... » signifie simplement que l'on effectue une comparaison avec des jeux voisins dont les gains sont gigantesques, proches de l'infini.
2. On doit pouvoir s'approcher du gain infini par une suite de gains de plus en plus grands et observer l'incidence que cela a sur la probabilité de gain. Nommons ε le « réel positif fixé ». On peut calculer le gain $g = (E+m)/p$ qui correspond à $p=\varepsilon$: il s'agit de $g_\varepsilon = (E+m)/\varepsilon$. Le modèle mathématique produisant une suite de probabilités qui tend vers zéro, cela a pour conséquence que tous les gains qui sont supérieurs à g_ε correspondent à des probabilités de gagner inférieures à ε :

g	p
...	...
g_ε	ε
$10 g_\varepsilon$	$\varepsilon/10$
$100 g_\varepsilon$	$\varepsilon/100$
...	...
∞	ε ou 0 ?

Malaise.

3. La limite est le prolongement continu de la loi mathématique du jeu. Lorsque le dit « réel positif fixé » diffère de la limite, cela signifie que nous sommes en présence d'un saut, d'une discontinuité, et que la loi mathématique du jeu n'est pas respectée jusqu'au bout. **Dans**

un jeu de hasard, les deux assertions « le gain est infini » et « la probabilité de gagner est un réel positif » sont incompatibles. Le Pari de Pascal ne se situe pas dans la lignée des jeux de hasard, mais en rupture avec eux. Le raisonnement de Pascal sort du cadre dans lequel il s'était placé. S'il s'agit d'une sorte de miracle, il faudra l'expliquer, de préférence par la raison plutôt que par la foi.

4. Par ailleurs, en substituant les assertions « le gain est infini » et « la probabilité de gagner est un réel positif » dans la formule $E = -m + g \cdot p$, on obtient une espérance mathématique infinie, ce que l'on peut approcher par « si la promesse de gain est gigantesque, alors on est quasiment assuré de devenir immensément riche ». Voilà une affirmation dont les victimes des charlatans se repaissent, à tort.

Renversement du Pari de Pascal

Christianisme ou athéisme : quelle est la foi du moindre mal ?

Dieu ne promet pas le paradis, mais le Jugement dernier. En faisant une promesse – le paradis – qui engage un tiers sur lequel il n'a aucune prise – Dieu –, le partisan du Pari de Pascal met en œuvre un procédé qui s'apparente à celui des escrocs. Le Pari se focalisant sur la récompense du paradis, si, plus honnêtement, on prend aussi en compte l'enfer, on aboutit à la conclusion inverse.

Puisque le nombre de religions est illimité⁴¹, afin de simplifier le choix raisonné, choisissons deux positions bien tranchées, une famille de religions et une absence de religion : le christianisme et l'athéisme, et comparons-les.

Selon le christianisme, le chemin de notre vie⁴² se termine par un carrefour à deux voies : d'un côté le purgatoire⁴³ puis le paradis éternel, de l'autre l'enfer et la souffrance éternelle. Certes, la perspective la plus intéressante est le paradis. Mais, selon Lc 13 23-25,

« Quelqu'un lui dit : « Seigneur, est-ce le petit nombre qui sera sauvé ? ». Il leur répondit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et n'y parviendront pas. Dès que le maître de maison se sera levé et aura fermé la porte, et que, restés dehors, vous vous serez mis à frapper à la porte en disant : « Seigneur, ouvre-nous », il vous répondra : « Je ne sais d'où vous êtes » » » .

Mt 22 13-14 tient des propos semblables :

« Alors le roi dit aux valets : « Jetez-le, pieds et poings liés, dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents. » Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus ».

Et encore [Mt 19 24]

« Je vous le répète : il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux ».

41 Voir p. 93 : *De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie.*

42 L'imperfection de la création serait-elle une manifestation de la solitude divine ? Le spectacle de la vie sur terre ne serait-il, pour le Créateur, qu'une sorte de télé-réalité destinée à son divertissement ? L'homme ne serait-il qu'un acteur forcé de servir dans un gigantesque et cruel jeu de rôles grandeur nature ? Mieux vaut penser que l'homme a créé Dieu à son image.

43 Ne concerne qu'une partie des chrétiens, les catholiques particulièrement.

Ainsi, le nombre de perdants est largement supérieur au nombre de gagnants. L'enfer est éternel et représente une perte infinie. Du point de vue chrétien, en moyenne statistique, il y a, dans la mort, plus à perdre qu'à gagner. Pour un chrétien modéré, la mort est un événement infiniment défavorable⁴⁴. Si c'est le père fouettard qui intervient le plus souvent et très rudement, je préfère ne pas essayer de passer chez le père Noël pour recevoir un hypothétique cadeau. Beaucoup de contemporains se sont appliqués à édulcorer le christianisme. Cependant, à minimiser l'importance du péché et de l'enfer, ils ne sont plus des chrétiens, mais des adeptes d'une doctrine personnelle.

La face claire de l'homme construit la religion comme un moyen d'adoucir le réel. Dans le même temps, sa face sombre remplit la religion de dangers redoutables qui inspirent craintes et peurs. Le salut est réservé à une élite extrêmement motivée et engagée. Le commun des mortels part perdant. Globalement, la religion perd sa valeur salvatrice et devient négative. Telle est l'inconséquence de la Bible.

Pour l'athée⁴⁵, notre vie se termine par notre disparition définitive, notre annihilation totale. Du point de vue du calcul des probabilités, l'espérance de gain post-mortem est nulle. L'athéisme propose une mort moins défavorable que le christianisme. Par conséquent, le calcul des probabilités nous recommande de ne pas donner suite au Pari de Pascal.

Résumons : D'une part, si le Jugement Dernier a bien lieu, la destination finale la plus probable est l'enfer. D'autre part, si le Jugement Dernier n'existe pas, rien ne se passe après la mort, ni récompense, ni châtement. Dans tous les cas, il n'y a pas d'intérêt à investir dans la foi.

Alors que la tradition religieuse nous propose de réussir notre mort, l'homme contemporain se préoccupe d'abord de réussir sa vie. Une des fonctions fondamentales de la croyance n'est-elle pas d'atténuer nos peurs ? Nous pouvons, à bon droit, refuser de passer notre existence opprimés entre la carotte et le bâton.

Pour gagner la liberté, il suffit d'adopter le point de vue adéquat. Étant donné que nous ne disposons que d'une seule vie, nous ne voulons pas la jouer au dé : il nous faut faire le choix qui, dans le cas le plus défavorable, nous permette de vivre dans la perspective d'une fin la moins dommageable possible⁴⁶. Puisqu'il vaut mieux s'endormir pour toujours que risquer de souffrir éternellement, l'athée peut envisager son existence d'une manière relativement plus sereine et moins angoissante que le chrétien.

Modèle mathématique du Pari du moindre mal

Dans le cas où le Jugement Dernier a lieu, quelle est la probabilité de gagner le paradis ? 10 % ? 1 % ? Pour conduire le calcul, il suffit que cette probabilité soit inférieure à 1/2, disons 49 %. La variable aléatoire est alors

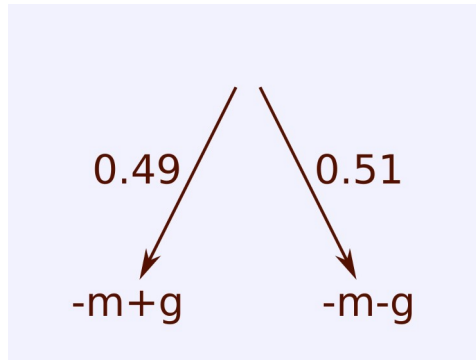
44 Faire peur permet à l'Église de renforcer son pouvoir sur les consciences.

45 Un point de vue d'un courant particulier de l'athéisme a été adopté ici. D'autres sont plus proches de l'agnosticisme. Enfin, certains admettent des formes de survie dans l'au-delà sans aucune relation avec des divinités, par exemple dans des traditions bouddhistes.

46 C'est-à-dire choisir selon le critère du moindre mal.

$$\begin{cases} m + g & \text{avec une probabilité de } 0.49 \\ -m - g & \text{avec une probabilité de } 0.51 \end{cases}$$

- dans $(-m+g)$, $(+g)$ désigne un gain immense que l'on fera tendre vers l'infini pour représenter le paradis ; $(-m)$ est la mise et représente l'engagement religieux ;
- dans $(-m-g)$, $(-g)$ représente une perte immense que l'on fera tendre vers moins l'infini pour représenter l'enfer.



L'espérance mathématique du cas où il y a Jugement Dernier est

$$\begin{aligned} E &= (-m + g) \cdot 0.49 + (m - g) \cdot 0.51 \\ &= -m - 0.02 \cdot g \end{aligned}$$

Si l'on fait tendre le gain g vers l'infini, l'espérance de ce cas tend vers moins l'infini :

$$E(\text{avec Jugement Dernier}) = -\infty$$

Par contre, dans le cas où il n'y a pas de Jugement Dernier, le gain est nul, donc l'espérance de gain net est égale à la perte de la mise :

$$E(\text{sans Jugement Dernier}) = -m$$

Vous êtes donc invité à un jeu à deux issues qui sont toutes deux défavorables. Dans une telle situation, le meilleur choix est de refuser de jouer. Le Pari de Pascal est un jeu à éviter.

Vu que chacun, souvent par clan religieux, se fixe des dogmes propres dont aucun n'est universel, les croyants qui m'incitent à participer à leur «jeu» arbitraire ne sont pas crédibles.

Conclusion

Les éventualités qu'on ne peut exclure par une preuve sont si nombreuses et variées qu'on ne peut placer une mise que sur celles qui sont solidement étayées. Les autres doivent être délibérément ignorées.

La probabilité de l'existence d'un Dieu personnel est trop faible pour qu'il y ait un intérêt à s'investir en religion, et plus faible encore pour un Dieu qui nous aurait dicté des directives. Au pari de Pascal, le jeu n'en vaut pas la chandelle. On peut sans dommage renoncer à miser et s'éloigner de la table de jeu des croyances, car il est plus utile et plus constructif d'investir son temps et son énergie dans le domaine laïque.

La sagesse consiste à se détacher des utopies, c'est-à-dire à pratiquer l'indifférence religieuse.

Exploitation du Pari

Les endoctrineurs utilisent beaucoup la méthode du glissement: croire en Dieu implique - du moins veut-on nous le faire croire - d'adhérer au catholicisme, seule vraie foi. Et, contre toute logique, l'amalgame fonctionne : parce qu'elles croient en Dieu, beaucoup de personnes se sentent moralement obligées d'être chrétiennes. Il ne reste plus qu'à engager l'État à imprimer ces «vérités» dans l'esprit de tous les écoliers.

Épilogue

Et si, au lieu de parier sur Dieu, on pariait sur l'homme: l'humanisme hérité du siècle des Lumières, les droits de l'Homme, la démocratie et la recherche du bien commun ?

Et si on réservait notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles ?

Et si on fondait l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement du sens critique, de l'indépendance d'esprit et de l'autonomie intellectuelle, dans un cadre laïque ?

La raison ne serait-elle pas mieux servie ?

Foi, sciences et épistémologie

Rien n'est pire que la foi qui donne l'illusion de la connaissance ultime, par exemple la prétention du catholicisme d'être dépositaire de la Vérité. Prendre conscience de notre ignorance conduit à une attitude plus modeste qui est aussi plus conforme à notre condition humaine.

Foi, sciences et épistémologie

De la sujétion à l'affranchissement

Par rapport à la religion, l'histoire des sciences est essentiellement celle du passage de la sujétion à l'affranchissement.

En 391, l'empereur Théodose Ier décrète que le christianisme est la religion d'État de l'empire romain. En interdisant les cultes «païens», il met en place une intolérance généralisée et institutionnalisée à laquelle les autorités ecclésiastiques adhèrent. Par exemple, en 393, il fit interdire les jeux olympiques jugés trop païens.

L'attitude autoritaire de l'Église s'appuie sur la doctrine de la « persécution juste » de Saint Augustin (354 – 430) :

« Si nous voulons donc être dans le vrai, disons que la persécution exercée par les impies contre l'Église du Christ est injuste, tandis qu'il y a justice dans la persécution infligée aux impies par l'Église de Jésus-Christ. (...) L'Église persécute pour retirer de l'erreur, les impies pour y précipiter. Enfin, l'Église persécute ses ennemis et les poursuit jusqu'à ce qu'elle les ait atteints et défaits dans leur orgueil et leur vanité, afin de les faire jouir du bienfait de la vérité, les impies persécutent en rendant le mal pour le bien, et tandis que nous n'avons en vue que leur salut éternel, eux cherchent à nous enlever notre portion de bonheur sur la terre. Ils respirent tellement le meurtre qu'ils s'ôtent la vie à eux-mêmes, quand ils ne peuvent l'ôter aux autres. L'Église, dans sa charité, travaille à les délivrer de la perdition pour les préserver de la mort; eux, dans leur rage, cherchent tous les moyens de nous faire périr, et pour assouvir leur besoin de cruauté, ils se tuent eux-mêmes, comme pour ne pas perdre le droit qu'ils croient avoir de tuer les hommes. »

[Lettre 185 d'Augustin à Boniface, préfet militaire en charge de la répression des donatistes] Le lobby chrétien a fait retirer cet extrait de Wikipedia.

La chasse aux hérétiques est ouverte. Elle dura environ 1'400 ans.

En 1233, le pape Grégoire IX confie au tribunal d'exception *Inquisitio hereticae pravitatis* le soin de démasquer et condamner les hérétiques et les catholiques non sincères. L'Inquisition fera immédiatement preuve de brutalité dans la chasse aux cathares.

Au XIII^e siècle, dans son travail de synthèse réunissant la philosophie d'Aristote et la théologie catholique, Saint Thomas d'Aquin a fait bénéficier l'Occident des sciences de l'Antiquité grecque. Malheureusement, sa doctrine a été fixée dans l'enseignement officiel de l'Église. Tout travail scientifique ne pouvait se faire que dans ce cadre strict. La théologie étant la reine des sciences, les sciences naturelles sont à son service.

Les autorités ecclésiastiques surveillaient attentivement toutes les publications. Par une bulle promulguée en 1501, le pape Alexandre VI interdit l'impression d'ouvrages sans autorisation ou examen préalable dans toute la chrétienté, sous peine d'excommunication. Auteurs, imprimeurs, colporteurs et lecteurs sont tous punissables. Ainsi, en 1545, un simple lecteur, Lazare Drilhon, apothicaire à Toulon, finit au bûcher pour avoir caché dans un bahut trente ouvrages d'inspiration protestante. Mais des peines plus légères pouvaient être prononcées pour des fautes moins graves : nez fendu, mains coupées, oreilles tranchées, piloris, galères, gibet, etc.

Paul IV, devenu pape après avoir été à la tête de l'Inquisition romaine, institue en 1559 l'*Index librorum prohibitorum*, c'est-à-dire la liste des livres interdits. Dans la foulée, Giordano Bruno fut brûlé vif en 1600 pour avoir prétendu que chaque étoile est un soleil entouré de planètes dans un univers infini. Et le procès de Galilée n'est pas une anecdote, mais une conséquence inévitable d'un système totalitaire.

A partir XVIIe siècle, la virulence de l'Inquisition ayant diminué, les sciences se sont émancipées de l'Église et du « savoir » aristotélicien. Elles ont pris leur autonomie, ce qui a permis le développement qu'on leur connaît.

Dans les universités, les facultés de sciences étaient subordonnées aux facultés de théologie. Une des premières facultés de sciences a obtenu un statut d'égalité par rapport à la faculté de théologie fut celle de Göttingen, en 1737, grâce à l'esprit des Lumières cautionné par Georges II, roi d'Angleterre et électeur de Hanovre.

En 1759, le pape Clément XIII publie l'encyclique «*Damnatio, et prohibito*» qui met à l'Index l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. La religion condamne la connaissance scientifique, car celle-ci menace la foi.

En abandonnant le terrain des sciences naturelles, le thomisme est reconduit, au XIXe siècle, sous la forme du néo-thomisme. Aujourd'hui encore, il fait partie de l'enseignement officiel du Vatican. Congénitalement privé d'un principe de révision, il est figé dans la sclérose.

Si les sciences se sont enfin libérées de la tutelle séculaire de l'Église, on ne peut en dire autant de la philosophie. Certains philosophes sont privilégiés. Alors que les scientifiques en sont encore à chercher péniblement des parcelles de vérité, les néo-thomistes peuvent se vanter d'avoir directement accès à la vérité absolue, à la condition toutefois de rester enchaînés aux directives du Vatican.

Après plus de trois siècles de divorce, la foi et les sciences sont compatibles, mais seulement dans la mesure où elles traitent de domaines disjoints. La profonde antinomie qui les sépare se justifie par des systèmes de valeurs et des critères de vérité complètement différents.

Alors que la religion rabâche des mythes ancestraux et n'évolue que lentement et à contre-cœur sous la pression des transformations sociales, la science fait rapidement progresser notre connaissance de la nature. L'apparente stabilité des religions a peut-être un caractère rassurant.

Isaac Newton a été simultanément un ardent alchimiste et le père de la physique classique, ce qui montre que la production d'une œuvre répondant aux critères de la science moderne n'implique pas que l'esprit de son auteur soit entièrement rationnel. Plus généralement, chez beaucoup de

scientifiques, cohabitent, selon les modalités les plus diverses, sentiments religieux et sciences rationnelles, parfois au prix d'un certain trouble dissociatif de l'identité.

Les terrains explicatifs

« Les guérisons miraculeuses prouvent que les hommes préfèrent les mensonges qui les sécurisent à des vérités qui les inquiètent. »

Michel Onfray, Haute École

Les causes sont traditionnellement classées en surnaturelles ou naturelles, ce qui s'exprime par des comportements divergents. Une explication surnaturelle renvoie à des pratiques culturelles telles que les prières, les pèlerinages et les offrandes, dont l'issue est abandonnée à la chance. À contrario, l'explication naturelle s'inscrit dans le développement de connaissances et de techniques qui aboutissent à des capacités effectives d'action sur le réel.

Deux visions du monde s'affrontent :

- Dans l'une que je nommerais «magique», l'univers est régi par des forces obscures, mystérieuses, sur lesquelles certaines personnes (guérisseurs, prêtres, magnétiseurs, voyants, ...), par l'intermédiaire de rituels (prières, imposition des mains, cérémonies religieuses, pendules, boules de cristal, ...), peuvent exercer un certain pouvoir (guérir, transformer le pain en la chair du Christ, prédire l'avenir, ...).
- Dans l'autre que je nommerais «rationnelle», l'univers est exclusivement régi par les lois de la physique, de la chimie et de la biologie.

En d'autres termes, la question décisive est celle de l'attitude devant un mystère :

- Le scientifique récolte des indices, explore des explications, vérifie des hypothèses, etc. Symboliquement, on pourrait le représenter par l'activité d'un Sherlock Holmes et qualifier son attitude de rationnelle ; c'est ainsi qu'il perçoit l'apparition de l'homme comme un continuum de l'évolution ;
- Le religieux s'agenouille et se met en relation avec un au-delà qu'il perçoit émotionnellement, et se soumet à une prétendue «loi» dictée par la culture de ses aïeux ; c'est ainsi qu'il voit, dans l'évolution des espèces, une rupture abrupte : à un certain moment, un hominidé a reçu une âme immortelle.

Il est insatisfaisant pour l'esprit de croire que ce que l'on perçoit à travers la connaissance scientifique n'est pas représentatif de ce qui existe. Je peine à croire en des divinités qui réagiraient à des rituels comme on active une machine en pesant sur un interrupteur. Par ailleurs, je trouve dommage que l'offre des prestations surnaturelles soit si étroite : pas de guérisseurs de cancers, et tant de besoins humains ne sont pas couverts ! Les dieux seraient-ils pingres ?

À l'époque où toute maladie était soignée par des saignées ou des lavements, il valait mieux appeler un prêtre plutôt qu'un médecin au chevet du malade, mais les temps ont changé. Puisqu'une maladie peut être prévenue par une vaccination ou soignée par un antibiotique, elle n'est ni une fatalité, ni une punition divine. Une des fonctions de la religion étant de nous prémunir contre les malheurs, les

progrès de la médecine et le développement des compagnies d'assurances sont deux motifs pour lesquels les besoins religieux sont en régression.

Certaines images nuisent à une saine compréhension de notre univers. Ainsi en va-t-il du Grand Architecte qui l'on imagine en train de dresser un Plan qui contient tous les détails de l'avenir sans rien laisser au hasard, fixe tous les destins, et contrôle le déroulement de l'histoire de l'univers afin d'atteindre la Cause finale fixée de toute éternité. Avec de telles conceptions, il est impossible de comprendre l'esprit des sciences actuelles.

Selon *Karl Popper*, tandis que le trait caractéristique des sciences n'est pas de rechercher la vérité, mais de débusquer l'erreur, la spécificité de la religion est de déclamer une vérité située hors du champ expérimental et qui, de ce fait, ne peut être ni infirmée, ni investie de crédit.

Selon les observations avérées, la nature évolue en tâtonnant, sans aucun plan pré-établi, en profitant des opportunités, sans intentionnalité et sans but. La science explique l'histoire de l'univers, de la terre, de la vie et de l'homme par des lois dans lesquelles le hasard est capable de créer, de sélectionner et d'orienter. Le hasard est une nécessité scientifique. Malheureusement, malgré les progrès culturels, notre cerveau est resté préhistorique et conserve un penchant naturel pour les explications anthropomorphiques. Il peine à admettre que l'avenir n'est écrit nulle part et que nous ne sommes nullement déterminés par un destin. La liberté de l'homme supporte la totalité de sa responsabilité.

La croyance sert à conjurer la peur du hasard et à introduire dans la nature une intentionnalité, rassurante pour les sentiments mais perturbante pour la raison : « *Nous n'avons pas la maîtrise des événements, mais il y a quelqu'un qui gère. Nous pouvons influencer notre avenir par la prière.* » Puisque l'observation des effets n'est pas probante, il suffit de prétendre que ceux-ci se déploieront dans l'au-delà.

Les interventions divines

Croire que les phénomènes incompris sont d'origine divine est une attitude archaïque. Par exemple, le volcan, la foudre, l'éclipse et le passage d'une comète étaient, dans l'Antiquité, des manifestations divines.

On estime qu'un pharaon devait consacrer 30 % de son temps à des rituels en faveurs des dieux. Malgré la débauche des moyens mis en œuvre, je mets en doute l'efficacité de leur « puissance magique ». Selon toute vraisemblance, les prêtres des religions d'aujourd'hui ne sont pas supérieurs à ceux de l'Antiquité quant aux résultats obtenus.

À une époque donnée et dans un milieu social où l'on croit aux fantômes, on trouvera aisément des personnes qui témoigneront avoir vu des fantômes. De même pour les revenants, les loups-garous, les démons, les anges, les yétis, les ovnis, les extra-terrestres et autres ectoplasmes. De tels témoignages sont utiles pour éclairer, non des richesses cachées de la nature, mais le fonctionnement parfois aberrant de l'esprit humain.

Avant Pasteur, le renouvellement incessant des animalcules était expliqué par la génération spontanée. Par exemple, les asticots apparaissant «spontanément» dans la viande, on y voyait «par évidence» une foultitude de créations divines. Ce sont aujourd'hui des phénomènes naturels. Les

épidémies - peste, choléra, lèpre, syphilis, etc. - ont changé de nature : autrefois des fléaux divins imparables, c'est-à-dire des châtiments, elles sont devenues des infections microbiennes à combattre, souvent avec succès. N'est-il pas curieux que l'on puisse se protéger du courroux divin par de simples mesures d'hygiène, ce qui placerait Dieu et les bactéries pathogènes dans la même catégorie de dangers ? Comme l'a démontré la pandémie du sida, la croyance aux malédictions divines, qui ne mériterait que le rire, est cependant prise au sérieux par les croyants. Pire encore, elle est exploitée pour stigmatiser certaines catégories de « pécheurs » et demeure une aubaine pour l'activité missionnaire.

On peut postuler que les rares observations qui pourraient paraître miraculeuses aujourd'hui seront des phénomènes naturels demain. Ainsi Dieu, autrefois plus actif qu'Hercule, a été chassé hors du champ des explications admissibles et se retrouve maintenant au chômage partiel.

Les puissants et les riches ont intérêt à ce que l'on croie que les événements se déroulent sous l'influence d'interventions divines. Ils peuvent ainsi placer leurs privilèges sous la protection de Dieu. **La Providence consacre ceux qui ont réussi ; les perdants trouveront une consolation dans un autre monde. Voilà une doctrine excellente pour défendre l'ordre établi. On comprend pourquoi les détenteurs du pouvoir sont généralement d'ardents défenseurs de la religion.** Voir p. 67 : *La parabole du pacte magique*.

Si l'homme a pu réduire l'ampleur de certaines calamités, comme les maladies, ce n'est certainement pas grâce à des prières ou des cérémonies religieuses, mais au développement des sciences et des techniques. Celui qui refuse d'expliquer la maladie par des causes naturelles trouvera sans peine mille autres explications. Cependant, si le malheur est une punition céleste consécutive à de mauvaises actions, pourquoi les riches sont-ils moins exposés que les pauvres ? Et pourquoi touche-t-il aussi des enfants innocents ? La manière aveugle dont le malheur frappe, sans rapport avec le mérite, ne peut pas relever d'une justice divine⁴⁷.

Voir le surnaturel dans un phénomène naturel, par exemple dans une naissance, c'est dépouiller la nature de sa richesse et de sa profondeur et transposer l'intangible dans des fantasmes. Si tout ce qui est inexplicable devait être surnaturel, nous bénéficierions d'une inépuisable palette d'explications universelles, une sorte d'officine remplies de panacées de la pensée. Expliquer l'existence de quelque chose – univers, vie, être humain – par une création divine ne nous fait progresser que d'un cran dérisoire, car le problème de l'existence de Dieu reste encore inexplicable. De plus, cette explication est bien courte et pauvre ; on a l'impression d'avoir tout dit, mais rien appris. Dieu et ses mystères ne rendent pas le monde plus intelligible. Le recours aux mystères est l'expédient de celui qui est à court d'arguments. Si le monde est un caprice des dieux, il n'y a rien à comprendre ; il ne reste qu'à se soumettre et à prier.

Au cœur du raisonnement des croyants de trouver des arguments qui procèdent du modèle suivant : « *Puisque la science est incapable d'expliquer l'origine de la vie, c'est que celle-ci a été créée par Dieu* ». En suivant le même schéma, on peut imaginer des grecs de l'Antiquité pensant : « *Puisque aucun phénomène physique naturel ne peut expliquer la foudre, celle-ci provient nécessairement d'une intervention personnelle et volontaire de Zeus* ». Afin d'éviter d'admettre qu'il est ignorant, l'être humain suit les leaders qui ont des avis sur tout, et les plus inspirés sont les

47 Voir p. 77 : *Dieu est-il bon ou paradoxal ?*

prêtres. La foi permet de fixer la doctrine de telle sorte que toute remise en question devienne inutile.

Effectivement, beaucoup de choses sont inexpliquées et, actuellement, inexplicables. Mais, que notre ignorance serve à justifier la croyance en Dieu est un argument irrecevable, car fondé sur le vide.

On peut à bon droit se méfier de ceux qui savent si bien ce que Dieu veut. C'est ainsi qu'après le tremblement de terre de Lima de 1746, le vice-roi d'Espagne décréta l'acte de contrition adéquat : les jupes de femmes devaient être rallongées afin de lutter contre la cause véritable du châtement divin : les pensées lubriques.

Dieu intervient-il personnellement à chaque fécondation d'ovule pour insuffler la vie ou créer une âme immortelle ? Les personnes qui souffrent de dédoublement de la personnalité, avec deux consciences, ont-elles deux âmes ou deux demi-âmes ? Les créationnistes nient l'évolution et font appel à un acte du Créateur pour chaque espèce. Si Dieu est libre et agit selon des voies impénétrables, alors la nature est essentiellement incompréhensible ; l'action divine brouille les lois naturelles et fait obstacle à la connaissance du réel. Imaginez un instant que les prières soient exaucées ; alors toutes les expériences médicales sur l'efficacité des médicaments seraient faussées !

Lors de la famine de 1788 perçue comme une manifestation de la colère céleste, les cérémonies religieuses et les processions, si possible avec des chasses de Saints, ont été multipliées pour obtenir les grâces divines. La prière entérine la fatalité et encourage la résignation⁴⁸. Par contre, en 1815, la France a atténué la disette en important du blé de Russie.

Pour justifier l'existence de Dieu, il est souvent fait appel à l'argument suivant : « Tant de beautés naturelles et tant de complexité ne peuvent être que le produit d'une intelligence surnaturelle. » En retirant les aspects rhétoriques de la formule afin d'en dégager le ressort, l'argument devient : « Si on n'y comprend rien, c'est que c'est Dieu qui l'a fait. » C'est sans doute pourquoi les ignorants ont la foi la plus inébranlable. Si on veut encourager la compréhension de la nature par le développement des sciences - alors que Dieu est la mesure de la méconnaissance des lois de la nature - il devient souhaitable d'éviter la foi en un Dieu explicatif.

Bien sûr que les miracles existent : ils s'affichent partout dans les slogans publicitaires, par exemple : « *Perdez 20 kg en 2 semaines, sans effort* ». Que de telles affirmations puissent être prises au sérieux montre que le cerveau humain accepte les fables qui lui font plaisir. Les croyances religieuses sont montées sur le même ressort.

La science n'existant que parce que Dieu se tait, elle est le témoin de l'absence du bon vouloir divin. Puisque la Trinité est un mystère, l'Incarnation est un mystère, l'existence de l'enfer est un mystère, l'existence du mal est un mystère, le pouvoir explicatif du catholicisme est dérisoire. La croyance que « *la pensée confuse, ésotérique, hermétique, symbolique, est plus riche et plus aimable que la pensée claire* » maintient ses suppôts dans un monde onirique, subjectif, obscurantiste, sans rapport avec le réel.

48 « *Seigneur, que Ta volonté soit faite !* »

Au contraire, un rationaliste espère que Dieu, s'il existe, réduise son rôle à celui de spectateur. Les « miracles » étant rares et non avérés, l'observation du monde est compatible avec cette hypothèse. Alors que la posture religieuse nie le hasard et le remplace par le dessein divin, les sciences ont chassé les causes finales de leurs explications ; mais le croyant imagine Dieu manipulant le hasard de la nature. Un Dieu qui n'agit qu'à travers les lois de la nature est inutile puisque les prières, les cultes et les offrandes n'infléchissent pas le cours des événements. L'appel à une force extérieure sans effet sur le fonctionnement du système montre que le scénariste est mauvais qui recourt à l'expédient du *Deus ex machina*. Bref, foi et sciences sont compatibles, car le Créateur reste invisible et se fait oublier.

Cependant, l'amour de la vérité et l'amour de la foi sont généralement incompatibles. La première enseigne la méfiance envers les apparences et les affirmations mal fondées, tandis que la deuxième cultive la confiance dans la tradition qui cimente le sentiment d'appartenance à une communauté. Il s'ensuit que la vérité se doit d'écarter la foi, et que la foi ne se soucie guère de la vérité objective.

En attribuant aux dieux pré-chrétiens une puissance gigantesque, mais non infinie, ainsi que des failles, les Anciens étaient mieux en accord avec le monde tel qu'il se présente à nos yeux et possédaient une conscience philosophique moins irréaliste que beaucoup de nos contemporains.

La foi ne clarifiant pas les mystères auxquels nous nous heurtons, mieux vaut laisser la question ouverte à la curiosité scientifique. Au lieu de rester figées dans « la vérité absolue », les connaissances, même modestes, sont attestées et peuvent s'enrichir pour devenir plus pertinentes.

En résumé, puisqu'on peut comprendre le fonctionnement de l'univers sans faire appel à des interventions divines, le rôle explicatif de Dieu ne présente pas un grand intérêt. Contrairement à l'attitude religieuse qui n'offre qu'un paradigme creux et stérile, l'ouverture scientifique est un terrain fertile dont les développements sont prodigieux.

Les sciences nous apprennent à formuler des hypothèses, à les tester et à rejeter toutes celles qui manquent de cohérence ou ne s'accordent pas avec les faits ou ne sont pas nécessaires, ce qui élimine les croyances religieuses.

Des développements précédents, je retiens les postulats suivants :

- Tous les phénomènes observés, qu'ils soient expliqués ou non, sont naturels.
- Il est rationnellement avantageux d'éviter de recourir au surnaturel. En particulier, il est constructif de rechercher des explications naturelles à tout prétendu miracle.
- Le surnaturel est totalement imaginaire.

Épistémologie : quelques objections d'un physicien au néo-thomisme

Le XIXe siècle fut le siècle de la science triomphante. Il était alors courant de penser que l'entreprise de la science touchait à son terme, que tout le réel était scientifiquement explicable. Il restait bien quelques lacunes, mais elles seraient comblées avec le temps. Il s'est avéré par la suite qu'il ne s'agissait pas de simples lacunes, mais de difficultés tellement sérieuses qu'il fallut reconstruire toute la physique. Ainsi sont nées, au XXe siècle, la physique relativiste et la physique quantique.

À cette occasion, les concepts les plus fondamentaux ont été remis en cause. On peut parler d'une véritable révolution intellectuelle qui nous oblige à sortir des manières traditionnelles de penser. Tout système philosophique qui ne tiendrait pas compte de ces nouveaux éléments se disqualifierait. Pour bien apprécier le propos qui suit, rappelons que, en matière philosophique, le catholique est « libre », mais seulement dans la mesure où il se rattache au néo-thomisme.

Sur la distinction entre pensée profonde et pensée élevée

Par étymologie, les pensées profondes et les pensées élevées sont antagonistes :

- Les pensées profondes sont proches des fondements et, à ce titre, ne dépendent que de peu d'hypothèses. Ainsi en va-t-il, par exemple, de l'œuvre philosophique de Karl Popper.
- Par contre, les pensées élevées sont perchées au-dessus d'une vaste construction culturelle qui s'appuie sur une liste abyssale d'hypothèses telles que la croyance en Dieu, la foi aux dogmes de l'Église catholique, la confiance en l'autorité du pape, etc. Une belle illustration en est donnée par la philosophie thomiste.

Il est évident que plus les hypothèses sont nombreuses et l'édifice élevé, plus la pensée est contestable et fragile.

Sur l'insuffisance du sens commun et de l'évidence

La manière de concevoir le temps, l'espace et la matière - dans le sens ordinaire ou classique - est bien adaptée au monde macroscopique dans lequel l'homme évolue. Par contre, elle se révèle inadéquate pour le physicien qui chasse les particules élémentaires. Quoique les mathématiques de la mécanique quantique permettent de décrire très précisément le monde réel à l'échelle subatomique, il est (actuellement?) impossible de se représenter intuitivement les phénomènes, car les concepts macroscopiques usuels (tels que « particule », « onde », etc) sont inappropriés. Le fonctionnement de l'univers échappe à la compréhension spontanée.

Le monde est trop complexe pour être directement appréhendé par l'intuition. Beaucoup de lois de la physique sont fort éloignées du sens commun. Peu de gens comprennent la théorie de la relativité et la mécanique quantique. Les lois de la nature sont loin d'être évidentes. Une véritable objectivité n'est pas possible. Dans toute expérience, le fait que l'observateur soit un homme joue un rôle irréductible. On surmonte cette difficulté par la notion d'inter-subjectivité.

Le physicien peut s'appuyer sur l'expérience. Comment le néo-thomisme se prémunit-il contre les insuffisances du sens commun, de l'intuition et de l'évidence ?

Sur le caractère hypothétique de la connaissance

Toute théorie ou modèle scientifique est basé sur le choix de concepts et d'axiomes, ce qui comporte inévitablement une part d'arbitraire. La validité des lois n'est établie qu'à posteriori par un processus qui en contrôle les conséquences.

En physique, le contrôle est exercé par la critique, l'observation et l'expérimentation. Autrement dit, on ne sait pas si les théories en usage sont vraiment correctes, mais on dispose de critères pour rejeter les fausses. Le physicien sait que les lois fondamentales de la physique sont « des hypothèses

qui n'ont pas été démenties jusqu'ici ». On exprime cela en disant que la physique utilise « des modèles révocables ». Des observations répétées ne permettent pas de prouver une loi, mais seulement de conforter un modèle existant ou de formuler un nouveau modèle. La notion de vérité scientifique s'est relativisée : la vérité d'un modèle a un caractère provisoire : il n'est valide que pour autant qu'aucune observation ne vienne le contredire. On dit que la science obéit au « principe de révision ». L'induction ne peut jamais apporter la preuve définitive qu'une théorie physique soit « vraie ». Il n'existe aucune théorie certaine⁴⁹, mais seulement des théories hypothétiques mais éprouvées, et des théories fausses.

A contrario, le néo-thomisme n'admet pas l'impossibilité de démontrer les premiers axiomes d'une théorie. Il refuse aussi le caractère hypothétique ou révisable de ses spéculations. Il se présente d'emblée comme une théorie miraculeuse qui expose la « vérité absolue et immuable ». Sa faculté d'interprétation est telle qu'aucun fait ni événement ne pourrait de l'invalider. Le néo-thomiste n'éprouve-t-il aucun malaise de prétendre à ce singulier privilège ?

Sur l'existence d'un principe de causalité

Dans une théorie probabiliste, donc non déterministe, le mot « cause » prend une signification radicalement différente de la définition classique. La physique quantique a renoncé au principe de causalité classique. Il existe des phénomènes qui n'ont pas de cause⁵⁰. Les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets⁵¹. On a même établi qu'il s'agit d'un vrai hasard, c'est-à-dire qui n'est pas produit par un déterminisme caché⁵². Contrairement à ce qu'affirmait Einstein « *Dieu ne joue pas aux dés* », on sait aujourd'hui que l'évolution du réel n'est pas prédéterminée : l'avenir n'est ni contenu dans le présent, ni écrit à l'avance.

Dans un tel contexte, peut-on encore faire appel à un principe général de causalité ? Pourquoi le principe de causalité général n'admettrait-il pas des exceptions ? On peut y voir un argument de plus contre les preuves thomistes de l'existence de Dieu.

Sur l'universalité d'un principe de causalité

Le physicien sait que chaque théorie définit sa propre notion de causalité. Ainsi, Aristote prétendait que la vitesse d'un corps était causée par une force, ce que Newton a corrigé en liant la force à l'accélération. Ainsi, en physique classique, la vitesse n'a pas de cause⁵³. Les notions de causalité dans les différentes théories physiques – relativité, mécanique quantique - sont incompatibles entre elles. Il n'existe pas une définition précise de la causalité valable pour toute la physique. La description de la causalité est un horizon vers lequel on tend (théorie de la grande unification), mais qui reste encore largement inconnu. Cerner la causalité est un projet, un objectif. Dès lors, dans le néo-thomisme, comment le principe général de causalité pourrait-il être universel sans être extrêmement flou, mal défini, voire utopique ?

49 Dans ce contexte, le vrai et le faux ne sont pas symétriques.

50 Par exemple, la désintégration d'un noyau d'un isotope radio-actif.

51 L'état d'une particule quantique s'exprime par des probabilités.

52 Nicolas Gisin, *L'impensable hasard*, éd. Odile Jacob.

53 On ne peut même pas faire de distinction entre l'état de repos et un mouvement rectiligne uniforme.

Sur la nature d'un principe de causalité

Dans l'enseignement pré-universitaire, l'insistance mise sur les « causes finales » peut faire obstacle à la compréhension des sciences naturelles. À ceux qui soutiennent qu'il vaut mieux avoir des concepts de l'Antiquité que rien du tout, je réponds qu'il est préférable d'adopter des points de vue du XXI^e siècle.

Sur le démenti qu'apportent les sciences de la nature à la philosophie d'Aristote

La philosophie d'Aristote soutient le fixisme (les espèces végétales et animales sont restées inchangées depuis la nuit des temps) et l'essentialisme (chaque espèce végétale ou animale est caractérisée par une essence qui la définit).

Ces conceptions ont été invalidées par la théorie de l'évolution de Darwin. Les variations au sein d'une même espèce ne sont pas des anomalies, mais la règle. Ces variations, au fondement du fonctionnement de la vie, sont le moteur de l'évolution.

Il n'existe aucune forme pure, car la nature ne cherche pas à reproduire des modèles ou des patrons à l'identique.

Au lycée, il est dangereux de développer la pensée d'Aristote avec insistance sans lui adjoindre les mises en garde nécessaires.

Sur la frontière entre philosophie et sciences

Les sciences de la nature prennent un certain risque en avançant des affirmations qui pourraient être démenties par les faits. Un seul fait expérimental suffit à réfuter une théorie. Une théorie est scientifique parce qu'elle affirme l'impossibilité de certains événements.

Par exemple, selon Aristote, l'univers est clos et plein, donc le vide n'existe pas. Si un lieu paraît vide, c'est qu'il est plein d'air. Il serait inconcevable qu'un endroit échappât au Créateur. Torricelli fut le premier, vers 1640, à mettre le vide en évidence au moyen d'un baromètre. La théorie physique d'Aristote fut progressivement rangée aux archives. Remarquons au passage que le raisonnement ainsi contredit est de nature théologique, ce qui n'apporte aucun crédit à ce type d'argumentation. Seul un théologien peut croire que la théologie est la reine des sciences.

Contrairement aux théories scientifiques, les constructions philosophiques sont fondées sur des choix dont les conséquences ne peuvent pas être démenties par des observations. Elles sont donc irréfutables. Elles se positionnent ainsi, selon Karl Popper, dans le domaine de la doctrine, de l'idéologie. Pour faire apparaître la part d'arbitraire de leur contenu, il suffit de les comparer à des théories concurrentes.

En conséquence, l'argument d'autorité joue un rôle négligeable dans les sciences, mais central en philosophie.

Sur les deux cultures

Notre société est le lieu de rencontre de deux cultures : une première dont le noyau est littéraire et qui prend ses racines dans l'Antiquité grecque ; une deuxième dont le noyau est scientifique et qui ne s'est vraiment développée qu'à partir de XVII^e siècle après s'être enfuie du giron de la philosophie thomiste. Il faut y voir une véritable révolution par laquelle la culture est passée de la

royauté de la philosophie à la démocratie des arts et des sciences. Dans chacun de ces deux mondes, les connaissances d'arrière-plan, les concepts servant de référence au discours, le jeu des évocations et des analogies, tout est différent. Est artistique ce qui résiste à l'oubli ; est scientifique ce qui résiste à la critique. L'artiste qui se dit intuitif a une propension à imaginer des relations et se fait rapidement une opinion, sans avoir l'exigence d'établir si ces relations sont vraiment réelles. Il y a un plus gros écart culturel entre un écrivain et un physicien qu'entre un écrivain francophone et un écrivain anglophone. De part et d'autre du fossé d'incompréhension, les attitudes intellectuelles sont antinomiques : dans le premier, le respect, l'admiration, voire la dévotion du patrimoine culturel et la sacralisation de la tradition ; dans le deuxième, la mise à l'épreuve du capital transmis⁵⁴. La distance entre ces deux postures culturelles rend le dialogue difficile.

Chez beaucoup d'individus, les deux cultures sont rangées dans des tiroirs distincts et étanches débouchant sur une sorte de dédoublement de la personnalité : d'un côté l'homme respectueux d'une tradition, généralement religieuse, et qui, dans l'expression de sa culture, impose à la nature un arrogant monologue, de l'autre l'homme rationnel soumettant avec modestie ses théories scientifiques à l'épreuve de l'observation et de l'expérimentation. Mais ce n'est pas la raison qui gouverne l'être humain.

Pour être crédible, une philosophie à prétention globale ne peut pas relever exclusivement d'une seule des deux cultures. Une nouvelle vision du monde reste à construire. Elle sera certainement plus modeste⁵⁵ et moins prétentieuse que le néo-thomisme.

Pas de philosophie crédible sans indépendance

Une université d'État se doit d'être laïque, car un milieu partisan biaise les connaissances. À Fribourg, la faculté de théologie catholique n'est pas sans influence. Les philosophes qui se mettent au service d'une idéologie religieuse sont semblables à des architectes qui, ignorant les rapports négatifs des géologues, dressent les plans du dix-septième étage d'un immeuble impossible à réaliser. Dans une université officiellement catholique et héritière du *Kulturkampf*, leur situation bride leur indépendance d'esprit et les discrédite en les profilant comme propagandistes. Les retombées sur l'enseignement de la philosophie au degré secondaire II sont patentées : même présentées d'une manière moins dogmatique qu'autrefois, les manières de voir, de penser et de juger ont été instituées en chasses gardées catholiques⁵⁶, malgré le contexte de l'enseignement public. Alors que la philosophie doit être l'éveil à la raison et à l'esprit critique, j'ai trop souvent rencontré en mes collègues des idéologues officiels.

Selon *Karl Popper*, le philosophe ne peut pas être celui qui cherche la vérité, mais celui qui débusque l'erreur. Je suis d'avis que seule peut avoir une portée universelle une philosophie minimale, c'est-à-dire qui se limite à un petit nombre de décisions primordiales et en tire les conséquences. Une des conditions qui a permis le développement des sciences est le renoncement complet à faire appel à des esprits, des forces occultes ou un démiurge écrivain. Vraisemblablement,

54 Il ne faut pas opposer « sciences exactes » et « sciences humaines », car les sciences dites exactes ne sont ni parfaitement exactes, ni inhumaines. Toutes les sciences sont faites par des hommes et pour des hommes. La frontière est ailleurs, entre ceux qui mettent en œuvre une méthode scientifique et les autres, en particulier les arts. Cependant, comme il existe des degrés dans la rigueur, la frontière est un peu floue.

55 « *L'humilité est l'antichambre de toutes les perfections.* » Marcel Aymé, Clérambard.

56 Voir p. 21 : *Cléricalisme et laïcité dans le canton de Fribourg*.

il devrait être de même pour la philosophie. Pour renforcer sa crédibilité, elle devrait renoncer à l'art de justifier, par une rhétorique prétentieuse, des dogmes religieux dépourvus de fondements.

La théologie, qui a renoncé à régner sur les sciences, doit aussi abandonner ses prétentions sur la philosophie, ainsi qu'à une manière tendancieuse d'interpréter l'histoire. Une faculté de théologie, caractérisée par un engagement confessionnel et asservie à une autorité doctrinale, n'est pas à sa place dans une université d'État. La liberté académique s'abreuve à d'autres sources.

Pour toute personne soucieuse d'asseoir les connaissances sur des fondements scientifiques, la Faculté de théologie apparaît aussi crédible que le serait une invraisemblable Faculté d'astrologie. J'ai une autre conception du rôle de l'État. En remplacement de la Faculté de théologie, j'appelle de mes vœux un Département de Sciences religieuses, libéré de toute affiliation confessionnelle, c'est-à-dire complètement laïque.

L'agnosticisme

L'agnosticisme pense que rien ne prouve l'existence ou la non existence d'un créateur (ou de plusieurs) et rejette généralement les religions constituées. Cependant, comme il admet que Dieu puisse éventuellement exister, il doit envisager la possibilité, non établie mais pas exclue, d'être soumis au jugement divin. C'est pourquoi sa position face à la religion qu'il a quittée - ou à celle de son milieu social - demeure souvent ambiguë et inconfortable.

Dépasser l'agnosticisme : le monisme parcimonieux

De l'agnosticisme à l'athéisme via le principe de simplicité ou rasoir d'Okham

À la frontière entre philosophie et religion

Les deux questions centrales de la philosophie sont «1. Comment gérer l'incertitude de l'avenir, c'est-à-dire que faire de notre ignorance ?» et «2. Quelles règles vais-je adopter pour gouverner ma vie ?»

- La réponse des croyants est «L'ignorance n'existe plus depuis la Révélation». Les règles à suivre ont été consignées dans Le Livre.
- La réponse des agnostiques est «Puisque nous ne savons rien, nous renonçons à nous engager dans une religion, mais nous n'excluons pas que Dieu existe et nous juge. Selon le principe de précaution, il vaut mieux en tenir compte et agir avec la prudence du croyant.» Les règles à suivre sont multiples et contradictoires. Chacun choisit celles qui lui semblent essentielles. Souvent, l'agnosticisme se définit par rapport à une religion qu'il a quittée, mais avec laquelle certains liens demeurent noués.
- La réponse des athées est «Puisque nous ne savons rien, nous n'allons pas nous conformer à de simples hypothèses et allons agir hors de toute religion». Il n'y a pas de règle à suivre, sinon celles que nous nous forgeons librement et auxquelles nous consentons librement.

L'agnosticisme est une position facile à atteindre, mais il est difficile de soutenir qu'il faille accorder du crédit à des hypothèses simultanées et contradictoires. Et déclarer que le Jugement dernier est entaché d'incertitude ne permet pas de se soulager du sentiment de culpabilité. Nous allons montrer que l'athéisme est le prolongement de l'agnosticisme via le principe de simplicité.

L'agnosticisme

L'agnostique est conscient des limites des connaissances humaines, et les accepte. Si les croyances de nos parents avaient été autres, qu'en serait-il des nôtres ? L'émerveillement devant les beautés de la nature nous indique que la complexité du réel nous dépasse, ce qui contribue à jeter du brouillard sur les croyances. Que savons-nous de l'existence de divinités : Dieu, dieu ou dieux ? Le surnaturel offre un nombre illimité d'explications. Nous sommes abreuvés d'affirmations diverses, sans preuve crédible. S'il y a « quelque chose » dans l'au-delà sans que nous sachions de quoi il s'agit, c'est que « l'au-delà » ne nous en a pas informé. Nous n'avons donc pas à nous en préoccuper.

Que devient l'âme humaine à notre mort ? Nous n'en savons rien. Parmi les innombrables religions qui existent, quelle est la bonne (à supposer qu'une soit vraie) ? Si nous acceptons de croire en une religion, ne serait-il pas tout autant justifié de croire en une autre ? La foi n'est-elle pas un héritage culturel qui, comme une langue ou une tradition, ne serait ni vraie, ni fausse, mais simplement donnée à pratiquer en tant que conformisme socio-culturel ?

L'existence du mal est une offense à la perfection divine. Les chrétiens frisent l'incohérence en soutenant simultanément que Dieu est nécessaire à l'explication du monde et que l'existence du mal est un mystère⁵⁷. Mais les théologiens possèdent une méthode⁵⁸ universelle capable de résoudre n'importe quel problème : « *C'est un mystère, mais celui qui a la foi place sa confiance en Jésus-Christ* ». Les invraisemblances et les contradictions se dissolvent dans la foi. La bonté ou la toute puissance divine ne devant pas être mise en doute, ne serait-il pas plus sensé de dire simplement : « *l'explication du monde, ainsi que l'existence de Dieu, sont des mystères* » ?

Croire consiste à adopter une doctrine parmi d'innombrables doctrines. Celui qui dit « C'est vrai pour moi » renonce à l'objectivité pour se confiner dans une subjectivité, généralement partagée par une communauté et entretenue sous le nom de « Tradition ». Ne pas accepter les limites de notre savoir est déraisonnable. Une question est intéressante dans la mesure où elle peut constituer un champ de recherches. Par contre, lorsqu'on aborde une question désespérée, il faut limiter l'investissement. Multiplier les hypothèses à l'infini est stérile. En adopter une rétrécit le champ de vision. Croire en bloc à un multi-pack de dogmes prêts à l'emploi, c'est se soumettre à l'arbitraire du hasard de la naissance et souvent, au nom de la tradition, se laisser dicter sa pensée intime par son environnement social. C'est parfois renoncer à faire usage de son esprit critique par loyauté envers son entourage ou en réponse aux attentes de sa famille. Nombreuses sont les personnes qui se sentent contraintes par les positions de leurs proches et protègent leur libre arbitre par la discrétion, le silence et un comportement apparemment conformiste. Même si une personne se déclare membre d'une communauté religieuse, on peut parfois voir dans son manque d'engagement une forme passive d'agnosticisme. De même qu'une démocratie véritable ne peut s'installer que si chaque citoyen se sent libre de se distancier du parti politique de ses parents ou de sa communauté, la liberté religieuse ne peut être qu'individuelle et affirmée.

Des circonstances historiques aléatoires ne suffisent pas à définir une vérité. Il faut rester ouvert pour ne pas se sentir trop dérangé par de nouvelles hypothèses scientifiques. On peut prévoir que se

57 Voir p. 77 : *Dieu est-il bon ou paradoxal ?*

58 Une méthode universelle pour résoudre tous les problèmes, les mathématiciens en rêvent, mais, sachant qu'elle n'existe pas pour eux, ils regardent les théologiens avec envie.

présenteront bientôt des bouleversements plus importants encore que l'héliocentrisme ou la théorie de l'évolution.

L'agnosticisme est supérieur à la foi aux mystères. Dans l'incertitude⁵⁹, évitons de prendre parti. Malgré l'ardent désir de combler les lacunes de notre savoir, il vaut mieux se contenter de nos modestes connaissances attestées plutôt que de faire appel à des expédients religieux. La foi est un rempart destiné à masquer l'abîme de notre ignorance, mais le port de lunettes doctrinales rétrécit fortement le champ de vision. L'agnostique est souvent partisan du relativisme : « Toutes les religions se valent ». Le croyant a cédé à la tentation, dans une prétentieuse ivresse, de se figurer dans la confiance de Dieu. L'adhésion à une croyance est un saut au-delà de la raison, une plongée dans l'inconscient émotionnel, un acte irrationnel.

Dans un premier temps, l'agnosticisme est la seule position philosophique rationnellement défendable. Toute autre attitude, sous réserve de ce qui suit, n'est que propagande idéologique, car dépourvue de preuves fondatrices.

Le principe de simplicité [ou rasoir d'Ockham]

Que penseriez-vous d'une personne qui soutiendrait que « *Quand personne ne l'observe, la tête des colombes se coiffe d'une auréole* » ? Comme l'assertion ne peut pas être démentie par l'observation, elle paraît compatible avec la raison. Pour le bonheur des spiritualistes, tout ce qui est invérifiable est compatible avec la raison. Mais il se trouvera inévitablement un contradicteur à tendance sectaire pour prétendre « *Non, il ne s'agit pas d'une auréole, mais d'un chapeau pointu en feutrine rose* », ce qui mettra en évidence le caractère arbitraire de l'affirmation. Aucun biologiste ne soutiendrait que, en l'absence de preuves formelles, on ne saurait trancher. La science n'est pas agnostique.

Un fondement de toute science est le principe de simplicité. Si nous ne disposons d'aucune preuve crédible, c'est que ni l'auréole ni le chapeau pointu n'existent. Il ne s'agit pas d'une déduction ou d'une certitude absolue, mais d'une attitude intellectuelle, d'une posture logique : sous réserve du principe de révision⁶⁰, notre manière de voir le monde doit être la plus simple possible qui soit compatible avec l'observation. L'élimination des hypothèses arbitraires [ou rasoir d'Ockham] permet l'émergence d'une vision épurée du monde, dépouillée de subjectivité⁶¹ et adaptée à l'échange entre les individus. La simplicité est nécessaire à la compréhension et à la rationalité du réel, ainsi qu'à l'établissement de la science. En évitant des querelles dont l'origine est imaginaire, mais dont les conséquences peuvent être tristement concrètes, le principe a de plus un effet pacificateur que l'on peut constater dans l'activité scientifique. Retenons le cas particulier suivant dont nous ferons usage ci-après :

59 Si vous soutenez que votre religion est fondée sur des preuves sérieuses, demandez-vous pourquoi d'innombrables autres brandissent autant de « preuves » que la vôtre.

60 Le principe de révision permet d'adapter la théorie à de nouvelles données. Dire qu'« *un objet n'existe pas* » sous-entend « *dans le cadre de nos connaissances actuelles* ». Le principe de révision répond à une vérité évolutive. Les vérités immuables n'existent que dans de rares domaines restreints, essentiellement en mathématiques. Mais les croyants prétendent qu'elles sont au fondement de leurs religions respectives, ce qui montre qu'en plus d'être absolues, elles sont aussi multiples.

61 L'irrationnel a droit de cité, par exemple dans les arts, la psychologie, etc. Peut-être touchons nous là l'ultime dilemme : en matière philosophique, accordons nous notre confiance à la raison ou aux sentiments ? La pratique de plusieurs genres n'oblige pas à les mélanger.

L'ensemble de ce qui pourrait potentiellement exister est contradictoire et ne peut donc pas constituer une matière exploitable. Plutôt que de tolérer des objets ou des êtres dont l'existence est invérifiable, il est plus raisonnable de les rejeter du corpus du savoir et de ne pas en tenir compte. Ainsi, leur existence éventuelle, sans être niée, est délibérément écartée.

L'embaras de l'agnostique

Douter signifie accorder un certain crédit à des hypothèses contradictoires. La raison se sent insatisfaite. Face à la grande diversité des religions, l'agnostique est perplexe. Vivre dans un univers confiné par des rideaux opaques derrière lesquels s'agitent peut-être des esprits amis, hostiles ou indifférents, mais inconnaissables, procure un sentiment désagréable, pesant et angoissant.

L'agnostique est souvent dans une attitude ambiguë avec la religion de son origine sociale :

- d'une part, il a rompu les liens administratifs formels et ne participe plus aux activités culturelles de la communauté ;
- d'autre part, il accorde son consentement à des éléments constitutifs essentiels de cette religion, typiquement un déisme qui conserve certains traits culturels acquis, par exemple l'idée d'un possible Jugement dernier ; pour nommer cet état, il serait approprié d'utiliser l'expression « agnosticisme chrétien ».

Désirant être prêt dans le cas, pas établi mais pas exclu, où il devrait subir le jugement divin, l'agnostique peut se sentir moralement tenu de mener une vie vertueuse, ce qui, compte tenu de son éducation, n'est pas sans rapport avec la religion qu'il a quittée. La culpabilité demeure en tant qu'éventualité, donc en tant que sentiment permanent. Ainsi, l'agnostique conserve en son cœur une partie du poids de la religion.

L'agnostique a-t-il raison de ne pas s'engager ? Si une personne hésite entre plusieurs croyances et obéit à l'adage « Deux précautions valent mieux qu'une », pourquoi ne tenterait-elle pas de pratiquer plusieurs religions en parallèle ? Certains agnostiques disent ne pas croire en Dieu, mais à la Grande Énigme. Cette expression désignerait-elle une superposition de divinités qui, à la manière d'un objet quantique, seraient formés d'états « exister » et « ne pas exister » simultanément ?

Cultiver le doute est bien, mais développer l'esprit critique est nécessaire. Ainsi, on ne peut pas exclure que les flamants roses deviennent bleus lorsque personne ne les observe, mais quiconque veut éviter de se noyer dans la confusion mentale va refuser d'intégrer cette option dans sa vision du monde.

Toute croyance possède-t-elle suffisamment de pertinence pour être considérée comme une hypothèse crédible ? En prévision du cas où l'une d'elle verrait ses prévisions se réaliser, faut-il se comporter avec prudence et ménagement envers toutes les religions, y compris envers celles qui méprisent les droits de l'Homme ? Les personnes les plus instruites ont-elles droit à un plus grand éventail de devenirs possibles ?

Nos ancêtres chasseurs-cueilleurs devaient établir un projet de chasse, même s'ils n'avaient aucune garantie de réussite. L'attitude « Je ne sais pas, donc je ne fais rien » est intenable. Quoique philosophiquement fondée, la position « Seul l'incertain est sûr » est pragmatiquement infertile, et le principe de simplicité pousse à la dépasser. Faire des choix et engager des actions, même lorsque les

informations disponibles sont incomplètes, sont des nécessités relevant de la condition humaine. L'incertitude et l'indétermination, générateurs de mal-être et de stress qui nous éloignent du bonheur, peuvent être levés en choisissant un camp. Dans l'alternative trembler ou cesser de trembler, un choix est possible.

À défaut d'avoir une doctrine, il est nécessaire d'avoir une attitude définie face aux interpellations de la vie.

Contre le relativisme moral

En matière morale, à partir du moment où l'on récuse l'application de la charia, on a pris position contre le relativisme : les religions et les divers courants religieux ne sont pas équivalents et peuvent être jugés selon leur respect des droits de l'Homme. Un engagement inspiré de la démarche critique des Lumières peut fonder un choix raisonnable.

Vers l'athéisme

La vie est une chose étrange : nous devons tous jouer à un jeu dont personne ne connaît les règles. La raison, selon le principe de parcimonie, nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires⁶², plutôt que d'adhérer, au hasard de la naissance, à un volumineux paquet de croyances traditionnelles. Le désir de certitudes peut nous faire miroiter des mirages. Malvoyant face au monde réel, quasiment aveugle par rapport à l'avenir, mais clairvoyant dans l'univers spirituel d'une communauté, tel est l'état que s'attribuent la majorité des humains.

« *Vivre sans conte de fées est plus difficile, c'est pourquoi il est si difficile de vivre au XXe siècle* »

[Thomas Bernhard, écrivain autrichien].

Lorsque la vérité est lacunaire ou désagréable, la foi ne peut pas la combler ou l'enjoliver par des connaissances imaginaires.

Passé au rasoir d'Ockham, l'agnostique devient athée. Personnifier le bien et le mal est un procédé littéraire qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Si Dieu n'interfère pas avec nous, qu'il existe ou non ne fait aucune différence. Si Dieu existe, Il joue à cache-cache avec nous, et s'Il désire se masquer, nous devons respecter Sa volonté d'incognito en L'ignorant complètement. L'univers demeure confiné par des rideaux opaques, mais la décision est prise de ne pas tenir compte d'une hypothétique présence dans l'au-delà tant qu'aucun signal clair n'est perçu. Contrairement aux adeptes du relativisme, il pense « **Puisque les religions qui se réfèrent au divin ne sont pas sérieusement fondées, je les écarte toutes** ».

Une explication satisfaisante est d'autant meilleure qu'elle est simple. Est à écarter toute explication alternative qui fait appel à un appareil complexe et arbitraire tel qu'en délivrent les religions. Être sage consiste, entre autres, à rester lucide sur la frontière entre ce que l'on sait et ce que l'on ignore, et par là éviter de croire.

62 Je pense à la morale laïque qui découle des droits de l'Homme. Voir p. 56 : *Quelques manquements de l'Église catholique à la morale laïque*.

Dieu, le sens de la vie et la liberté

Les limites de notre univers sont définies par l'horizon cosmologique. De l'au-delà, nous ne pouvons rien tirer, ni connaissance, ni matière à guider notre vie. La « Parole de Dieu » provient de l'imaginaire collectif. Puisque nous n'avons aucun signe tangible de l'existence de Dieu⁶³, c'est que nous pouvons refuser de régler notre vie sur un être improbable à propos duquel les avis sont discordants. Le sentiment religieux, probablement sélectionné par l'évolution afin de renforcer la cohésion du clan, révèle notre méconnaissance du cerveau humain. Le « quelque chose » que nous devinons au-delà de ce que perçoit notre conscience n'est pas une entité spirituelle, mais notre inconscient. Comblé la béance intérieure par une idole ne résout rien. La transcendance relève moins de la philosophie que de la psychologie ou des arts fantastiques. La recherche frénétique d'une figure paternelle idéale, donc irréaliste, exprime une forme d'immaturité. L'homme n'est pas gouverné par la fatalité tel un jouet soumis aux caprices des dieux, mais est un être libre, responsable de son destin dans les limites contraignantes des lois de la nature. La vie n'a pas un sens en soi, ni même un sens pour tous les humains, mais peut avoir un sens pour une personne. À la question du sens de la vie, l'attitude la plus courante consiste à adopter l'idéologie de son environnement social, sans le recul critique permettant de percevoir le caractère arbitraire de l'imaginaire collectif. Que le sens de la vie dépasse l'entendement ne signifie pas que Quelqu'un s'en occupe. Le sens de la vie n'est pas révélé par un Livre : produit par la conscience personnelle, il appartient à chacun de le définir. Seul l'homme est générateur de sens⁶⁴. Sans désir, la vie se vide de toute pulsion constructive. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de bâtir, de créer ou d'aimer. Quand l'homme porte de l'amour dans son cœur, il ne s'agit pas de l'amour de Dieu, mais de l'amour de la vie. Par opposition à la religion qui est le sentiment d'avoir un patron à qui rendre des comptes, l'athéisme consiste à se percevoir comme un entrepreneur indépendant. En première approximation, il y a deux sortes d'individus : d'une part, les assisté(e)s (les brebis) qui font appel à leur autorité religieuse (le bon pasteur) pour être guidés⁶⁵ : « *Quel sens dois-je donner à ma vie ?* » ; d'autre part, les autonomes qui se construisent un avenir : « *Quels projets de vie vont donner du sens à mon existence ?* ». Le croyant doit suivre un modèle prédéfini ; l'obéissance lui permet de se soustraire à la responsabilité du choix. L'incroyant peut exercer une sorte de « spiritualité » plus large, plus créative, moins stéréotypée, plus personnalisée. Les valeurs ne sont pas des exclusivités des Églises. Il y a tant de choses à aimer, à comprendre ou à construire ! Pour trouver une voie de développement personnel, la religion n'est qu'une option parmi d'autres, probablement pas la plus judicieuse. Par exemple, s'engager pour le bien commun permet souvent de se valoriser. Pour ma part, je donne du sens à la vie en ayant comme objectif de me réaliser le plus pleinement possible, sur tous les plans : physique, affectif, intellectuel et social. Chacun se fait une idée de ce qu'est une vie réussie et tente de s'en approcher mais, en chemin, doit corriger son orientation par nécessité ou par évolution de ses goûts, le plus important étant de mettre en accord ses intentions et ses actes.

63 Sans exclure l'existence d'une force impersonnelle et aveugle.

64 À quoi sert l'oiseau que vous avez vu passer ? Si vous êtes un peu découragé, vous pouvez affirmer qu'il ne sert à rien. Si vous avez une tournure d'esprit écologique, vous direz qu'il remplit une fonction dans un système global. Si vous êtes dans une phase poétique, vous déclamerez que sa beauté vous réjouit, et que cela suffit à justifier son existence. Dans tous les cas, ce n'est pas l'oiseau qui a un sens, mais c'est vous qui décidez du sens.

65 Au XX^e siècle encore, le prêtre catholique exerçait, en confession, le contrôle ecclésiastique des naissances. Toute femme mariée et en âge de procréer devait se justifier si elle n'avait pas eu d'enfant depuis plus d'un an.

Illustrons le propos par l'analogie suivante : une personne a reçu en cadeau un bon pour un voyage. Si la destination n'y est pas prescrite, doit-il s'en plaindre et se référer à une institution qui définira le tracé imposé par la tradition ? En ce qui me concerne, la liberté de parcours laissée par le bon de voyage est une valeur à laquelle je refuse de renoncer.

La liberté est exigeante quant à savoir quoi en faire. Si la vie a un sens bien défini, je suis condamné par le devoir à le suivre. Si la vie n'a pas de sens donné, je suis libre, soit de maugréer contre le non-sens de l'existence, soit de construire un projet de vie qui donne du sens à ma vie. La plus belle des libertés est celle de créer. Celui qui ne s'intéresse à rien s'engage dans l'impasse du non-sens. « Le non-sens de l'existence » est un sentiment de paumés, blasés ou dépressifs qui ne savent pas à quoi consacrer leur temps de vie⁶⁶. L'expression « la quête du sens » est à remplacer par « la construction du sens ». Une éducation laïque⁶⁷ à l'autonomie spirituelle pourrait, selon le principe « Deviens qui tu es »⁶⁸, apporter une aide à ceux qui pensent par procuration et trouvent du réconfort en déléguant à une autorité le soin de régler leur existence. Finalement, la vie n'a pas d'autre but que de la vivre, mais il reste encore à s'organiser afin qu'elle soit vécue dans sa plénitude.

L'unité du réel s'oppose à l'immortalité

L'affirmation selon laquelle les êtres humains seraient dotés d'une âme immortelle est arbitraire. Pour nous en convaincre, observons les réponses données par diverses cultures. Plus précisément, examinons combien d'âmes nous possédons :

- pas d'âme immortelle
 - dans le bouddhisme (l'âme ne survit pas après la mort ; la réincarnation n'implique pas une âme immortelle);
 - chez Épicure ;
 - pour les athées ;
- une âme immortelle dans les religions du Livre ;
- six âmes chez les Yekuana du Venezuela ;
- dix âmes chez les Vietnamiens ;
- 90 âmes chez les Tai-Deng du Laos.

Pour ceux qui croient en l'existence de plusieurs âmes, celles-ci ont généralement des destins différents selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises.

En disant simplement « l'âme » tous cas confondus, elle peut être immortelle, ou disparaître puis ressusciter, ou renaître un certain nombre de fois puis se dissoudre. D'un autre point de vue, elle peut vivre spirituellement sans corps, ou vivre dans un nouveau corps, ou vivre dans l'ancien corps

66 Il y a au moins trois raisons de ne pas savoir ce que l'on veut :

- la méconnaissance de l'environnement physique et social ;
- la méconnaissance de soi ;
- l'absence de désir, pour autant qu'on sache la distinguer du désir d'inactivité, d'insouciance ou de paresse.

Le dernier cas relevant de la pathologie, je le sors de mon propos. Il reste donc deux remèdes :

- l'information, la formation et la culture ;
- l'introspection et la psychologie.

67 La Suisse n'en prend pas le chemin car, pour conserver leur influence, les chrétiens préfèrent le communautarisme.

68 « *Wie man wird, was man ist* », *Ecce Homo* (1888), Nietzsche.

ressuscité. Des devenirs si divers sont le signe de théories imaginaires et dépourvues de fondements sérieux.

En recourant à ce qui est invérifiable, le surnaturel offre de grandes possibilités d'explications. J'en propose ici une de plus : les hommes se transforment en *Peter Pan* et les femmes en *Mary Poppins*.

Finalement, la notion d'«âme» est un trait culturel sans aucun fondement objectif. Puisque nous n'avons aucun indice observable sur le devenir de l'âme humaine à notre mort, l'immortalité de l'âme doit être éliminée par le rasoir d'Ockham. Nous n'avons pas à prendre en considération la survie de l'âme.

L'immortalité est une utopie, un fantasme, un déni de la mort. Emportés par leur révolte contre le réel, les croyants se plongent dans un monde merveilleux et paradisiaque. Je préfère limiter mes désirs à ce qui est possible et m'en tiens au truisme «Quand on est mort, on est mort».

Ne soyons pas les victimes d'un partage cartésien rigoureux entre « les choses matérielles » et « les choses de l'esprit ». Je ne peux pas envisager la vie comme étant l'intersection de deux mondes, l'un matériel constitué d'atomes inertes, l'autre immatériel contenant des entités de vies ou un insuffleur de vie. L'univers ne se réduit pas à ce que l'on peut en voir par la lorgnette du catholicisme : la matière n'est pas inerte à la manière des composants d'une horloge, mais est capable de s'auto-organiser spontanément⁶⁹, de se structurer, de s'ordonner : la vie et l'intelligence sont des phénomènes naturels. Ainsi, l'organe principal de la vision n'est pas l'œil, qui est certes nécessaire, mais le cerveau qui traite et analyse l'information visuelle. De même que la vie n'a pas besoin du souffle divin pour apparaître, l'esprit peut émerger lorsque les conditions nécessaires sont réunies⁷⁰. L'univers dans lequel nous vivons inclut nos émotions et nos pensées qui ne nécessitent aucun monde spirituel distinct pour exister. Les êtres surnaturels et autres esprits n'existent que dans le psychisme des individus. La dimension spirituelle existe, mais elle est subjective. Nous sommes des parcelles du monde naturel où s'est formé un peu de raison et de liberté. Notre conscience ne s'allumant que pour une durée limitée, nous avons l'impression de n'être qu'un observateur de passage. Au-delà de cette apparence, **la conscience ne vient pas d'ailleurs, l'homme n'est pas un être spirituel en itinérance, mais une partie consciente de l'univers**⁷¹. Il est insensé de croire que nous serions des « *étrangers et voyageurs de passage sur la terre* [1 Pierre 2:11] », des êtres d'une nature extraterrestre en stage d'épreuve. Les mondes parallèles que certains voient spirituels sont en fait des mondes intérieurs, oniriques, mythiques et imaginaires qui se modulent en d'innombrables variations subjectives. Le corps et l'âme sont deux aspects d'une même réalité, comme on dit l'avant et l'arrière. La nature qui a accouché de l'homme, des sociétés et de leurs cultures, est bien plus riche et complexe que l'être humain. Si l'univers n'est pas enchanté, rien ne s'oppose à ce que nous le percevions comme enchanteur et en soyons émerveillé. Je suis convaincu de la profonde unité du réel⁷². Ce point de vue offre l'avantage d'ouvrir à la science l'étude des interactions entre le corps et

69 Dans les «systèmes dissipatifs» introduits par Ilya Prigogine.

70 Voir par exemple *Intelligence collective*

71 Dans la religion, l'idée de « *relier* » est centrale. Si on pense que l'on est étranger à ce monde, on peut se sentir relié à l'au-delà. Je préfère penser qu'il n'y a qu'un seul monde et, comme nous sommes tous embarqués sur la même planète, je me sens directement relié aux autres humains.

72 Ceux aiment classer ce qu'ils rencontrent dans des tiroirs étiquetés vont dire qu'il s'agit d'une forme de « *matérialisme philosophique* », mais je préfère utiliser l'expression « *monisme parcimonieux* » qui signifie monisme fondé sur le principe de parcimonie.

l'esprit. Par exemple, lorsque nous qualifions le software d'immatériel, nous devons nous souvenir que l'information fait partie du monde physique. Factice, l'opposition entre le matériel et le spirituel est néfaste à une juste compréhension de l'univers dans lequel nous évoluons. La sélection naturelle a favorisé notre attachement à la survie. Par fantasme, notre vie se voudrait immortelle. Les religions ont été construites pour étayer cette espérance irréaliste. Ni la Terre, ni le Soleil, rien n'est éternel. L'immortalité, située hors de l'univers dans lequel nous vivons, ne nous concerne pas. Survivre dans un monde spirituel signifie vivre dans l'imaginaire.

La religion, la damnation et la Rédemption

Puisque nous n'avons aucune preuve crédible que l'une au moins des religions est vraie⁷³, c'est que, très probablement, aucune n'est vraie. Des éléments non établis ne peuvent servir à fonder une règle de vie. Là où l'agnostique, évitant de porter un jugement, dit « Je ne suis pas croyant parce que je ne sais pas que croire », l'athée est plus catégorique : « Rien plutôt que n'importe quoi », c'est-à-dire « Je ne suis pas croyant parce qu'aucun courant religieux est suffisamment crédible pour mériter l'adhésion, ce qui fait que je les rejette tous ». N'est-il pas vain de chercher le bonheur à un endroit où il ne peut pas être ? La croyance est un mode particulier de fonctionnement mental dont la fonction est, comme la psychose, d'échapper au réel. Outre son rôle dans la lutte pour le pouvoir, la religion est une thérapie archaïque destinée à soulager les personnes chez qui les questions existentielles engendrent des troubles de l'émotivité⁷⁴. « À priori, tu es damné, mais la religion peut te sauver ; voilà qui donne un sens à ta vie. » C'est un procédé aberrant que d'apporter du réconfort au moyen d'une échappatoire à un décret de damnation. Ne vaut-il pas mieux observer que la dite damnation est un mythe cauchemardesque sans rapport avec la réalité ? Nous ne sommes pas damnés, mais mortels. C'est une dérive des valeurs que de dévaloriser notre vie au profit d'un ailleurs mythique. Nos préoccupations sont mieux investies dans l'« ici maintenant ». Devenir athée est un moyen de se soustraire aux chantages religieux à propos de ce qui se passerait après notre mort. Si l'idéologie religieuse peut faire du bien à certaines personnes, elle a des effets dévastateurs sur d'autres. De même qu'on n'administre pas un médicament à une personne saine, un homme qui a établi sa paix intérieure n'a nul besoin de s'engager religieusement. Certes, les mythes sont une source intarissable de culture, d'inspiration et de réflexions, mais il n'est pas raisonnable de s'impliquer dans un mythe particulier au point d'en faire un Absolu. L'obsession religieuse relève d'une pathologie, quand bien même elle ait été culturellement et socialement valorisée et soit encore répandue. C'est une caractéristique de l'enfance que la confusion entre les mondes réel et imaginaire. Aux personnes dépendantes de la religion, on peut leur prescrire un traitement au moyen d'une spiritualité de substitution : voir p. 167 : *Les Adeptes de Terminus*. Par ailleurs, trop de croyants tiennent absolument à faire profiter les autres des bienfaits de la religion⁷⁵. L'enseignement de la religion doit se limiter aux faits religieux, sans esprit partisan.

73 Si on peut entrer en matière au sujet de la nature humaine de *Jésus Christ*, il est difficile d'en faire autant à propos de sa « *nature divine* ». Comment démêler le fait historique, le mythe et la croyance ? Il est évidemment légitime de cultiver des mythes, mais à l'impérative condition d'admettre qu'il s'agit d'allégories.

74 Selon Sigmund Freud, les rites religieux, comme les manifestations obsessionnelles de la névrose, servent à protéger de l'angoisse.

75 Il m'arrive parfois d'envier le croyant : j'aurais souhaité pouvoir prier « *Seigneur, protégez-moi de tous ceux qui pratiquent le prosélytisme* ».

On ne peut pas laisser un mythe dicter notre conduite

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles⁷⁶, car il n'y en a pas d'autres. Mais nous pouvons, dans une certaine mesure, choisir notre avenir. L'athéisme n'est pas une croyance, mais un choix raisonné où l'utopie de la foi est dépassée par la liberté. A défaut d'être les enfants de Dieu, nous sommes issus de poussières d'étoiles⁷⁷. Un principe organisateur existe : ce sont les lois de la nature. En affirmant que l'homme est un être naturel, on positionne en terrain fertile la recherche sur l'être humain. Malgré les progrès spectaculaires de la biologie, notre compréhension de la vie demeure superficielle. Quant à l'explication des facultés intellectuelles, nous n'en sommes encore qu'aux prémices. Tandis que le spiritualisme est figé, donc stérile, la science a pour but d'expliquer pourquoi et comment l'ordre et la régularité surgissent du chaos. Les questions fondamentales, comme l'origine de l'univers⁷⁸, sont pour l'instant hors de portée des connaissances humaines. Le réel recèle encore bien des mystères⁷⁹, mais nous ne disposons d'aucune autre voie crédible, d'aucun raccourci magique, d'aucune révélation divine⁸⁰. Pour aller loin, il faut avancer longtemps dans la même direction. Comment choisir son cap et le tenir ? Mon unique boussole est le rationalisme qui n'est pas une doctrine, mais une attitude intellectuelle, une manière d'appréhender les problèmes. On peut apprécier les effets de cette méthode dans le choix des arguments et l'articulation logique du discours : s'en tenir aux faits et exercer une critique systématique de tout argument d'autorité ou transmis par une tradition. Au-delà de nos connaissances ne se trouve que l'ignorance. Les hypothèses supplémentaires ne sont que des complications arbitraires qui alimentent de vaines querelles. On ne peut pas laisser un mythe dicter notre conduite. Pour une meilleure adéquation à la condition humaine, remplaçons la prétendue quiétude de la certitude religieuse⁸¹ par la jubilation d'explorer l'inconnu.

En s'adonnant aux arts, on peut humaniser, enrichir, poétiser le réel, et ainsi accéder à l'émerveillement.

Résister à la foi: indifférence religieuse, agnosticisme et athéisme

Question ou objection

De nombreux récits témoignent, dans une circonstance de mort imminente, du passage dans un tunnel dont l'extrémité est illuminée d'une vive clarté. On peut y voir une ouverture sur un au-delà.

76 Allusion à *Candide*, de Voltaire.

77 Selon l'expression de l'astrophysicien Hubert Reeves.

78 Pour expliquer le Big Bang, des théoriciens proposent, entre autres, des modèles dans lesquels notre univers serait une bulle spatio-temporelle apparue dans un méta-univers infini et éternel ; celui-ci générerait, via une infinité de big bang, une infinité d'univers dotés de lois physiques différentes. Le Big Bang d'où provient notre univers serait une fontaine blanche, c'est-à-dire le rebond consécutif à l'effondrement du trou noir où se serait concentré l'univers qui a précédé le nôtre. Une autre hypothèse pourrait être plus plausible : la mécanique quantique ne porte pas sur le réel, mais seulement sur l'information que nous en avons. La physique aussi tend à devenir modeste.

79 Rien à voir avec les mystères religieux : il s'agit ici de simples lacunes, et non d'expédients théologiques pour masquer les incohérences et les contradictions.

80 Conscient des limites de la science, je ne m'associe ni au positivisme, ni au scientisme. Je ne prétends pas que la science peut tout expliquer. Bien au contraire, j'affirme que, dans nos modestes et hypothétiques connaissances, les lacunes n'ont pas à être comblées par des actes de foi.

81 Antiphrase désignant en fait l'inquiétude religieuse. Voir p. 144 : *Surmonter la peur de la mort*.

Réponse

Quand l'activité du cerveau est perturbé, les aires visuelles produisent spontanément des formes géométriques. C'est l'organisation et le fonctionnement du cortex visuel qui est ainsi reflété, ce qui n'a rien à voir avec la révélation d'un au-delà.

J'ai l'intense sentiment de vivre sous la bienveillante protection d'un ange gardien. Je sens bien que quelqu'un veille sur moi.

Vous avez le sentiment d'avoir généralement de la chance. Par contre, les habitants des bidonvilles du Bangladesh ne doivent pas voir souvent des anges passer. Les anges ont leurs chouchous. Pourquoi ce privilège par rapport à ceux qui ont de la poisse ? Faut-il comprendre qu'une importante partie de l'humanité doit vivre sous la malveillance de démons ?

Je propose de rechercher des explications plus naturelles. Si votre caractère est inquiet ou pessimiste, vous avez tendance à comparer les événements qui vous arrivent à ceux que vous craignez. Vous avez alors le sentiment d'avoir de la chance. Ou peut-être avez-vous simplement la lucidité d'apprécier la chance que vous avez.

En ce qui me concerne, j'espère sincèrement que le déroulement de ma vie ne dépende pas d'êtres spirituels, bienfaisants et malfaisants, qui jouent à se tendre des escarmouches, comme dans de mauvais contes pour enfants.

Au sujet de l'amour divin, voir p. 77 : *Dieu est-il bon ou paradoxal ?*

Puisque la foi nous permet de vivre mieux, peu importe qu'elle soit vraie ou non. C'est le résultat qui compte: je vis plus heureux dans la perspective d'un bonheur éternel.

L'argument qui vaut pour un témoin extérieur devient inopérant pour la personne concernée, car dès qu'elle prend conscience qu'elle ne se préoccupe plus de la vérité, sa foi perd de sa force, et l'espoir faiblit. Transformer l'incertitude en vérité absolue et vivre selon des attentes irréalistes sont des formes de mensonges dont l'effet placebo ne saurait fonder le bonheur.

Avec la perspective du Jugement dernier et la menace du purgatoire ou de l'enfer, le croyant perçoit la mort comme un événement à l'issue incertaine, donc hautement dramatisé. L'athéisme apporte une vision plus apaisante: la mort est un événement naturel dépourvu d'enjeu. Une tranquillité d'esprit plus propice au bonheur est accordée à ceux qui font confiance à la raison. Par contre, croire que la foi est supérieure à la raison condamne à l'inquiétude religieuse ici bas. La paix est repoussée dans l'autre monde et réservée aux élus.

Voir p. 144 : *Surmonter la peur de la mort.*

Une religion est vraie parce que chaque croyant désire sincèrement qu'elle soit vraie. Ainsi, toutes les religions sont vraies.

Le besoin de croire est fondé sur le principe suivant: «La religion que je pratique est la vraie parce que je désire de tout cœur qu'il en soit ainsi». Il s'agit là d'un aveu de parti pris qui nuit au crédit de l'argument.

Ce sont les religions des autres qui sont fausses. Puisque les autres sont majoritaires, chaque religion est déclarée fausse par le plus grand nombre. La diversité des croyances révèle leur caractère arbitraire masqué par le conformisme religieux qui s'impose au voisinage immédiat de chaque croyant.

Lire p. 93 : *De la probabilité qu'une religion donnée soit vraie.*

Du respect envers les religions

Les êtres humains ont droit au respect, sans exception. Par contre, toutes les idéologies et toutes les croyances peuvent être soumises à la critique selon des critères de rationalité et de respect des Droits humains. Par exemple, l'athée peut critiquer l'islam comme le musulman peut critiquer l'athéisme.

Est-il offensant de s'attaquer à un symbole religieux ? À titre d'exemple, considérons le blasphème. Pour prendre de la distance, imaginons une religion qui révère le **Grand Lapin Bleu** et qui a décrété, entre autres, qu'il est interdit de représenter le «Grand Lapin Bleu» sous peine d'être lapidé. Faudra-t-il dès lors lapider tous les humains qui ont dessiné un lapin bleu ? Mieux vaut prendre des mesures préventives :

- des boîtes de crayons de couleurs, les bleus doivent être retirés;
- dans les écoles, il faut enseigner que les animaux ne se dessinent qu'avec de toutes petites oreilles, ou sans oreille du tout.

La question de fond consiste à comprendre et admettre qu'il est permis de vivre et d'évoluer dans une autre bassin culturel que le sien, avec cependant une restriction de taille: les religions et les cultures ne sont pas équivalentes, car on peut évaluer la façon dont elles respectent les Droits humains et la liberté religieuse.

Et jamais on ne peut demander à quelqu'un, croyant ou non, de se soumettre à des règles confessionnelles qui ne sont pas les siennes.

C'est le destin, c'était écrit

Celui qui croit au destin n'a pas besoin de regarder à gauche et à droite avant de traverser la rue. En effet, si ça n'est pas écrit, aucun véhicule ne va le renverser et il ne risque rien. Par contre, si c'est son destin, même en regardant à gauche et à droite, il sera surpris par un accident. Prendre des précautions, se protéger, tout cela ne sert à rien. La fatalité le surprendra quoiqu'il fasse. Il ne porte pas la responsabilité de ce qui lui arrive. C'est très commode, car il est ainsi dispensé de se faire du souci.

Dans l'opérette *La Belle Hélène* de Offenbach, Hélène trompe son mari, le roi Ménélas, avec cet argument libérateur «*C'est la fatalité*». On en rit, car le recours à un destin inéluctable n'est légitime que face à des événements sur lesquels on n'a aucune prise. Mais, du point de vue d'Hélène, c'est bien le cas puisqu'elle attribue la situation à la volonté des dieux. À chacun son rôle : aux dieux la responsabilité, à elle la jouissance de la vie.

Certaines personnes ont un comportement à risque : sports extrêmes, prise de drogues, vitesse au volant, etc. Lorsqu'on tente de les mettre en garde contre le danger, un argument est fréquemment avancé : «*s'il est écrit que je*

dois mourir maintenant, je ne pourrais pas échapper à mon destin; dans le cas contraire, je ne risque rien». Il s'agit d'une variante de «C'est Dieu qui décide» comme au jeu de la roulette russe.

La croyance au destin est attractive, car elle déresponsabilise et écarte la peur. Malheureusement, elle ne protège pas de la bêtise. En suivant le raisonnement, vous pouvez prendre les risques que vous voulez, même tenter de vous suicider : si ce n'est pas votre heure, vous vous en sortirez indemne. On parie ?

La raison nous incite à repérer les éléments sur lesquels nous pouvons agir pour améliorer notre sort, et à rester indifférents à tout ce qui dépasse notre champ d'action. Nous ne sommes pas complètement impuissants, et notre avenir dépend au moins partiellement de notre comportement. Nous avons donc une part de responsabilité envers nous-mêmes.

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Quel est le sens de la vie ? Pourquoi tant de souffrances dans le monde ? Pourquoi le mal existe-t-il ?

Le mot «Pourquoi» a plusieurs sens distincts:

- une exploration, la recherche d'une explication possible, la curiosité scientifique, etc;
- une explication ultime et définitive dans la certitude de la Vérité Première.

Si la première attitude doit être encouragée, la seconde est désespérée et stérile. La question «Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien» s'applique aussi à l'existence de dieux. Pourquoi existerait-il un dieu bienveillant à notre égard ?

*«Faut-il donc savoir tant de choses ?
Que deviennent les plus beaux jours ?
Où vont les premières amours ?
Où vole le parfum des roses ? [...]
Ignorer n'est-il pas plus sage ?»*

[Henri Meilhac et Philippe Gille, Manon]

Pourquoi nous est-il si difficile de reconnaître que nous n'en savons rien ? C'est rageant de ne pas connaître le fin mot de l'histoire et nous aurions souhaité un monde meilleur. Mais sont-ce des raisons suffisantes pour promouvoir une histoire mythique au rang de vérité absolue afin de bâtir une explication ultime ? Je préfère penser que «Savoir qu'on ne sait pas est le début de la sagesse».

Notre existence n'est pas une énigme à comprendre, mais une opportunité à vivre.

Je ne peux pas accepter que l'homme ne soit qu'un animal.

La nature animale de l'homme n'est guère contestée. La question porte sur ce que l'homme possède de spécifique par rapport aux autres animaux. Une partie du problème peut venir du mépris à l'encontre des animaux, sentiment qu'il est nécessaire de réprimer.

La vision occidentale traditionnelle accorde à l'homme une essence humaine qui le place dans une position complètement séparée de la nature. La Tradition nous enseigne qu'un profond fossé sépare l'homme de l'animal : alors que l'homme possède une âme immortelle, l'animal n'en a pas. Ajoutez à ceci l'injonction de la Genèse «Dominez la terre, soumettez les animaux», celui qui a reçu un tel enseignement doit refuser de n'être qu'un animal.

Aujourd'hui, les sciences construisent une nouvelle manière d'envisager la nature. Nous partageons 98 % de notre code génétique avec le chimpanzé. Nous découvrons que les animaux possèdent de nombreux processus cognitifs semblables aux nôtres. Dans l'arbre du vivant, l'homme n'est qu'un petit rameau dans l'immensité de l'arborescence. Toute l'évolution des sciences montre une continuité entre l'animal et l'homme : usage d'outils, fabrication d'outils, culture, conscience de soi, etc. Il n'est, dès lors, plus insultant d'être qualifié d'animal.

«La révolution darwinienne sera achevée lorsque nous abandonnerons notre arrogance [...], admettant qu'Homo sapiens n'est qu'un rameau minuscule, né d'hier à peine, sur l'arbre de vie luxuriant.»

[Stephen Jay Gould]

Nous ne disposons d'aucun indice sérieux nous indiquant que l'homme soit un être surnaturel, c'est-à-dire produit par l'intervention d'un esprit, selon un processus différent de l'animal. La dimension spirituelle existe, mais elle est subjective. La nature n'est pas notre environnement, car nous en faisons partie. La signification du mot «animal» doit être étendue et enrichie afin que l'homme y trouve place. Peut-être accepterez-vous de dire que «l'homme est un être naturel» ?

Si, comme alternative, vous pensez que l'homme est un esprit extraterrestre en séjour d'épreuve sur Terre à cause de la malédiction du péché originel, vous vous situez dans le registre du conte fantastique.

Je préfère une fleur naturelle et périssable à une fleur immortelle, séchée ou synthétique, mais je reste pantois devant ceux qui disent préférer une fleur à la fois naturelle et immortelle. Répondre avec ses tripes est irréaliste. Celui qui se plaint que les pierres sont trop dures, je le qualifie d'hurluberlu. Les croyants s'imaginent un monde fabuleux et enchanté où le Christ est ressuscité et où ils vivront éternellement dans un divin bonheur.

Penser que «*la recherche de l'immortalité est vaine*» est une idée ni moderne, ni liée à l'athéisme, comme le montre un des plus anciens textes connus l'«*Épopée de Gilgamesh*». Notre beauté n'est pas celle du diamant, mais celle d'un être sensible qui peut aimer et penser, le temps d'une vie.

Seule la crainte de Dieu peut tenir les hommes dans le droit chemin. C'est pourquoi l'athée est amoral.

Au Moyen Âge, pour prévenir les atteintes aux personnes et aux biens, on agitait la menace des pires supplices. Mais la dissuasion était limitée puisque la misère poussait aux larcins et qu'il était courant de voir les voleurs faire des prières pour éviter de se faire prendre. Maintenant, on sait que la menace, l'intimidation et la répression à elles seules sont des mesures

à l'efficacité limitée, comme on peut le constater aujourd'hui encore dans la lutte contre la drogue.

Jusqu'il y a peu de temps, la pédagogie populaire considérait que seule la peur des châtiments corporels incite les enfants à bien se conduire.

Aujourd'hui, il est réprouvé de maltraiter les enfants. On a maintenant une autre conception de l'éducation.

Croire que seule la crainte de Dieu et la peur de l'enfer peuvent tenir les hommes dans le droit chemin est une vision simpliste, partielle et réductrice de l'humanité. C'est une bien triste image de ne voir que la face égoïste de l'homme. Il importe d'avoir de soi-même une opinion moins méprisable.

Au contraire, c'est une attitude répandue que d'être respectueux pour être respecté et aimable pour être aimé. Vivre en société nécessite du respect, sans quoi la situation devient invivable pour tous. Il n'est pas nécessaire d'adhérer à une religion pour s'en rendre compte. En ce qui me concerne, je ne veux pas vivre dans un monde régi par la force brute, et je m'engage pour la défense des droits humains.

L'homme étant un être individuel et social, il est à la fois égoïste et altruiste, défendant son intérêt propre et le bien commun, mais ni totalement égoïste, ni totalement altruiste. Chacun atteint une position intermédiaire d'équilibre. Dans la lutte pour la survie, la coopération apporte des avantages et tient un rôle aussi important que la compétition. Conscient de sa dépendance à la société, l'individu se sent obligé de reporter une partie de ses préoccupations vitales vers le bien commun. Cette disposition d'esprit, qui résulte de la sélection naturelle, est au fondement de la morale. Il me paraît un peu court de penser que l'athée est dépourvu de morale puisque la morale existe en dehors des religions.

Il est aujourd'hui avisé de cesser de croire à la valeur éducative des sévices et d'accorder à l'homme plus de respect, plus d'éducation et plus de confiance. Bref, je préfère croire en l'homme qu'à l'enfer. L'humanisme véritable n'est pas religieux.

Je suis à peu près athée

Certaines personnes m'ont déclaré être «à peu près athées» parce qu'elles doutaient de l'existence de Dieu. Mais non, cette position est celle de l'agnosticisme, pas de l'athéisme.

D'autres personnes se disent agnostiques, tout en faisant partie d'une Église et en participant à des cultes au-delà du simple respect des conventions sociales. Il s'agit là d'un état intermédiaire entre la croyance et l'agnosticisme véritable.

Il m'apparaît que peu de personnes peuvent se définir d'une manière cohérente. La majorité se distribue sur un large éventail de positions intermédiaires mal définies. En naviguant de doutes en hésitations, l'on passe aisément d'un contresens à une contradiction. C'est un état ordinaire de ceux qui ont été enfumés.

Ma définition de l'athéisme

Étant donné qu'il existe plusieurs variantes d'athéisme, je vais préciser ici le sens que je donne à ce terme.

L'athée ne croit pas au Dieu-juge, c'est-à-dire qu'il rejette la séquence de croyances « *L'être humain possède une forme de survie ; à sa mort, il est jugé, puis récompensé ou puni* ». Ainsi, si Dieu existe et si quelque chose de nous survit après la mort, ce qui n'est pas établi, il n'y a pas lieu de croire que Dieu nous attribue des bons et mauvais points pour nous récompenser ou nous punir dans l'au-delà.

Cette définition ne se prononce pas sur l'existence d'un Dieu créateur et peut être compatible avec le panthéisme.

Par contre, elle disqualifie la morale de rétribution. Ainsi, elle exclut aussi les religions qui, sans parler de Dieu, annoncent des réincarnations, avec ou sans cycles, qui dépendent du comportement moral ; il m'arrive d'appeler cette croyance le « Dieu-juge implicite ».

Ma position personnelle va cependant plus loin que cette définition puisque je ne crois à aucune forme de survie après la mort, ce qui simplifie grandement toutes ces questions philosophiques. Pour le dire, j'utilise l'expression « version forte de l'athéisme ».

L'athéisme est une croyance tout à fait semblable à une croyance religieuse.

Le présent article fait suite à « *De l'agnosticisme à l'athéisme via le principe de simplicité* » (voir p. [121](#)), mais peut être lu comme une rubrique indépendante.

Vous semblez confondre « Croire que Dieu n'existe pas » et « Ne pas croire qu'un dieu existe ». L'athéisme consiste simplement à considérer comme infondée toute croyance à une ou plusieurs divinités. Il faut d'abord se mettre d'accord sur le sens des mots. Une force créatrice intéresse les philosophes, mais beaucoup moins les simples mortels. Le Dieu dont nous parlons ici soupèserait nos actes, les enregistrerait dans son infinie mémoire, nous jugerait, se laisserait influencer par des cérémonies ou des prières et nous sanctionnerait selon la juridiction de nos religions respectives. Dans une autre culture, mais dans le même registre, après une réincarnation, la forme du nouveau corps (végétal, animal ou humain) dépendrait de notre mérite.

À contrario, certains athées croient en un Dieu créateur qui ne nous juge pas. Ils pensent que les attributs du Dieu de la bible ont été imaginés par l'homme à l'image des rois. Notre comportement n'ayant aucune conséquence dans l'au-delà, nous pouvons complètement ignorer Dieu. Ma position personnelle est un peu différente: au-delà de la physique, on peut imaginer tout ce que l'on veut; il n'y a aucune raison de choisir une éventualité pour y croire. L'athée ne nie pas nécessairement l'existence de Dieu mais, dans toutes les variantes, il range définitivement toute divinité dans les oubliettes. En résumé, l'athée est « celui qui vit sans dieu ».

Il ne s'agit pas d'établir que Dieu n'existe pas, mais seulement que la probabilité de l'existence d'un Dieu personnel est trop faible pour qu'il y ait un intérêt à s'investir en religion, et plus faible encore pour un Dieu qui nous

aurait dicté des directives. Les éventualités qu'on ne peut exclure par une preuve sont si nombreuses et variées qu'on ne peut raisonnablement miser sur l'une d'elles. L'athéisme est aussi la prise de conscience que personne - aucune force supérieure consciente et pleine de compassion - ne s'occupe de nous. Au pari de Pascal, le jeu n'en vaut pas la chandelle. L'athée renonce à miser et s'éloigne de la table de jeu des croyances; il juge plus utile et plus constructif d'investir son temps et son énergie dans le domaine laïque. La sagesse consiste à se détacher des utopies, c'est-à-dire à pratiquer l'indifférence religieuse.

Il est incongru d'assimiler l'athéisme à une religion. Entre l'incroyance et un système de croyances, la dissymétrie est totale. L'athéisme est un acte de foi extrêmement compact puisqu'il se réduit à dire non à la religion. Cela n'a pas grand chose à voir avec une religion dont la description nécessite au moins un livre et, plus habituellement, toute une bibliothèque.

La croyance nécessite un credo, et l'athéisme n'en a pas. Là où le croyant affirme que son Dieu est le vrai et que les autres sont des usurpateurs, l'athée ne voit partout que des illusions. Il vaudrait mieux dire: l'athéisme, ainsi que chaque religion, est une idéologie.

L'athée n'appartient pas à une Église, c'est-à-dire à une communauté spirituelle guidée par des pasteurs ou des chefs. Il se conçoit comme un être indépendant et autonome.

Pour user des termes «foi» et «croyance» à propos de l'athéisme, il faut d'abord avoir vidé ces mots de leur contenu religieux. Malheureusement, ceux qui les utilisent en sont souvent incapables. C'est pourquoi je préfère parler de «convictions athées». Alors que le croyant a pour but de croire le plus fermement possible, l'athée veut renforcer son opinion qu'il faut cesser de croire.

L'athée n'a pas la prétention de détenir la vérité absolue directement dictée par Dieu lui-même. Il se satisfait des modestes lumières de la raison humaine. J'ai toujours enseigné des mathématiques athées. Ainsi, chaque fois que j'ai dit « $3 \times 1 = 3$ », j'ai volontairement omis de mentionner l'exception « $3 \times 1 = 1$ » pour le mystère de la Trinité. L'athéisme est, avec l'indifférence religieuse, un moyen de nous soustraire à l'impérialisme des religions qui prétendent dicter, non seulement notre comportement, mais aussi nos pensées.

Alors que le fidèle se soumet aux commandements de sa religion pour éviter l'Enfer et atteindre le Paradis, l'athée demeure insensible au chantage religieux. Dire que l'athéisme est une sorte de religion est aussi absurde que d'affirmer «*L'abstinence est une sorte de drogue*».

Alors que beaucoup de croyants sont prêts à rédiger un essai intitulé «Ce que je crois», mon site pourrait porter le sous-titre «Ce que je refuse de croire». Comme indiqué dans ma déclaration d'impôts, je n'ai «aucune religion».

En matière de croyances, l'humanité est malade de la maxime «Mieux vaut une religion que rien» à laquelle l'athée répond «Mieux vaut rien que n'importe quoi».

Pour certains croyants, il est inconcevable de «ne croire à rien». Afin de soigner leur dépendance à la foi religieuse, je leur propose une religion de substitution: « *Les Adeptes de Terminus* » [voir p. 167] (à utiliser avec discipline et précaution, comme la méthadone).

La croyance religieuse est-elle une croyance comme une autre ?

On peut répondre à cette question en effectuant un sondage et observant, par des méthodes statistiques, si l'intensité de la croyance religieuse peut être corrélée avec d'autres croyances telles que l'astrologie, la cartomancie, la chiromancie, la numérologie, les horoscopes, diverses superstitions, l'intervention d'esprits dans la vie quotidienne, la télépathie, la prémonition, les guérisons miraculeuses, le pouvoir des guérisseurs, celui des sourciers, l'homéopathie, etc. Mon hypothèse est que la corrélation est positive, c'est-à-dire qu'il existe des personnes globalement plus crédules que d'autres, autrement dit que la crédulité n'est que peu sélective. Je postule que l'attitude de crédulité consiste à voir le monde comme régi par des forces occultes ou magiques, en opposition à la posture rationnelle qui considère l'univers comme obéissant à des lois naturelles. Cependant, seule une véritable étude scientifique peut établir une telle conclusion.

Celui qui adopte une posture d'athée manifeste un orgueil hors norme

Que dire de celui qui croit que son Église est dépositaire de la Vérité absolue ? Que penser de celui qui se voit comme un élu entretenant un lien privilégié avec Dieu ? Peut-être ne s'agit-il pas d'orgueil mais de prétentions mégalomanes ? Le fond de l'inconscient étant opaque, ce genre de jugement est déplacé et ne peut pas être utilisé comme argument sérieux.

Rationalisme athée

Dans beaucoup de romans policiers, il y a un personnage qui explique les événements par l'action de forces surnaturelles. Mais, à la fin, c'est toujours l'inspecteur qui a raison, car il se fonde sur des arguments rationnels. Malheureusement, dans la société, les inspecteurs sont minoritaires.

Affirmer comme Pascal que «L'homme est un roseau pensant» est une erreur patente. Avant d'être rationnel, l'homme est d'abord un être émotionnel.

Le rationalisme n'est certainement pas une attitude spontanée. Il ne peut se développer qu'à partir d'une attitude critique mettant à nu les attaches affectives qui sont au fondement des religions.

«La doctrine du peuple élu est indubitablement un produit de la forme tribale de la société.»

Karl Popper, *La Société ouverte et ses ennemis*

C'est pourquoi un parallélisme peut être dressé entre

- la décision d'adopter les droits humains en lieu et place de la morale religieuse de son environnement social;
- la décision d'adopter le rationalisme athée en lieu et place de la religion de son environnement social.

Dans les deux cas, les mouvements sont les mêmes: des tripes vers le cerveau, d'un mode de penser tribal vers l'universalité et d'un état infantile avide de merveilleux et de surnaturel vers l'âge de raison.

L'athée n'est pas crédible.

J'ai entendu des croyants, en particulier deux enseignants retraités, soutenir les thèses suivantes :

- Quelqu'un de sensé ne peut pas être sincèrement athée, car l'existence de Dieu est une évidence et il est impossible de ne croire à rien. L'athée ne peut donc que travestir ses pensées véritables, tromper et mentir.
- On ne peut pas faire confiance à un athée. Il faut réserver sa confiance aux vrais croyants.

J'espère vivement que la sincérité qui se dégage de mon témoignage constitue un démenti à de telles «thèses». Être athée est une position raisonnable, défendable et honorable.

En tant qu'athée, vous faites ce que vous reprochez aux croyants, à savoir prêcher et tenter d'endoctriner.

Le mouvement que vous dénoncez va du propagandiste vers la population : publicité, démarchage, etc. En ce qui me concerne, c'est le contraire : ce sont les internautes qui recherchent des textes répondant à leurs interrogations. Je défends mon point de vue sur internet, il est vrai. Cependant, seuls ceux qui le désirent me lisent. Mon épouse est catholique, et j'ai toujours respecté sa foi. Je réfute que mon comportement soit prosélyte.

Je n'ai pas, comme le catholicisme, mis en place un système d'endoctrinement à l'échelle planétaire. Je me comporte mieux que l'école publique qui m'a soumis à un enseignement idéologique très marqué. Je me contente d'assurer ma défense personnelle. Je ne me situe pas au niveau de l'action, mais de la réaction, c'est-à-dire de la résistance. «Désendoctriner» n'est pas endoctriner ! Mon message principal est :

«Méfiez-vous des «prêts à penser» qu'on vous prie d'adopter. Ne capitulez pas devant des arguments d'autorité. Ne vous laissez pas dicter votre conduite. Prenez des avis à des sources variées. Soumettez les idéologies à la critique de la raison. Conservez votre autonomie intellectuelle.»

Il s'agit donc d'un discours pour lutter contre la propagande religieuse. Si vous rompez vos chaînes, ce n'est pas pour accepter un nouveau carcan! L'athéisme est un chemin, pas un but. D'autres voies de libération existent: l'agnosticisme, le rationalisme, l'indifférence religieuse, l'anticléricalisme, etc. Sous cette forme atténuée et ouverte, il me paraît acceptable de militer contre le militantisme.

Laissons-nous inspirer par le mouvement des Lumières qui consiste essentiellement en

«la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son

entendement sans la tutelle d'un autre.»
Was ist Aufklärung ? Emmanuel Kant, 1784

En prenant conscience qu'ils sont largement minoritaires, les athées ne devraient-ils pas apprendre à douter ?

Pour situer la question, 8 % des Suisses se déclarent athées, ce qui correspond à environ 650'000 personnes (en 2015). L'athéisme est devenu une attitude relativement courante.

Alors que la majorité de la population se positionne selon l'axe du cœur «*Je déteste*» / «*J'aime*», le rationaliste préfère l'axe du cerveau «*Irrationnel*» / «*Rationnel*». Il est clair que la première attitude paraît plus sympathique: le discours des athées est moins sexy que celui des prédicateurs religieux, capables de faire miroiter plus de promesses que des publicités mielleuses faisant appel aux rêves.

Malheureusement, même inspirée par l'Esprit saint, la majorité ne montre pas toujours le bon chemin. Contre l'avis de l'Église et de l'ensemble de la chrétienté, Galilée osa prétendre que la Terre n'est pas fixe et immobile au centre du monde. Renoncer à l'esprit critique et se laisser guider par l'Église est un choix douteux.

Dans le monde, les croyants sont majoritaires, mais les chrétiens sont minoritaires. Ces derniers vont-ils se mettre à douter ?

Les croix dans les espaces publics

La croix est, comme tous les instruments de torture, la honte de l'humanité. La croix est une version symbolique et épurée du crucifix qui représente le calvaire du Christ. Les croix disposées dans les espaces publics et sur les montagnes proclament le triomphe du christianisme et son règne sur la société. Certaines sont des «croix de mission», ce qui en dit long sur l'état d'esprit qui a présidé à leur érection. Pour moi, elles évoquent aussi le crucifix de la salle de classe devant lequel, enfant, je devais rabâcher le catéchisme. Que cette période soit révolue me procure du soulagement, mais pour quiconque a reçu une éducation chrétienne, la croix demeure un symbole indéracinablement religieux.

Aujourd'hui, la tendance est à alléger l'héritage chrétien d'une partie sa substance pour mieux faire accepter ce qu'il en reste. Faire passer la croix pour un symbole rassembleur ayant aussi une interprétation laïque - un homme tenant les bras ouverts - est un contresens historique. Le passé nous interroge, et nous dénaturons ses messages. Peut-être la croix deviendra-t-elle un jour un symbole laïque, mais l'annonce me paraît prématurée.

Les croix dans les espaces publics provoquent un malaise chez ceux qui ne se sentent pas liés à une religion établie. Elles doivent néanmoins être reçues comme un héritage culturel, et les accepter dans le paysage n'implique pas d'adhérer à une religion. Par contre, il me paraît plus problématique de défendre les croix avec ardeur, mais pas ce qu'elles représentent.

Les qualificatifs accolés à la croix ne sont pas sans conséquence. Si la croix est un symbole que chacun interprète à sa guise comme étant religieux ou laïque, alors les activistes chrétiens peuvent continuer d'ériger de nouvelles croix dans les espaces publics. Je pense en particulier à celle de taille ostentatoire située au bord de l'autoroute A12 à Châtel-Saint-Denis (Suisse). Cela va-t-il

continuer ? Ça me dérange de passer sous une croix qui me dit «Je témoigne de la foi chrétienne de ce pays» alors que c'est ma terre et que je ne me sens pas chrétien. **Les croyants n'adorent pas que Dieu: ils adorent aussi s'exprimer au nom de tous.**

La société d'hier étant imprégnée de religion, les croix rassemblaient, tandis que les manifestations publiques de foi deviennent moins ostentatoires au fil de la déchristianisation de l'Europe occidentale. Les croix d'aujourd'hui divisent, en particulier celles que l'on veut accrocher dans chaque salle de classe. Étant donné la diversification des sentiments religieux, je m'oppose à l'érection de nouvelles croix. Les mouvements religieux ne devraient pas être autorisés à accaparer l'espace public, qu'il s'agisse de montagnes ou d'écoles. Puisque la croix est un symbole principalement religieux, en ériger une nouvelle est un acte partisan et déplacé.

La croix mortuaire



Je trouve de mauvais goût de placer les cérémonies funéraires sous l'omniprésence du crucifix.

Une religion qui élève la souffrance au rang de modèle
bascule dans une sorte de masochisme moral.

Il est difficile de faire pire, à moins de représenter un empalement.

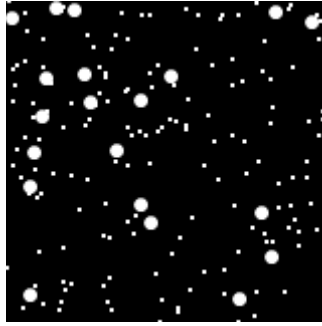
J'ai peut-être tort de renoncer à une cérémonie catholique:
rien que d'y penser pourrait me dissuader de mourir!

Plus sérieusement, je ne veux pas de croix, ni sur mon cercueil, ni sur mon urne funéraire.



Une nouvelle esthétique funéraire laïque reste à créer.

Les croyants apprécient le symbole «La lumière au bout du tunnel».



Les athées lui préfèrent le symbole «La dissolution dans l'univers».

Je pronostique que vous retrouverez la foi à l'approche de la mort.

L'espérance religieuse est anxiogène et accablante,
voir p. 144 : *Surmonter la peur de la mort.*

La méditation

La pratique de la méditation permet, entre autres, de se détendre et de se déstresser. Ces effets sont expliqués par le ralentissement du métabolisme (cœur, poumons, cerveau). Un état de conscience de paix intérieure peut s'installer. Méditer consiste aussi à se débarrasser des croyances anxiogènes.

Pour éloigner les émotions négatives, des exercices classiques consistent à se concentrer sur son corps, typiquement sur sa respiration. Personnellement, il suffit de me concentrer sur un sujet émotionnellement neutre comme un problème de mathématiques ou d'informatique. Une préoccupation impersonnelle apaise les mouvements profonds de l'âme. N'en déplaise aux esprits religieux, le rationalisme possède une fonction spirituelle. L'Éveil consiste à prendre conscience de la vanité de la foi.

De même que le repos est indispensable à l'athlète mais ne peut pas être le composant principal de son entraînement, la pratique de la méditation est un facteur de bien-être mais ne peut pas être un but de vie.

Le karma bouddhiste

La réincarnation est très tendance : c'est une sorte de recyclage écologique des âmes.

Selon l'enseignement du Bouddha, mon état actuel (ma souffrance, ma joie, ma perception de l'univers, ma destinée, etc) est le résultat de mes actes passés. En particulier, mes souffrances s'expliquent par mes vies antérieures pleines d'émotions négatives. Mon futur est déterminé par la qualité, positive ou négative, de mes actes présents.

Au contraire, je pense ne disposer que d'une seule vie et crois que l'évolution de l'univers est gouvernée, non par les conséquences du respect de règles morales, mais par les lois naturelles de la physique.

Une inépuisable source d'inspiration

L'intelligence, c'est pas sorcier, il suffit de penser à une connerie et de dire l'inverse.
[Coluche]

On m'a demandé où je trouvais mes idées, quelle était l'origine de ce matériel qui forme la trame de mes textes. Je n'ai pas eu à aller le chercher, car il est s'est imposé à moi. Durant toute ma vie, j'ai été entouré de croyants qui m'ont submergé de visions chrétiennes mâtinées de philosophie néo-thomiste. En prenant le contre-pied de chaque thèse, j'ai fréquemment abouti à quelque chose de sensé.

Ce comportement absurde peut s'expliquer: le croyant parle d'amour pour masquer qu'il est gouverné par la peur, ce qui le prive de cerveau et l'amène à subordonner sa raison à la Doctrine.

Tartan et religion

Si nous devions choisir un tartan écossais, nous nous laisserions guider par nos couleurs favorites et nos goûts personnels. Un écossais ne pourrait pas procéder de la sorte, car il est de son devoir de porter le tartan de son clan et sept.

Ainsi en va-t-il souvent de la religion: les enfants adoptent celle de leurs parents. Afin de préserver l'harmonie des relations avec les proches, toute remise en question est à éviter.

En occident, la situation change parce que la pression sociale diminue. Actuellement, il devrait être admis que chacun peut renoncer à porter le "tartan" de sa famille, et même, peut ne porter aucun "tartan". Ce qui perd le folklore est gagné par la liberté individuelle.

Dédramatiser la mort pour alléger la vie

« S'il n'y a rien après la mort, alors ça ne sert à rien de vivre ». Cette affirmation laisse entendre que la vie est une sorte de travail qui mérite salaire. Étant convaincu que, faute d'immortalité, je ne pourrais pas emporter les fruits de mes actions dans l'au-delà, la morale de rétribution est inopérante.

Les religions œuvrent à dramatiser l'existence. En plus de la mort proprement dite, le croyant doit affronter des épreuves supplémentaires comme le Jugement dernier, puis est orienté vers le Paradis, après un éventuel stage au Purgatoire, ou vers l'Enfer. La sentence vaut pour l'éternité, et c'est fort angoissant. Dans d'autres religions, l'Enfer est remplacé par la réincarnation dans un être inférieur, mais la problématique reste la même.

Mon cœur profane ne tend pas vers une telle « espérance ». Lorsque les préoccupations religieuses conduisent à des sentiments négatifs tels que la peur, c'est une mesure d'hygiène mentale que de s'en distancier.

Pour l'athée, la mort est un événement naturel, dépourvu des enjeux liés à l'immortalité, donc dédramatisée. Elle apporte la fin définitive des soucis et des tourments. J'apprécie beaucoup que la vie ne soit ni un concours, ni un examen, ni une épreuve de sélection. L'athéisme apporte une tranquillité d'esprit, non seulement face à la mort, mais aussi dans la vie quotidienne.

Un obstacle majeur cependant : cette voie de sérénité est abrupte pour ceux qui se croient immortels. Seuls y accèdent ceux qui ont la force mentale de se dégager du piège de la foi religieuse.

Surmonter la peur de la mort

Que faire de nos incertitudes ? Faut-il se laisser submerger par la peur de l'inconnu et de l'avenir ? Faut-il éradiquer les doutes en s'accrochant fermement à une foi ?

On demande parfois à l'athée d'expliquer comment il surmonte la peur de la mort sans chercher refuge auprès d'une religion.

Le fonds de commerce des religions

Dieu n'est pas un but en soi, mais seulement un des moyens possibles pour atteindre le but. J'en tiens pour preuve que les religions ont donné les réponses les plus diverses à la question de l'existence de Dieu : une multitude de dieux, quelques dieux, trois dieux en Un, un seul Dieu, ou aucun.

Le bouddhisme ne se préoccupe pas de futilités comme les divinités ou Dieu, mais de ce qu'il advient après notre mort, et enseigne que le cycle des réincarnations dépend d'une logique récompense-punition en rapport avec notre comportement. En comparant ceci au Jugement dernier, on peut y voir deux avatars d'un même concept, ce qui montre que les divinités ne sont pas l'objet central des religions, mais un moyen rhétorique destiné à nous enfumer avec le discours « *Si tu crois en Dieu, alors tu dois pratiquer notre religion dans son intégralité* » selon la logique de l'engrenage « *Qui prend le doigt prend le bras* ». Il faut s'élever contre cet argument rationnellement infondé, car Dieu est de l'ordre du désir, pas de celui de la nécessité⁸².

Mais quelle est alors la question centrale des religions ? La religion s'attache à accréditer la thèse de la morale de rétribution afin de mieux régner sur les fidèles. Elle prétend nous prémunir contre les malheurs en général, contre la mort en particulier, en nous promettant la vie éternelle, ou pour le moins l'extinction de la souffrance, et une certaine forme de bonheur sous la condition d'être un pratiquant docile.

Cependant, la vie me paraissant assez fournie en dangers de toutes sortes, je ne vois pas l'avantage d'y ajouter des dangers fictifs situés dans l'au-delà comme les forces occultes, le diable, le jugement dernier, le purgatoire⁸³, l'enfer, la réincarnation dans un être inférieur, etc. Par exemple, le christianisme tient un double discours : d'une part la promesse d'un bonheur éternel, d'autre part la menace du jugement dernier et de l'enfer.

[Mt 22 13-14] : « *Alors le roi dit aux valets : « Jetez-le, pieds et poings liés, dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents. » Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* ».

En résumé, la mort est un naufrage dans lequel le nombre de canots de sauvetage est insuffisant. Une citation de [Georges Las Vergnas : Pourquoi j'ai quitté l'Église romaine] apporte un éclairage édifiant sur la Rédemption :

82 Selon Freud [*L'avenir d'une illusion*, 1927], la croyance religieuse est une illusion qui répond à une aspiration archaïque de l'enfant. Mais « *une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur. [...] Ce qui caractérise une illusion, c'est d'être dérivée des désirs humains* ».

83 Naturellement, les dangers de l'au-delà dépendent des religions. Ainsi, le purgatoire ne concerne que les catholiques.

« Si Adam entraîne tous les hommes dans sa chute, Jésus-Christ ne les sauve pas tous. Adam est donc plus puissant dans le mal que Jésus dans le bien. »

Être sauvé est l'espérance qui donne le sens de la vie⁸⁴ mais, comme nous sommes tous pécheurs, il y a du souci à se faire. Par exemple, selon le catéchisme catholique,

- *« Ceux qui délibérément manquent à la Messe du dimanche commettent un péché grave », c'est-à-dire suffisant pour vous expédier en enfer !*
- *« Le divorce est une offense grave à la loi naturelle. Le fait de contracter une nouvelle union, fût-elle reconnue par la loi civile, ajoute à la gravité de la rupture : le conjoint remarié se trouve alors en situation d'adultère public et permanent. Or, l'adultère est un péché mortel. ».*
- Les couples qui utilisent des moyens artificiels de contraception sont en situation irrégulière et ne sont pas autorisés à recevoir l'eucharistie.

La bible affirme que seul un petit nombre sera sauvé :

[Mt 7 13-14] *« Entrez par la porte étroite. Car large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui le prennent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent. »*

Et il insiste :

[Mt 19 24] *« Je vous le répète : il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux ».*

L'enfer torture le croyant, non pas après la mort, mais avant ! Les personnes les plus sensibles à la crainte sont les plus exposées.

La peur est utile car, en nous préservant de certains dangers, elle est un facteur de survie. Elle devient cependant nuisible lorsqu'elle est engendrée par des dangers imaginaires.

«Dois-je croire que le ciel, jaloux de sa gloire, ne s'explique aux humains qu'en les faisant trembler ?»

Louis Fuzelier, Les Indes galantes

La conception chrétienne de la justice divine

Jusqu'au XVIIe siècle, la justice des hommes voulait que des tourments soient infligés aux coupables : fouet, carcan, pilori, supplice de la roue, écartèlement, question, bûcher et autres cruautés en tous genres étaient dans les mœurs. Le christianisme a cette même vision de la justice héritée de l'empire romain. Par extrapolation, l'enfer est une suite normale. La souffrance est expiatoire. La justice divine *« péché → purgatoire ou enfer »* est bâtie sur le modèle humain *« faute → prison ou peine de mort »*. Dans cet esprit de vengeance, je vous prie de ne voir, chers croyants, aucun problème théologique : il ne s'agit là que d'un banal mystère divin, comme il y en a tant.

84 Gardons à l'esprit qu'être sauvé présuppose que nous ayons d'abord été condamnés par le péché originel : nous sommes nés damnés et devons être rachetés. Selon le catéchisme, à la question *« Pourquoi sommes-nous sur la terre ? »*, il faut répondre *« Pour sauver notre âme »*.

« Dieu, qui prêche l'oubli des fautes, n'en donne pas l'exemple et nous demande d'être meilleurs que lui. »

[Georges Las Vergnas, Pourquoi j'ai quitté l'Église catholique].

À partir du XVIII^e siècle, la cruauté inutile étant progressivement réprouvée, la justice utilise des méthodes plus expéditives, comme la guillotine ou le peloton d'exécution. Faire souffrir les coupables n'est plus un objectif. Aujourd'hui, la justice humaine, du moins en Europe occidentale, est passée au schéma « *faute* → *prison* → *éducation* → *réinsertion* ». La torture et la peine de mort ont été abolies. Cette évolution n'a, semble-t-il, pas encore atteint le Ciel. À contrario, en recourant aux cruautés infernales, la prétendue justice divine met le christianisme en porte-à-faux avec la société. Comme il est humain et daté le visage de Dieu ! Faut-il croire que les intentions divines relèvent de la culture antique ? Comparée à la conception bouddhiste selon laquelle le problème principal auquel l'homme est confronté est la gestion de la souffrance, la posture chrétienne est aberrante.

Chacun peut constater lui-même que le déroulement d'une vie est sans rapport avec une justice équitable et bienveillante. Rêver d'une justice réalisée dans un autre monde sert à occulter cette désagréable vérité, même si cette justice a des traits impitoyables.

Selon le catéchisme de l'Église catholique au § 1036 :

« [...] Ignorants du jour et de l'heure, il faut que, suivant l'avertissement du Seigneur, nous restions constamment vigilants pour mériter, quand s'achèvera le cours unique de notre vie terrestre, d'être admis avec lui aux noces et comptés parmi les bénis de Dieu, au lieu d'être, comme de mauvais et paresseux serviteurs, écartés par l'ordre de Dieu vers le feu éternel, vers ces ténèbres du dehors où seront les pleurs et les grincements de dents (LG 48) ».

Ainsi, pour la justice divine, l'assassin qui se repent est sauvé, tandis qu'est damné l'homme habituellement vertueux, mais qui a commis un péché mortel sans avoir eu le temps de se repentir. Les circonstances de la mort priment sur le comportement durant la vie. En décédant à un mauvais moment, certains ont moins de chance que d'autres. La Rédemption ne passe pas chez tout le monde. Malgré ce nouveau motif d'angoisse, pourquoi le chrétien accepte-t-il d'accorder sa foi à une justice aléatoire⁸⁵ ? Le mot « Égalité » qui s'affiche sur les mairies françaises n'est certainement pas gravé au fronton du Paradis.

Une espérance anxiogène et accablante

Pour nous tenir dans ses rets, la religion cultive l'effroi du jugement dernier. La peur induit la docilité. Il y a pire encore que *Big Brother* : l'œil de Celui qui viendra juger les vivants et les morts. Cependant, la dramatisation de la mort, transmise par endoctrinement, ne nous aide pas à vivre. Si la peur de la mort peut pousser à espérer une échappatoire, le remède est pire que le mal, et inefficace de surcroît : la foi ne protège pas de la peur de la mort, comme je peux le vérifier parmi mes connaissances. Puisque l'espérance doit s'accompagner de la crainte de perdre le paradis et de

85 Il ne s'agit pas de faire le procès de Dieu, mais de montrer que les monothéismes, attendu qu'ils contiennent des contradictions internes, n'ont pas un crédit suffisant pour emporter l'adhésion. Voir p. 77 : *Dieu est-il bon ou paradoxal?*

l'angoisse de tomber en enfer, mieux vaut vivre dans la perspective d'une disparition définitive. Plutôt que d'espérer gagner une hypothétique et angoissante vie éternelle, il vaut mieux bénéficier d'une paix éternelle.

L'escroquerie se développe en trois étapes : faire croire en un danger imaginaire, puis se présenter en sauveur et, enfin, promettre la lune.

On ne se protège pas des cauchemars en accomplissant des rites, mais en prenant conscience qu'ils sont hors du réel. La peur étant mauvaise conseillère, mieux vaut s'en débarrasser que de la subir en concomitance avec la foi.

De plus, la religion cultive la culpabilité qui peut nous empoisonner l'existence. La capacité de l'homme à se juger lui-même s'appelle la conscience. Pour tenter de donner une réalité objective à ce sentiment subjectif, l'homme a créé à son image Dieu et le Jugement dernier. La religion peut être interprétée comme la version pour adultes du chantage exercé sur les enfants par certains parents indignes : « *Si tu es sage, ta maman te fera un gros câlin. Mais, si tu fais des bêtises, la méchante sorcière viendra te chercher* ».

Dans le bouddhisme, le cycle des réincarnations – qu'on peut rapprocher de la vie éternelle – doit être rompu : l'idéal proposé est d'atteindre l'éveil et la fin de l'existence individuelle par fusion dans l'Un-Tout. La vie éternelle est un enfer de souffrances dont il faut se libérer en se dissolvant.

La sagesse ordonne de lâcher prise sur tout ce qui ne dépend pas de nous et de concentrer nos efforts sur ce que nous pouvons influencer. Au contraire, l'esprit religieux attribue aux rites et aux prières des effets magiques capables de changer la destinée post-mortem. Il consacre toute son énergie à s'attirer les bonnes grâces de ce qui se trouve hors de sa sphère d'influence. Cette attitude le rend vulnérable au chantage religieux. Je ne crois pas au bonheur d'être croyant, car l'illusion de la foi n'apporte qu'une satisfaction artificielle entachée par l'incertitude du dogme et la crainte de la damnation. Le chemin de la paix intérieure passe nécessairement par la neutralisation de l'inquiétude religieuse.

Trois attitudes

Face à la mort, la première attitude consiste à la nier : nous sommes immortels. C'est la position prêchée par la majorité des religions. Dans un premier temps, cette pensée peut paraître réconfortante. Pour fuir le danger, on se réfugie dans un monde imaginaire. Mais, outre son caractère totalement irréaliste, affronter l'éternité me paraît fort inquiétant. Comparée à l'idée d'un sommeil perpétuel, celle de vivre éternellement me paraît bien plus angoissante : je ne peux souhaiter un sort incertain et mal défini dans un au-delà lourd de menaces. Pensez à vos proches qui sont décédés. C'était certainement de braves personnes, mais qui peut se prétendre sans péché ? Ont-ils pu se repentir et recevoir le pardon ? En cas d'incertitude, ressentez-vous la consolation apportée par la religion ? La vie éternelle est un cadeau empoisonné que l'on peut sans regret abandonner aux croyants. Évitions de soutenir les Églises et organisations qui enseignent ou diffusent des peurs infondées.

Une échappatoire consiste à ne pas trop penser à la mort et, pour ceux dont le caractère n'est pas trop soucieux, à se tenir dans l'indifférence religieuse.

Une deuxième attitude consiste, dans un mouvement de révolte, à refuser la mort. Mais vivre dans la révolte ou la dénégation gêne la qualité de vie. Par mesure de sauvegarde, il est vital de surmonter la peur de la mort.

Reste la troisième attitude qui consiste à accepter notre mort comme disparition irrémédiable. Il est alors nécessaire de dédramatiser la mort.

Le grand troc des peurs

Les religions nous proposent de remplacer la peur de la mort vue comme disparition définitive par une liste d'autres peurs qui se rapportent à l'au-delà :

- la peur du Jugement dernier ;
- la peur du Purgatoire et de l'Enfer ;
- la peur de se retrouver sans corps, ou avec les défauts de son corps actuel, ou avec un corps parfait avec perte d'identité ;
- la peur de ne pas retrouver ceux qu'on aime, ou la peur que certains êtres qu'on aime soient damnés ;
- la peur de devoir toujours agir d'une manière idéale, mieux que dans un couvent ;
- la peur de s'ennuyer éternellement ;
- selon les enseignements : la peur d'être réincarné dans un animal ;
- et cette liste est sans fin, car telle est l'imagination humaine.

Il me paraît incertain que le troc soit avantageux, car il ressemble à la méthode qui, pour faire passer un mal de tête, consiste à se pincer les doigts dans une porte. Il faut parfois refuser une méthode qui marche.

Alors que la peur nous protège des dangers, la peur pathologique nous épuise par de fausses menaces.

Accepter d'être mortel pour vivre sans peur

Croire à la vie éternelle parce qu'on la désire montre que l'on a un vrai problème, non avec l'au-delà, mais avec ses désirs. Le sage se met en harmonie avec la nature : plutôt que de craindre la mort et exiger l'immortalité, il apprend à aimer la vie, y compris dans sa finitude. À partir de là, la question de l'existence de Dieu est un exercice intellectuel dépourvu de conséquences.

Résister c'est comprendre que l'obligation de croire à la vie éternelle est infondée. La thérapie de la peur existentielle passe par la mise à l'écart des religions du salut : chaque endoctriné doit, de son vivant, faire le deuil de son immortalité. Le sacrifice n'est pas grand, car il permet, en compensation, de se libérer de la peur de dangers fictifs, en particulier du Jugement dernier. Il est mille fois préférable de supporter sans béquille l'angoisse existentielle plutôt que subir le chantage du péché mortel qui vous expédie en enfer.

La sagesse passe par l'acceptation de la mort comme étant un phénomène naturel. Il faut consentir à se retirer pour permettre à l'histoire de l'humanité d'avancer. La « vraie vie » ne se trouve ni dans le passé, ni dans le futur, ni dans l'au-delà, mais ici, maintenant.

La peur de la fin de vie

Comme tout le monde, j'ai peur des souffrances qui pourraient précéder la mort. Mais aujourd'hui, dans les pays développés, nous pouvons faire confiance à la médecine, plus particulièrement aux soins palliatifs. Modérée par cette perspective, l'angoisse de vivre la mort ne devrait plus nous empêcher de jouir de la vie. Craindre la période de vie qui précède la mort se distingue nettement de la peur de la mort.

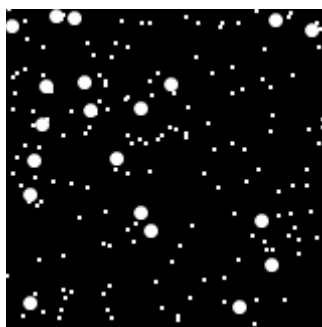
La mort participe au bouillonnement de la vie

La mort est, comme la reproduction sexuée, un élément moteur de l'évolution. À l'échelle d'une espèce vivante, la sélection naturelle avantage - non la longévité - mais la reproduction. Nous mourons parce que cette filière est avantageuse pour la survie de l'espèce. Sans la mort, la vie serait restée au stade de l'amibe, et nous n'existerions pas. L'immortalité est trop réfractaire à l'évolution pour être créatrice et constructive dans l'exploration des possibles. Certes nous vivons, mais c'est surtout la nature qui vit à travers nous et, dans la nature, la mort est l'amorce du renouvellement. Contrairement à notre intuition spontanée, la mort est mère de la diversité, de la culture et de l'adaptation aux changements. Elle n'est donc pas une punition divine puisque nous lui devons la vie.

La mort, havre de paix

Le souci de l'avenir devrait être en proportion de la durée de l'avenir espéré. En se figurant éternel, on peut se faire un souci sans limite. Il me paraît horrible de croire que la vie soit un traquenard duquel nous devons être sauvés. Par contre, pour qui reconnaît être mortel, l'objet du souci – ce qui reste de vie – diminue irrémédiablement au fil du temps.

« *Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière* » [Gn 3 19]. Mourir, c'est se dissoudre dans l'univers et se plonger dans un néant éternel. Une fois accomplie, la mort ne peut plus me faire peur puisque toutes mes perceptions seront éteintes : je ne serai plus là. Ma conscience disparaîtra, tous mes regrets seront effacés et toutes mes soucis s'évaporeront. Je n'ai donc rien à craindre, ni le jugement dernier, ni une réincarnation dans un être inférieur.



Le symbole « Dissolution dans l'univers » remplace avantageusement la croix

Trouvez-vous insupportable de disparaître à jamais ? Il faut alors relativiser, car une éventualité bien pire est envisagée par les croyants : croupir en Enfer pour l'éternité. Il me paraît plus raisonnable de croire à un au-delà moins risqué et moins angoissant. Il y a plus à s'offusquer de l'Enfer que de la mort.

J'apprécie beaucoup que la vie ne soit ni un concours, ni une loterie, ni un examen, ni une épreuve de sélection avec des gagnants et des perdants dans l'au-delà. L'athéisme est neutre : pas de récompense, ni de punition. Il n'y a d'ailleurs que des gagnants puisque chacun d'entre nous a reçu une vie, certes limitée dans le temps, mais une vie quand même. Le temps est compté, mais il nous est donné. Quant aux personnes minées par des sentiments de culpabilité, que l'ardoise soit effacée peut être perçu comme une sorte de rédemption laïque.

Subjectivement, je perçois la mort comme un état d'apaisement total des souffrances, de libération des angoisses, de résolution définitive de tous les soucis, de calme parfait, de sommeil paisible. Bref, j'y vois un état fort souhaitable.

On peut être peiné d'avance de quitter sa famille, d'attrister ses proches, de laisser ses œuvres. Mais il n'est nul besoin d'être rassuré puisqu'il n'y a rien à craindre. L'athéisme est le chemin privilégié vers la sérénité. Je me sens plus proche du bonheur dans l'athéisme que je ne l'étais dans la foi.

Que reste-t-il d'une vie humaine ?

D'un autre point de vue, nous ne mourons pas complètement : nous laissons nos enfants, nos ouvrages, nos œuvres, les traces de notre travail et de nos activités, ainsi que nos influences sur les proches et la société. Le monde serait légèrement différent si nous n'avions pas vécu, et chacun d'entre nous peut prétendre avoir quelque peu pesé sur l'orientation de l'avenir de l'univers. La vie ne s'arrête pas avec la mort d'un individu, car chacun a sa place dans l'histoire de l'humanité, à un endroit bien déterminé sur l'échelle du temps graduée en centaines de milliers d'années. Nos actions ont un impact sur le futur de l'humanité et, si modestement soit-il, influent sur le cours de l'histoire, ce qui engage notre responsabilité face aux générations futures.

Vers la mort de la peur

La peur est une émotion instinctive en provenance de l'amygdale. On peut lui opposer la conscience et la raison qui se développent dans le néocortex. Il vaut mieux affronter ses peurs que de les fuir.

En convoquant Dieu, le diable et le Jugement dernier au chevet des mourants, la religion fait de la mort un événement dramatique qui ouvre sur un au-delà inquiétant. L'émotion est mauvaise conseillère, et les mirages sont des émanations de la peur. Ceux qui placent la foi au-dessus de la raison sont condamnés à l'inquiétude religieuse. Au contraire, l'athéisme, en réduisant la mort à un événement naturel, offre une interprétation dédramatisée, dépourvue d'enjeu et libérée des peurs. L'avenir s'envisage en toute quiétude.

Surmonter la peur de la mort - Discussion

Ce texte fait suite à *Surmonter la peur de la mort* (voir p. [144](#)),
mais peut être lu comme un document indépendant.

Stress post-traumatique

Courrier, extrait rendu anonyme

Il se trouve que l'un de mes proches a subi une agression il y a quelques semaines. Il s'est senti faible, honteux et coupable et est en train de se tourner de manière extrême vers la religion catholique. (Ayant grandi dans une famille catholique, il n'a jamais remis en question sa foi mais elle n'avait jamais eu une grande place dans sa vie, jamais conditionné ses pensées, ses moindres faits et gestes.) Il exprime, comme vous en parlez, une grande peur de la mort et de l'enfer (qui l'obsède), convaincu qu'il n'est pas une bonne personne et qu'il doit sans cesse se racheter aux yeux de Dieu. Il pense avoir ouvert les yeux et découvert sur la vie et la mort suite à son agression. Il tente même de me convaincre alors que je suis athée.

Pensez-vous qu'il peut juste s'agir d'une phase ? Pourrait-ce être le seul élément qu'il a trouvé afin d'avoir des réponses et auquel il tente de "se raccrocher" suite au traumatisme qu'il a vécu ? Comment agir dans ce genre de situation ? Comment l'aider, le faire sortir de ce délire mystique ? Je suis très inquiet pour lui.

Réponse

Votre message a suscité mon intérêt, car il soulève une question intéressante mais difficile.

Avoir une discussion sur une base rationnelle est impossible avec une personne sous le coup d'une émotion. À mon avis, il faut éviter de porter la discussion sur le terrain religieux, car tout effort en ce sens se révélera inopérant, voire même contre-productif.

Toute l'attention doit être portée, non sur les symptômes, mais sur les causes, à savoir sur la manière de réduire le sentiment de peur. Dans le cas qui nous intéresse, il est consécutif à un traumatisme causé par une agression.

Je vous suggère de faire une recherche sur internet en écrivant
stress post-traumatique
dans le champ de recherche.

Les méthodes thérapeutiques usuelles, de nature psychologique, n'ont qu'une efficacité limitée. Un nouveau traitement plus efficace existe, et il consiste en ceci : sous médicament, le patient se remémore l'événement traumatisant. En quelques séances, typiquement six, le souvenir se déconnecte du centre de l'émotivité et cesse d'être perturbant.

Tout parcours, qu'il soit spirituel ou psychologique, requiert la coopération de la personne concernée. Pour le convaincre à entrer en thérapie, l'influence d'une personne qui lui est proche et en qui il a confiance pourrait être déterminante. Comme point de départ, on peut partir de ses sentiments de mal-être.

Un autre écueil sera de trouver un centre qui pratique la thérapie du stress post-traumatique.

Je ne suis pas un spécialiste, et chaque cas est différent. Aussi, je me limite à donner des pistes. Je suis conscient que la réalité est complexe et ne se laisse pas facilement modeler à notre guise.

Se libérer de l'emprise de la religion

Lorsqu'un croyant s'éloigne de la religion, il peut ressentir des sentiments négatifs comme la culpabilité ou la honte.

Réussir l'abandon de la foi Se libérer de l'emprise de la religion Donner de la cohérence à sa vie

La religion cultive mieux
l'inquiétude que le bonheur.

Surmonter les résistances psychiques et sociales

Les religions attisent malignement les sentiments générateurs de tensions intérieures, comme le péché et la faute. En vertu du péché originel, le judéo-chrétien, victime d'une malédiction, naît puni, pécheur, potentiellement coupable, et doit se racheter. Pour affronter les dangers, même imaginaires tels que l'enfer, une protection surnaturelle, comme celle des sacrements, est réputée nécessaire. Sous le poids de telles intimidations, il ne reste plus qu'à prier, à battre sa coulpe et à expier. Celui qui succombe au sentiment de culpabilité est piégé: il devra accomplir des actes ritualisés pour alléger l'anxiété et suivre des préceptes censés amadouer les divinités. L'homme a une propension malade à s'angoisser inutilement et à se torturer lui-même. Il n'est pas commode de cesser de croire, car c'est admettre que notre vie s'est, jusqu'à maintenant, laissé guider par des mirages.

Celui qui s'éloigne de la religion doit généralement faire face à des difficultés d'ordre psychologique. Il est difficile d'abandonner toute pratique religieuse, car c'est adresser un message de distanciation à toutes les personnes qui l'ont encouragé. Comment réussir l'abandon de la foi en surmontant les sentiments négatifs tels que la culpabilité ou la honte ? Comment échapper à la religion des proches et affronter le regard des autres ?

L'autonomie de la conscience est de l'ordre de la nécessité vitale

Quand j'ai annoncé publiquement ma sortie de l'Église, plusieurs personnes m'ont dit que j'avais beaucoup de courage. Cela m'a étonné, car je n'ai jamais ressenti ce sentiment.

Pour moi, les ingrédients du cheminement ont été différents. J'ai été éduqué dans une culture où la religion était placée en tête des préoccupations, et j'ai voulu m'évader de ce cadre idéologique en construisant une défense contre l'agression missionnaire de l'environnement social, en refusant de me soumettre à un carcan doctrinal, en exprimant l'impérieux besoin de protéger ma liberté de conscience, en m'indignant du comportement l'Église au cours de son histoire, en me révoltant contre l'endoctrinement religieux dispensé par les écoles publiques, etc. Il s'est agi de passer du stade de membre docile d'une communauté caractérisée par une vision archaïque du monde à celui d'une personne à la pensée autonome, le tout envisagé comme un sursaut vital.

«*Qui ne dit rien consent*» signifie
«*Qui ne consent pas doit
s'exprimer*».

La démarche n'est pas volontariste, mais répond à une nécessité intérieure. On m'a demandé «pourquoi j'avais fait ça ?». Je soupçonne ces personnes d'approuver que la société soit pétrie par une religion bien déterminée appelée «la» religion ; cependant, par charité, supposons qu'il s'agisse, non d'un reproche, mais d'une vraie question. La société ayant fait de moi un catholique, il me paraît naturel de m'interroger : est-ce que j'assume ou je décline l'héritage ? Il m'a paru nécessaire de me soustraire à la houlette des idéologues religieux. Je n'aime pas parler d'effort, car la retenue m'aurait plus coûté. Je ne comprends pas pourquoi tant de gens s'interdisent tout travail critique, s'autocensurent, et marchent la tête basse, dans le silence de la soumission. Cette attitude est irresponsable, car elle laisse le champ libre aux activistes religieux. Je désire simplement exercer mon métier d'homme, et on ne peut pas devenir un être humain véritablement accompli sans conquérir son autonomie et sa liberté de conscience. Nous ne sommes pas les victimes du Destin; il faut au contraire avoir la clairvoyance de prendre en mains notre vie.

S'interroger sur le statut de l'homme est une nécessité épistémologique : ne pas se contenter de ce que l'on en dit, écarter ce qui n'est pas établi, se défaire de ce que l'on désire, mais simplement rechercher ce qui est réel. Si on recherche ce qui réchauffe le cœur, on recherche dans nos aspirations. C'est dans le réel qu'il faut chercher.

D'un autre point de vue, j'ai reçu des messages de personnes qui souffrent d'avoir été fortement endoctrinées, cherchent à se dégager de dilemmes moraux, veulent résoudre des conflits de loyauté, ou sont immergées dans une situation douloureuse provoquée par la foi de leur entourage. Ces êtres en souffrance me disent que la lecture de mes textes leur fait beaucoup de bien. Puisque mon site répond à un besoin, il valait la peine que je le mette en ligne.

Le cheminement vers la cohérence est une quête de l'unité intérieure

On ne peut plus, comme autrefois, demander à la société d'être cohérente puisqu'elle a le devoir de respecter les libertés individuelles. Aujourd'hui, dans un environnement pluraliste, le discours dominant est que les enseignements fondés sur une tradition sont tous respectables. Par exemple, les parents, l'école ou l'Église enseignent sans broncher que

- la genèse selon la bible et la théorie de l'évolution sont toutes les deux «vraies», à leurs manières respectives ;
- Dieu est bon, mais l'humanité est accablée de malheurs ;
- après l'apparition de l'homme (homo sapiens), Dieu a attendu 300'000 ans environ avant d'apporter la Révélation ; avec un tel temps de réaction, Il n'aurait jamais pu obtenir le moindre brevet de sauveteur ;
- la bible étant pleine d'obscurités et de contradictions, on peut lui faire dire ce que l'on veut ;
- l'Église est sainte, mais son histoire montre le mauvais exemple ;
- on vous ordonne de croire à des miracles tels que la résurrection du Christ, et même à des miracles à répétition et sur commande comme la transsubstantiation de l'Eucharistie ;

- il faut admettre l'infailibilité pontificale, avec toute l'obéissance qu'elle implique ;
- la prière offre une protection effective contre le malheur, ce qui ne correspond pas aux faits observés : la prière se heurte à l'expérience quotidienne du silence de Dieu ; que l'on prie ou que l'on ne prie pas ne produit aucune différence dépassant les effets du hasard ;
- la cause de toutes les souffrances est le péché d'Adam et Ève; pour croire qu'il ne s'agit pas d'un mythe mais d'une explication crédible, il faut une dose de naïveté incompatible avec le bon sens ;
- regretter sincèrement ses péchés et demander pardon à Dieu ne suffit pas : il faut encore se confesser à un prêtre catholique et obtenir l'absolution ; l'Église s'est établie en intermédiaire incontournable et indispensable ;
- notre seul bien - la vie que nous vivons - n'a pas de valeur au regard de celle d'après la mort ;
- et des dizaines d'autres incohérences, contradictions, affirmations infondées, croyances invraisemblables et superstitions insensées.

Puisque notre réservoir culturel n'est qu'un fatras déstructuré, les individus ne peuvent plus s'en servir de squelette mental sans procéder à un sévère tri sélectif. Ce qui est acceptable pour la société - qui doit éviter de blesser ses membres- ne l'est plus du tout pour l'individu qui doit assurer son unité. Pour quelqu'un qui ne veut pas renoncer à l'exercice de sa jugeote, l'épreuve est insupportable. Il est impératif de se construire une vision cohérente du monde. Une vision en morceaux éparpillés, faute d'un crédit suffisant, ne permet pas d'y asseoir une confiance dans l'avenir. Alors que les promesses des charlatans peuvent être invalidées par l'absence des résultats attendus, celles des prédicateurs religieux sont absolument invérifiables. Lorsque la pensée est corrompue par l'inconsistance, les sentiments sont déstabilisés par l'insécurité.

L'homme qui a les yeux
constamment levés vers le zénith du
ciel perd de vue l'horizon où se
trouvent les points de repère qui lui
permettraient d'avancer.

Ne pouvant s'identifier à une culture aux composants disparates, toute personne qui se prétend pensante est astreinte à faire le ménage afin d'échapper au malaise et établir une nécessaire cohérence. Devant l'ampleur de la tâche, beaucoup capitulent : la Tradition remplace la réflexion, et la magie des esprits célestes se substitue aux lois de la nature. Les inconditionnels de la Tradition peuvent justifier l'excision ou la charia. Au lieu de se bâtir une philosophie personnelle selon leur conscience, trop de gens se laissent dicter leur conduite et modeler leur conscience. Voir des milliards d'êtres humains passer leur vie à ranger leurs idées dans des tiroirs dont les cloisons sont protégées par des tabous, voilà une image représentative du non-sens généralisé, ainsi que de l'absurdité promue au rang de dogme.

Dans l'échelle des valeurs, je place le besoin de cohérence bien au-dessus du désir de plaire et du besoin de merveilleux. Le sentiment que la vie a un sens découle de l'harmonie entre les pensées, les émotions et les actions. C'est pourquoi la cohérence intérieure donne du sens. Elle s'inscrit dans un projet plus général de développement personnel qui soutient le processus amenant un être

humain à sa pleine maturité. L'établissement de la cohérence est une tâche que chacun doit accomplir pour éviter le mal-être, voire pour ne pas sombrer dans un trouble dissociatif de l'identité. La religion a souvent un rôle perturbateur, surtout chez les esprits qui se posent des questions. Il faut extirper de l'intérieur de soi ce qui est discordant. Chacun doit trouver lui-même son équilibre, car nous manquons de psychologues spécialistes en désintoxication religieuse. Les êtres humains sont tous tenus de le faire, mais la plupart bâclent l'opération ou s'en remettent à l'autorité religieuse la plus proche qui remplace les contradictions par des mystères et la confiance en Dieu. La communauté des croyants fait pression pour empêcher toute remise en question. Toutes les données sont pourtant disponibles et, pour la plupart, largement connues, mais rares sont ceux qui en tirent les conséquences. La seule chose qui manque est la faculté de passer par dessus l'endoctrinement reçu pour conclure avec lucidité, c'est-à-dire faire primer les arguments sur l'attachement à la foi.

Si vous désirez consacrer votre existence à triompher du temps et de la mort, adoptez une religion.

Nous ne choisissons pas la cage culturelle qui emprisonne notre conscience, mais beaucoup choisissent d'y demeurer et se contentent de rallonger un peu les chaînes. Le croyant n'imagine même pas qu'il puisse choisir sa voie puisque le chemin est donné et qu'il a le devoir de le suivre. Pour se libérer véritablement de l'emprise de la religion, il faut se donner le droit de penser par soi-même, c'est-à-dire ne plus se sentir moralement obligé de s'aligner sur une doctrine prétendument vraie. La question du sens de la vie est trop importante pour que je confie à une autorité discutable le soin de décider ce qu'il convient de croire. Je suis horrifié à l'idée que la vie pourrait avoir un sens, le même pour tous - en l'occurrence dicté par le Vatican - ce qui m'obligerait à suivre ce sens dans la soumission et l'obéissance. Ce n'était, fort heureusement, qu'un cauchemar, et je me suis réveillé : je n'étais plus un otage de la tribu des Agenouillés qui promettent le bonheur sous conditions dans un autre monde et distribuent généreusement force péchés à culpabilisation immédiate. Les systèmes idéologiques ayant de la peine à réfréner leurs tendances hégémoniques et totalitaires, une des missions de la philosophie devrait être de poser un cadre à l'exercice de la liberté individuelle où chacun peut définir le sens de sa vie, qui est une affaire personnelle. La «révélation» se trouve au fond de soi et s'exprime par un projet de vie. L'ouverture au pluralisme et à la diversité est une vertu nécessaire. Les libertés individuelles peuvent partiellement se conjuguer et, via la démocratie, devenir volontés populaires. Attendu que l'autorité vient d'en bas, elle ne peut pas tomber du ciel.

«L'esprit de pionner ne consiste pas à trouver de nouvelles idées, mais à se débarrasser des certitudes et habitudes qui nous retiennent prisonniers de vieilles façons de penser et d'agir.»

[Bertrand Piccard]

La levée des conflits intérieurs est un impératif d'hygiène mentale qui nécessite de se débarrasser des éléments dissonants. Elle est un processus de désencombrement, d'allégement, de dépouillement et d'épuration. Plutôt qu'une foi aux racines infantiles, il est préférable d'accepter avec humilité notre état d'ignorance. Puisqu'il ne servirait à rien de s'extraire d'une religion pour retomber dans

une autre, c'est en développant une vision philosophique personnelle que l'on peut chasser les croyances héritées. Le renoncement implique la dissolution des liens affectifs d'avec toutes les formes d'ésotérisme, y compris religieuses, et le dépassement de tous les tabous y relatifs. Afin de marquer la difficulté de se libérer des superstitions, on peut rappeler le message biblique :

«Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et n'y parviendront pas» [Lc 13 :24]

qui, dans notre contexte, prend un sens nouveau.

Par contre, parler d'un effort surhumain à accomplir serait mal à propos puisqu'il s'agit de quitter une position inconfortable, voire douloureuse. Je parle de cheminement, mais il s'agit en fait de la déconstruction d'une gigantesque doctrine, suivie de la reconstruction d'une philosophie minimale à l'intérieur de laquelle des projets personnels peuvent trouver place et faire sens.

La majorité des idéologies, les religions comme le communisme soviétique, font appel aux mêmes arguments : la vraie vie n'est pas ici maintenant, mais dans un avenir radieux; il faut sacrifier le présent à un mythique bonheur futur. C'est au nom des lendemains qui chantent qu'ont été justifiés aussi bien l'inquisition que les goulags. L'indignation sélective n'exprime pas une aspiration à la justice, mais un esprit partisan, sans souci de cohérence. Plutôt que de placer ma confiance dans un mythe, je confie mon opinion au jugement de l'histoire qui montre que la religion ne peut pas servir de boussole et qu'elle ne protège pas des dérives. Au contraire, mon opinion est que la vraie vie est ici maintenant, et que le bonheur doit être recherché ici maintenant. Apprenons à déguster le précieux temps présent qui coule en nous au lieu de nous imbiber d'utopies. Celui qui, pour justifier ses actes, renonce à faire appel à la volonté de Dieu ou au sens de l'Histoire (mieux nommées idéologie religieuse, respectivement utopie historique) renforce sa responsabilité personnelle face à ses enfants et à l'humanité.

L'idée d'un Horloger suprême trahit une conception déterministe des sciences, aujourd'hui dépassée. Le croyant, dans son incapacité de croire au monde qui ne serait pas augmenté de merveilleux, demeure insensible à la suffisante profondeur de la nature. Tout ce qui, par le mythe, est ajouté à la naïveté, est soustrait du réel et appauvrit la compréhension rationnelle de l'univers. Faire appel à des superstitions est une sorte de déni du réel qui ne fait qu'ajouter des problèmes à nos lacunes, car les contradictions apportent plus de souffrances que l'ignorance. Enrichir et embellir sa vie par des croyances religieuses, voilà une illusion qui ne pourra que se dégonfler en présentant des inconvénients rédhibitoires. Nos ancêtres l'ont fait, mais je n'irais pas jusqu'à prétendre que ce fut une réussite. Il n'est pas avéré que le succès des déploiements missionnaires de la colonisation ait produit moins de dégâts que l'échec des croisades. Les idéologies religieuses ont une trop forte propension au totalitarisme. La Vérité absolue étant folie, la sagesse se trouve dans le dénuement doctrinal. On peut tuer au nom d'une religion qui fait mousser les sentiments identitaires, mais certainement pas au nom d'un refus raisonné de s'impliquer dans une religion. Comme défouloir du sentiment d'identité, la culture au sens large est un domaine plus approprié. Selon le principe de parcimonie, la raison nous demande de n'adopter qu'un ensemble minimal de règles nécessaires. Croire le moins possible est un objectif qui présente un double aspect : personnel et pacifique. La spiritualité se doit de viser le détachement des dépendances dont la nécessité n'est pas avérée, en

particulier l'extinction du désir de croire. L'harmonie ne se développe pas à partir du désir, mais de la cohérence.

Il faut construire de nouvelles références et reconnaître que les sciences sont génératrices de culture. En ce qui me concerne, l'épistémologie des sciences a joué un rôle décisif. La confiance en la raison et la confiance en soi ne sont pas étrangères au processus.

Plusieurs voies s'offrent à celui qui s'éloigne de la foi

La religion étant une manière inappropriée de répondre à une peur diffuse de l'avenir, il faut, pour dépasser ce qui est ressenti comme un besoin, acquérir une certaine confiance face au futur. Une étape incontournable du cheminement consiste à affronter honnêtement la manière de

- « *Surmonter la peur de la mort* », voir p. 144.

Cette phase dans l'évolution des dispositions mentales tient pour moi un rôle fondateur. Il s'agit moins de dire oui à la mort que de dire oui à la vie qui précède la mort, tout une vie dont il faut accompagner l'épanouissement.

Le cheminement vers l'unité intérieure doit être balisé, sinon il pourrait déboucher sur une position radicale ou extrême, c'est-à-dire dangereuse pour autrui. Avant de s'y lancer, il faut poser des garde-fous, se fixer une limite infranchissable : le respect des droits humains. Il s'agit du respect des personnes, sans exception. Par contre, les idéologies et les religions peuvent toutes être remises en cause.

Le sentiment diffus de culpabilité
- infondée - se soigne.

Celui qui a été endoctriné doit préalablement se désendoctriner. Il est bien connu que les arguments rationnels n'ont que peu d'effet sur les croyants. Il s'ensuit que, pour s'éloigner de la foi, il faut commencer par identifier les attaches affectives et travailler à les affaiblir. La raison ne peut prendre le gouvernail que lorsque les émotions et les sentiments ont été calmés. Une démarche personnelle peut plus facilement aboutir si elle peut se réaliser dans le cadre d'un discours cohérent. Il faut cesser d'accepter sans discuter la propagande selon laquelle la religion est bonne et apporte le salut. Pour ce faire, deux outils sont à privilégier : l'analyse critique de la religion et l'étude du comportement de la communauté religieuse, sans complaisance. La raison impose un cadre rigide, mais large. Ce n'est pas celui d'un carcan, mais celui de la porte de la liberté.

Voici quatre voies :

1. L'indifférence religieuse

Il ne faut pas perdre son temps avec des questions auxquelles personne ne peut répondre. Il vaut mieux chasser de notre esprit les préoccupations vaines et stériles. L'indifférence religieuse est, à mon avis, l'attitude idéale. Malheureusement, étant donné l'endoctrinement que j'ai subi, je me sens incapable de suivre cette voie. J'avoue avoir du mal à être «détaché», je me sens irrémédiablement «mobilisé», mais j'imagine que cela devrait être plus facile pour ceux qui n'ont été que peu endoctrinés. La voie ne doit pas être si aisée, car j'ai rencontré des personnes qui se prétendent indifférentes mais qui, contre toute logique, demeurent membres d'une Église.

2. L'agnosticisme

Dieu étant, pour l'agnostique, un être éventuel dont on ignore tout, qu'il puisse nous juger est une hypothèse non exclue. L'agnostique doit se convaincre qu'on ne peut pas tenir compte d'hypothèses multiples et contradictoires. Un tel jeu de devinettes ne peut pas engager notre responsabilité. Mais, pour interioriser cette posture, une maturation, souvent longue, est nécessaire.

3. L'athéisme

- Rien n'est surnaturel, tout est naturel. Il n'y a jamais eu ni résurrection, ni miracle. S'imaginer immortel n'est-il pas un déni de réalité et un renoncement à la sagesse ? Celui qui croit fermement que sa conscience individuelle ne lui survivra pas n'a pas à se préoccuper de Dieu.
- Le Juge divin n'est rien d'autre qu'une représentation mentale de ma capacité de me juger moi-même. Pour ma part, l'inquiétude du jugement de Dieu et le sentiment diffus de culpabilité ont totalement disparu avec mon accession à l'athéisme [voir p. [121](#)]. Il me suffit de rester cohérent pour être en paix car, quand on est en règle avec soi-même, on perçoit une harmonie qui procure du bien-être.
- Bien sûr, le décréter ne suffit pas puisqu'il s'agit d'un cheminement spirituel laïque à accomplir. C'est plus facile pour qui a bien assimilé l'état d'esprit dans lequel les sciences sont pratiquées. Vu les deuils à faire, je n'ai pas eu une illumination qui m'aurait rendu instantanément athée. Par contre, on peut décider un jour de le devenir, et travailler ensuite à atteindre l'objectif, voir p. [170](#) « *La quête du bonheur, conte philosophique* ».
- L'apparent désespoir que les croyants voient dans l'athéisme peut être dépassé, à la manière dont l'homme accepte facilement que les pierres sont dures : il peut en tirer avantage, par exemple pour construire des édifices, peut-être plus petits, mais beaucoup plus solides.

4. Une religion en basse intensité

En prenant place dans la vaste zone multiforme située entre ceux qui suivent rigoureusement une religion et ceux qui vivent résolument hors de toute religion, on peut se contenter de réduire le sentiment de culpabilité, et de supporter, cahin-caha, la partie restante. C'est la voie la plus fréquemment empruntée, la plus élastique, celle qui implique le moins de remise en cause, donc la plus facile. À ce sujet, lire « *Discussion* », p. [161](#).

Cette liste n'a pas la prétention d'être exhaustive. Il faut moins y voir des réponses toutes faites qu'un état d'esprit qui pourrait peut-être permettre à certains de tracer leur propre voie. Tous ces cheminements peuvent être considérés comme des méthodes de développement personnel aboutissant à un état de bien-être, ou tout au moins de mieux-être.

Comment je me suis débarrassé des sentiments négatifs

L'être humain est traversé par des sentiments contradictoires qui compliquent la situation en venant tour à tour quémander une confiance spontanée. Afin de réduire les tensions intérieures et de

disposer d'une boussole, une démarche rationnelle doit sélectionner les sentiments les plus pertinents et les sculpter.

Pour qui a été fortement endoctriné, extirper la religion de son esprit est une vraie galère. J'ai dû surmonter de nombreux scrupules, des obstacles moraux, sociaux, théologiques et philosophiques. Pour accomplir le travail qui m'a conduit à lâcher prise, le mathématicien que je suis a été constamment stimulé par une allergie viscérale aux contradictions. J'ai étudié chaque question d'une manière approfondie, ce qui a donné lieu à autant de rubriques de mon site [Résister à l'endoctrinement religieux](#). Où que se soit porté mon regard, la conclusion a été invariablement la même: la religion qu'on m'a enseignée ne tient pas la route.

J'aurais pu naître dans une famille dont les croyances auraient été différentes. En conséquence, je considère avoir hérité d'une religion arbitraire, endossée par hasard. Je ne me sens pas obligé de la reprendre à mon compte. La conscience étant une affaire individuelle, je ne me sens nullement tenu par un devoir de loyauté transgénérationnel. L'aspiration d'être un être humain épanoui prévaut sur l'aspect religieux du conformisme social. Ceux qui portent un regard hostile sur mes opinions ne respectent pas ma liberté individuelle; il ne m'appartient donc pas de porter le poids de la culpabilité pour une faute qui leur revient.

La culpabilité de trahir ma communauté ne m'a que peu affecté. S'il s'agit de la peur d'être rejeté, honte à eux. J'éprouve une sorte de pitié pour les personnes dont l'esprit a été emprisonné par l'endoctrinement qu'elles ont subi. Je ressens de la compassion de les voir se débattre avec certains conflits de conscience, imaginaires pour moi, réels pour eux. Tant que leur foi ne leur cause pas trop de souffrances, j'évite tout prosélytisme. C'est ma manière de les respecter, malgré que beaucoup d'entre eux n'ont pas ménagé leurs efforts missionnaires.

La honte d'avoir trop longtemps accepté une doctrine aberrante ne m'a jamais touché. Au contraire, je suis fier que, malgré l'endoctrinement intensif et massif que j'ai subi, j'ai été capable de faire preuve d'une solide résilience.

Passer à l'action : afficher publiquement son orientation spirituelle

Chacun doit trouver la voie qui convient à sa situation particulière. J'ai commencé par écrire des "pensées" sur des feuilles volantes que j'ai réunies dans une chemise. Au premier abord, elles paraissaient disparates, mais, après un certain temps, une fois réarrangées, il s'est dégagé une certaine cohérence. Cette étape m'a permis de partir d'un socle qu'on pourrait appeler "Voici mon opinion". Cette opinion ayant été mise sous une forme communicable, il devenait possible de l'exprimer socialement.

Ensuite, en procédant par étapes, je me suis mis à afficher mon orientation spirituelle, d'abord dans ma famille, puis publiquement.

Dans tous les cas, il est nécessaire de faire preuve de beaucoup de persévérance, et surtout de ne jamais accepter d'abandonner.

Demander de l'aide

Face aux difficultés que l'on peut rencontrer en quittant sa religion, l'aide de personnes qui sont passées par là, ou qui vivent la même situation, peut être bénéfique.

Pour ceux qui parlent anglais, le site [Recovering from Religion](#) est une organisation internationale à but non lucratif qui apporte son assistance aux personnes quittant leur religion-: groupes de parole, aide et conseil.

Le lâcher prise

Le cheminement vers la libération de l'emprise de la religion, lorsqu'il est réussi, aboutit au lâcher prise qui succède à l'évanouissement du Jugement dernier. Le nouveau paysage mental ainsi débarrassé des mystères des théologiens - qui recouvrent en fait des contradictions - est très jouissif pour qui est épris de rationalité. Il célèbre la victoire de l'harmonie sur les tensions.

Je trouve affligeant que beaucoup sortent de l'Église sans en aviser leur entourage familial au prétexte qu'ils veulent éviter de faire de la peine à ceux qu'ils aiment. Celui qui se justifie en accusant son environnement social de manquer de compréhension trahit son malaise face à ses propres convictions qu'il peine à assumer. Il veut probablement cacher ses sentiments de culpabilité ou de honte, ce qui signifie que le lâcher prise n'est pas atteint. Le silence traduit une soumission au regard des autres, ce que le langage populaire traduit par l'expression «il s'écrase».

La religion attribue une grande valeur à la personne humaine. Certains aspects constructifs de cette attitude peuvent être recyclés, aux rangs desquels je place le respect de soi-même, la dignité et l'honneur. Contrairement aux autres mammifères, l'homme vit debout.

Une attitude sociale transparente contribue à se mettre en paix avec soi-même. À mon avis, on peut vérifier que l'on est parvenu au terme du cheminement si, après une sortie de l'Église, on est capable d'effectuer une sorte de «coming-out»:

Je suis sorti de l'Église, et je ne m'en cache pas. Je suis «sans religion».

À titre personnel, j'ajoute même:
*«J'ai été un catholique torturé.
Maintenant, je suis un athée
heureux.»*

Je reste conscient que le bonheur peut emprunter d'autres voies, mais je suis persuadé que tous les chemins qui y mènent sont nécessairement longs et exigeants puisqu'ils nécessitent rien de moins que de donner de la cohérence à sa vie. Je ne demande à personne de m'imiter, mais je souhaite que chacun parvienne à désengluer son indépendance d'esprit et à trouver la voie qui lui convient. C'est avec plaisir que je recueillerais le témoignage d'un cheminement personnel (lien [Contact](#)).

Une thérapie de substitution

En cas de blocage, il faut remettre l'ouvrage sur le métier. Des échecs répétés sont les symptômes d'une dépendance à la religion. On pourrait, par exemple, lire dans son intégralité le présent document «Résister à l'endoctrinement religieux» (version séquentielle).

Lorsqu'un croyant ressent des symptômes de sevrage, un traitement consiste à faire appel à une spiritualité de substitution:

- *Les Adeptes de Terminus* [voir p. 167] (à utiliser avec discipline et précaution, comme la méthadone).

Le traitement est aussi indiqué pour les cures de désintoxication destinées aux victimes d'obsession religieuse.

Se libérer de l'emprise de la religion – Discussion

Cette partie fait suite à « *Réussir l'abandon de la foi* » [voir p. 152], mais peut aussi être lu comme un article indépendant.

Question ou objection

Même s'ils sont convainçants d'un point de vue rationnel, il y a quelque chose que les athées ne comprennent pas dans la religion et dans l'attachement des croyants à leur foi parce qu'ils n'ont pas vécu une aventure religieuse.

Réponse

L'attachement à la religion est assez naturel. En effet, l'être humain ne se soucie pas prioritairement de la vérité, car il demande d'abord à être rassuré. À l'épouvantail du Jugement dernier, une parade doit être construite. Le désir de croire se forme souvent dans l'enfance, puis s'investit dans la foi. Il est assez normal que, dans un premier mouvement, l'instinct de survie et l'attachement aux disparus passent avant une réflexion avec un souci d'objectivité. Mais, la religion nous faisant sortir du réel, il est raisonnable de dépasser cette réaction spontanée qui vire au fantasme. Donner la préséance au désir est une forme d'orgueil à laquelle un adulte lucide devrait renoncer. Je préfère que le tragique de l'existence se manifeste par les arts.

Si on vous a inculqué une image positive de la religion, vous aurez tendance à la regarder avec bienveillance. Par contre, si votre représentation de la religion est négative, vous aurez envie de vous en éloigner. Pour se distancier de la religion, une motivation forte doit être présente dès le départ, sans quoi rien ne bougera. Celui qui n'a pas de problème n'a pas envie de changer. Ou alors, c'est le contraire : celui qui veut éviter de se remettre en question déclare qu'il n'a pas de problème. Il est plus gratifiant d'être conforté dans ses croyances que déstabilisé. Aucun argument n'ôtera la foi d'un croyant convaincu.

Beaucoup de gens se rendent compte que la religion présente des éléments inacceptables. La ligne de démarcation consiste en ceci : ceux dont l'esprit fonctionne sur un mode religieux en concluent que la religion doit être réformée, mais conservée ; les autres y voient la nécessité d'abandonner la religion. Cela dépend donc de la faculté de s'accommoder d'une religion boiteuse dont certains éléments gênants sont délibérément occultés.

Au départ de la volonté de se distancier de la religion, il y a un état d'insatisfaction, ou la sensation d'être sous le poids d'une oppression, ou une blessure intime. Ce peut être l'absence d'émotion religieuse ou une

expérience douloureuse : un deuil, un long séjour dans une communauté fermée, ou quelque autre traumatisme. Par exemple, je reçois des témoignages de personnes qui sont terrorisées à la pensée du Jugement dernier et qui cherchent à apaiser leur peur. Pour moi, ce furent cinq années d'internat comme étudiant dans une école tenue par une congrégation religieuse, puis, plus tard, un poste d'enseignant dans une école à la fois publique et crypto-catholique (c'est-à-dire publique à l'extérieur et catholique à l'intérieur). Le poids de la religion s'exprime par la contrainte sociale.

À un certain moment, on estime que la coupe est pleine, que ça suffit, qu'il est temps de réagir, qu'il faut sortir de là. Celui qui a pris conscience d'être tombé dans un piège trouve l'énergie nécessaire de vouloir s'en sortir. Il faut donc entreprendre un rétropédalage, refaire à l'envers le chemin jusqu'à arriver à un carrefour qui offre une échappatoire. Dans le cas où la décision d'effectuer la marche arrière s'appuie sur du ressentiment, le mouvement de recul sera plus intense. Beaucoup d'athées ont vécu une vraie expérience religieuse, mais qui s'est mal terminée. Il ne s'agit alors ni d'ignorance, ni d'indifférence, ni d'incompréhension, mais de déception, de refus et de rejet de la religion.

La réaction qui s'ensuit ne peut que dépendre de son passé. Le souci de croire «bien» doit laisser place au désir de croire «moins». Il s'agit d'entrer dans un processus de désendoctrinement. On se fait implicitement une liste des choses auxquelles on n'est pas disposé à renoncer. Selon les personnes, cela peut être: l'existence de Dieu, Dieu est bon, la Providence, les dix commandements, la vie éternelle, le paradis, la protection d'un ange gardien, le réconfort d'une communauté, l'effet protecteur de la prière, les cantiques de Bach, l'odeur de l'encens, le goût des cérémonies religieuses, une relation avec un guide spirituel, des souvenirs d'enfance, et bien d'autres choses encore. Là, il est nécessaire de prendre conscience que, plus la liste est longue, plus il sera difficile de trouver une voie de sortie. Ma position personnelle m'a permis de m'en tirer pas trop difficilement, car la seule chose à laquelle je tiens vraiment, c'est le respect des droits humains. Alors que «le croyant en voie de moindre croyance» doit ménager ses attaches affectives, l'athée se caractérise par sa capacité à voyager léger. C'est précisément cette sorte de libération que doit viser celui qui désire se distancier de la religion.

L'intensité de l'attachement est un curseur sur lequel il est nécessaire d'agir, sans quoi on va rester sur place. Amorcer un processus spirituel de dissolution des attaches est donc indispensable, mais le résultat n'est habituellement que partiel. Chacun fait ce qu'il peut, compte tenu de la situation dans laquelle il se trouve. Je suis constamment sidéré de voir comment les croyants peuvent accepter, sans manifester la moindre ombre d'esprit critique, comme anesthésiés, la multitude d'absurdités dont les abreuvent leurs pasteurs. Il serait malséant de répondre à une homélie qui se reçoit comme une injonction morale. La capacité de se distancier de la religion peut être considérée comme un test sur le thème : «*Dans quelle mesure suis-je capable d'esprit critique ?*»

Les moyens mis en œuvre dépendent de la culture du sujet. Si quelqu'un a été endoctriné en mettant la bible au centre, il lui faudra prendre de la distance d'avec la bible, repérer les contradictions, voir que la bible permet de soutenir n'importe quelle thèse selon les extraits que l'on veut bien mettre en évidence, prendre conscience que l'interprétation reçue nécessite d'accepter l'autorité à laquelle on a le devoir d'obéir, que cette autorité est discutabile, etc. Si l'endoctrinement a plutôt porté sur le devoir de soumission à l'autorité de l'Église et sur l'enseignement du néo-thomisme, on pourra voir dans mon site personnel quels sont les outils de défense que l'on peut opposer. Je laisse ici ouvertes d'autres configurations dont les variations sont infinies.

Ma conclusion intermédiaire est que le chemin vers la sortie est nécessairement personnel, et qu'il serait utile de publier, non pas un témoignage tel que le mien, mais mille témoignages variés.

Il ne serait pas réaliste de faire de l'expression «en finir avec la religion» un programme de société, car trop de gens se complaisent dans le surnaturel. Pour beaucoup, le christianisme est réduit à une religiosité vague n'ayant que peu de rapport avec l'enseignement officiel. La majorité de ceux qui s'éloignent de la religion se bricolent une religion personnelle. Ils ne désirent pas vivre sans religion, mais éprouver des émotions hors des religions institutionnelles.

Comme il peut être plus difficile de cesser de croire que d'arrêter de fumer, beaucoup de croyants se laissent tenter par des accommodements personnalisés.

«Les croyants en voie de moindre croyance» pensent généralement que l'athéisme n'est pas adapté à leurs besoins et ne leur convient pas, car ils font passer la protection de leurs attaches affectives avant le désir de cohérence. Ils sont donc amenés à trouver une voie de sortie personnalisée qui ménage la chèvre et le chou, à leur convenance. Leurs univers mentaux sont meublés de tabous, chacun ayant les siens, aucun n'étant universel. Il s'agit de trouver le point où les forces répulsives (obéissance, devoir, obligation, fidélité à la communauté, péché originel, péché personnel, culpabilité, sacrifice, renoncement, jugement dernier, purgatoire, enfer, ...) sont compensées par les forces attractives (amour, pardon, sauver son âme, paradis, éternité, ange gardien, solidarité de la communauté, bonheur, ...). Typiquement, en relativisant la notion de péché :

manquer la messe du dimanche, avoir des relations sexuelles hors mariage, se remarier, etc., ne sont pas des péchés mortels, mais de petites fautes vénielles; tant qu'on n'a tué personne, Dieu, puisqu'il est bon et juste, ne va pas nous punir d'une manière disproportionnée par l'enfer éternel,

la religion devient presque sympathique mais, située hors du catholicisme romain, elle est devenue personnelle. Pour des personnes cultivant une autre sensibilité, mais dans la même mouvance d'une religion à la carte :

l'Église de Rome s'étant fourvoyée au cours de son histoire, je retourne à un christianisme plus proche des origines, et je me nourris de la Bible.

D'autres croyants tombent dans la contradiction de vouloir se détacher de leur foi tout en affirmant que leur religion est sacrée. Je n'ai pas fait l'inventaire des solutions possibles, mais je n'en connais aucune qui puisse me convaincre car, ce qui est recherché, ce n'est pas la cohérence, mais un équilibre des sentiments, dans une position qui peut n'être que personnelle, subjective et difficilement transmissible, donc peu crédible pour les autres, mais qui répond à l'adage :

«Peu importe que la religion soit fondée, pourvu qu'elle soit émouvante».



Pour développer son potentiel, il vaut mieux être solidement enraciné en terre plutôt qu'en Bible.

Quant à devenir athée, c'est une autre chose qui implique un changement de paradigme et nécessite, au moins durant une période transitoire, une véritable abnégation. Mais cela ne m'empêche pas de me sentir solidaire de toute tentative d'abandonner la foi, quelle que soit la voie empruntée. On peut expliquer pourquoi certains athées ont une attitude perçue comme agressive, tandis que d'autres ont un comportement et des propos plutôt retenus.

- Les premiers ont généralement été fortement endoctrinés, ce qui fait que le chemin a été abrupt pour arriver à l'athéisme. Ils comprennent très bien la religion puisqu'ils en viennent. Les liens affectifs noués par l'expérience religieuse n'ont pas été considérés comme des données intangibles, mais comme un matériau à éroder.
 - Afin de dissoudre les attaches sentimentales, ils ont alimenté leur refus de la religion par mille arguments portant sur des défauts inacceptables et intolérables. Comme leur combat intérieur a été vif et a mobilisé une débauche d'énergie, il peut déborder dans le domaine public. C'est malheureusement mon cas, ce dont témoigne l'écriture de mon site qui est aussi un moyen thérapeutique d'aide à la reconstruction. Changer de point de vue pour se mettre à penser tout différemment, dans un cadre rénové, ne peut pas se faire du jour au lendemain.

- Une variante bien visible sur internet est l'athéisme grossier qui se manifeste par le mépris, les insultes ou les injures. Ceux qui le pratiquent se distinguent des précédents par leurs difficultés à rationaliser et leurs lacunes dans les moyens d'expression, mais ils partagent le même but de développer la désacralisation et le désamour de la religion.
- Les seconds, souvent moins endoctrinés, sont plus facilement arrivés à l'athéisme par la voie de l'indifférence religieuse. N'ayant jamais été ni en état de crise, ni en révolte, ils ont un comportement social plus discret.

Pour revenir à la question posée, celui qui n'est qu'au début du chemin du désamour religieux se sent d'autant plus incompris que l'athée est éloigné de lui, ce qui est normal. Celui qui est au loin perçoit un autre paysage. Par contre, s'il pense que l'espace qui les sépare est infranchissable, c'est soit que ses relations avec la religion ont été plutôt cordiales et sa motivation de quitter la foi est mince, soit que l'effort à accomplir pour s'extraire de la religion le dépasse complètement. Ceci dit, personne n'est tenu à se désengager complètement de toute croyance. Je salue cependant chaque pas accompli dans cette direction, si minime soit-il. Celui qui s'éloigne de la religion se trouve dans une phase de déconstruction des liens.

Après avoir fait un tour du problème, on revient au point de départ parce qu'on n'arrive pas à sortir de cette question :

«Dans ma marche arrière qui, par nature, est une opération de désamour, suis-je déterminé à remettre radicalement en cause des éléments fondamentaux, substantiels et émotionnellement chargés de la religion puis, le cas échéant, à y renoncer ?»

À partir de maintenant, je cesse de croire

Avant de revenir au thème de la foi, osons une comparaison. Pour arrêter de fumer, il faut d'abord le désirer. Une motivation peut être trouvée, par exemple, si l'on ressent des effets délétères sur la santé, tels que toux, bronchite, essoufflement. On peut aussi vouloir ménager ses proches. Mais les bonnes résolutions ne suffisent pas et, pour passer à l'acte, un soutien est généralement fort utile, par exemple une personne de confiance qui joue le rôle de coach.

Ainsi en va-t-il pour la croyance. Il faut d'abord ressentir le besoin d'arrêter de croire. Pour ce faire, on peut se baser sur les effets douloureux de la foi tels que le sentiment de culpabilité, la peur de l'enfer, les déceptions consécutives à des prières sans effet concret, la confrontation à l'injustice, l'absence de souffle divin sur l'Église, etc. Tous ceux qui nourrissent leur angoisse existentielle de forces spirituelles inquiétantes ressentent un malaise dont ils souhaitent se libérer. Mais cela ne suffit pas, car il faut encore passer à l'acte.

À l'Enfer, je ne crois pas.

En un Dieu juge et justicier, je ne crois pas.

Au Paradis, je ne crois pas.

Au Jugement dernier, je ne crois pas.

À la vie éternelle, je ne crois pas.

Pour vous accompagner dans votre cheminement «déspiritualisant», vous pouvez puiser dans le livre électronique en téléchargement libre

- Tout le site [Résister à l'endoctrinement religieux](#) en un seul document PDF

Et après, ne ressent-on pas des symptômes de manque ?

L'amateur de café sucré déteste le café nature parce qu'il le trouve trop amer. Mais, s'il est motivé, il peut s'habituer à réduire la quantité de sucre, par étapes successives, jusqu'à zéro. Après quoi, il est probable qu'il trouve infect le café sucré.

La religion ultime : Les Adeptes de Terminus



Les « Adeptes de Terminus », aussi désignés par le sigle AT, tiennent leur nom du fait qu'ils pensent que la vie des individus a une fin. Leur pensée religieuse réalise la fusion synthétique et rectificatrice des déismes et de l'athéisme. À ce titre, la pensée AT représente le couronnement de l'évolution philosophique et religieuse de l'humanité.

Fondements de la doctrine AT

À leur mort, les individus sont pesés, non pas selon leur comportement, mais selon leur foi. « Terminus » est le nom véritable de la force spirituelle qui effectue le tri.

Terminus est juste, vénérable, plein de bonté, et Son esprit est vierge de toute vengeance. Le culte de Terminus consiste à ne Lui attribuer que de louables intentions. Terminus demande aux hommes de pardonner à leurs ennemis, mais, contrairement aux faux dieux qui ne suivent pas les commandements qu'ils ont édictés, Il ne menace pas les pauvres pécheurs des pires châtiments. Lui qui n'a jamais imaginé une seule cruauté, comment la bêtise humaine a pu répandre l'idée qu'Il ait inventé des supplices éternels ? Plutôt que de diffuser de telles calomnies, il serait préférable de ne pas croire en Dieu. Il demeure cependant placide dans Son infinie bonté et inaltérable dans Sa perfection. La Vérité se révèle spontanément aux esprits bien disposés.

Dans une certaine mesure, Terminus accède aux désirs des hommes.

En toute justice, chaque défunt se verra attribuer le destin qu'il a cru juste que d'autres en souffrent. Plus précisément, immédiatement après la mort, chaque personne subira le pire des sorts que ses croyances destinent à certains de ses coreligionnaires. En particulier, les chrétiens iront en enfer, les bouddhistes renaîtront dans un être inférieur et les athées seront privés de résurrection. L'intensité des peines sera réglée individuellement, en proportion de la foi de chacun, et chaque défunt ne subira que des supplices dont il a cru Terminus capable.

Ainsi, Terminus ne châtie pas, mais laisse chacun se punir librement, à sa guise.

Quant aux relations sociales, elles sont, pour l'AT, réglées par le respect des droits humains.

Pratique de la méditation AT

La méditation AT est une activité individuelle. Il n'est pas demandé de rejoindre une communauté, ce qui montre bien que l'AT n'est pas une secte. Les activités du mouvement AT sont totalement non lucratives : pas de quête, ni d'impôt ecclésiastique, ni de récolte de fonds. Le détachement complet, la totale pureté et la parfaite intégrité du mouvement sont autant de preuves éclatantes de la supériorité de l'AT sur les religions traditionnelles.

La syntonisation de l'esprit sur la volonté de Terminus apporte la paix et libère l'AT de la souffrance éternelle. La méditation AT comprend deux niveaux d'élévation :

1. Chasser de soi toute intention d'infliger des souffrances à autrui, y compris à ses pires ennemis.
2. Éradiquer de sa conscience toute accusation selon laquelle Terminus veuille persécuter les pauvres pécheurs. Puisque le but est de purifier l'image de Terminus, se référer à une religion traditionnelle n'est pas une excuse recevable.

On notera que les conséquences dans l'au-delà sont identiques pour les AT et les athées. Par contre, les fidèles des religions traditionnelles se condamnent eux-mêmes à d'éternelles souffrances, à moins qu'ils se convertissent à la doctrine AT, ou qu'ils deviennent athées.

Contes philosophiques

Du bâton en cadeau au sens de la vie

Le clan des Bâtons Droits

Cette histoire s'est passée en des temps très anciens où l'homme était chasseur-cueilleur.

Le clan des Bâtons Droits, favorisé par un environnement forestier favorable, avait acquis un grand savoir-faire dans l'art de fabriquer des bâtons parfaitement rectilignes, à la fois solides et légèrement souples, de toutes dimensions. Avec ses voisins, il troquait cet artisanat contre des produits de la chasse, de la pêche ou de la cueillette.

Le clan des Bâtons Sacrés

A la suite d'un troc, le clan des Bâtons Sacrés reçut un stock de bâtons droits. Le sorcier réunit le clan et, appuyé sur un bâton droit qu'il appelait bâton sacré, harangua :

Ainsi que nos dieux me l'ont communiqué et comme je vous l'ai enseigné, les bâtons droits sont des bâtons sacrés, c'est-à-dire des objets divins, sur lesquels nous pourrions nous appuyer durant notre voyage dans l'au-delà. Je vais distribuer un bâton sacré à chacun. Il vous faudra le conserver précieusement puisqu'à votre mort, nous l'enterrerons à vos côtés. Il pourra ainsi vous servir éternellement.

Le clan des Pragmatiques

A la suite d'un troc, le clan des Pragmatiques reçut aussi un stock de bâtons droits. Le chef réunit le clan, et déclara :

Contrairement à nos voisins du clan des Bâtons Sacrés, les bâtons droits n'ont pour nous aucune signification particulière, aucune destination prescrite par nos dieux. Je vais distribuer un bâton droit à chacun qui pourra en disposer librement.

Seule une petite partie du clan fut hostile et fermée :

Les bâtons droits, ça ne sert à rien. On en voit beaucoup dans la forêt où ils ne font que porter des feuilles.

Pour tous les autres, l'usage des bâtons droits fut des plus divers : bâton de fouissage pour récolter des racines, bâton à gauler les noix, lances pour la chasse et la pêche, flèches, broches pour cuire des pièces de viandes, supports de toits de huttes, etc. Il s'est même trouvé des personnes, dont le sorcier, pour en faire des bâtons sacrés.

Le sens de la vie

La vie est un cadeau que nous avons tous reçu. Pour les uns, son sens et son usage, prescrits par les dieux, obéissent aux directives spécifiques du clan religieux auquel on appartient. Pour d'autres, la vie n'a pas une signification unique et révélée, et chacun est appelé à lui donner un sens. Pour ma

part, il s'agit de vivre sa vie le plus pleinement possible, en s'épanouissant sur tous les plans: physique, affectif, intellectuel et social.

Certains croyants me font penser à des enfants qui détestent les jeux de construction ouverts et n'acceptent de réaliser que les constructions auxquelles un plan de montage est joint. C'est dommage, car appauvrissant.

Celui qui se plaint de l'absurdité de l'existence ne fait que révéler son vide intérieur et se présente comme une proie facile aux recruteurs religieux qui se feront un plaisir de lui indiquer comment régler son existence.

La quête du bonheur

An 1

[*Le disciple*] Mes parents ont fait de moi un catholique et je m'essaye sur ce chemin qui me conduira au salut.

[*Le sage*] Es-tu heureux ici maintenant ?

[*Le disciple*] Non, l'espérance d'un bonheur futur ne fait pas mon bonheur ici maintenant.

[*Le sage*] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[*Le disciple*] Dans le christianisme, l'homme naît coupable et, pendant toute sa vie, il reste coupable de ne pas en faire assez pour sauver son âme; ainsi, le bonheur n'est pas de ce monde. Eh bien non ! je ne veux pas renoncer au bonheur.

[*Le sage*] Pour tendre vers le bonheur, il n'existe pas qu'un chemin, le même pour tous, car chacun doit trouver sa voie. Si un jour je tendais mon doigt pour te montrer un chemin, ce ne sont ni le doigt ni le chemin qu'il faudra observer, mais la procédure pour déterminer ta voie.

[*Le disciple*] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 2

[*Le disciple*] Celui qui se contente d'être le suiveur des tendances de son milieu renonce à être lui-même. Sa conscience personnelle est réduite à un reflet de son environnement social. Je veux interroger mon moi profond afin de devenir moralement indépendant et avoir les coudées franches pour développer ma pensée propre. J'ai abandonné les pratiques religieuses, et je cherche une approche personnelle de la religion.

[*Le sage*] Es-tu heureux ici maintenant ?

[*Le disciple*] Non, je suis mal assuré dans ma foi, et je mets en doute mon espérance.

[*Le sage*] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[*Le disciple*] Non, la culpabilité de ne pas parfaitement agir me poursuit.

[*Le sage*] Et alors ?

[*Le disciple*] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 3

[Le disciple] Je me suis empli de la sagesse du New Age, et je me sens relié à l'univers entier.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, mais l'Ère du Verseau viendra et me submergera de bonheur.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Non, la vie quotidienne ne me satisfait pas.

[Le sage] Et alors ?

[Le disciple] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 4

[Le disciple] La foi consiste à désirer des choses dont l'existence est invérifiable et improbable telles que la vie éternelle et le parfait bonheur du paradis, puis à déclarer, contre toute vraisemblance, que tout cela est assuré. Je me suis émancipé des croyances que l'on m'a insufflées, et j'ai pris de la distance d'avec les religions. Désormais, je suis agnostique.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, car l'espérance est devenue une simple éventualité.

[Le sage] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[Le disciple] Non, car la culpabilité demeure en tant qu'éventualité, donc en tant que sentiment permanent.

[Le sage] Et alors ?

[Le disciple] J'ai compris, je dois m'enquérir d'une meilleure voie.

An 5

[Le disciple] J'ai renoncé au Paradis obtenu artificiellement par la méthode Coué. Pour tendre vers la sérénité, il faut s'affranchir de la crainte de la mort. Les religions exerçant un chantage à propos de ce qui se passerait après la mort, je me suis allégé des croyances religieuses. **Dédramatiser l'existence est une mesure d'hygiène mentale.** Il faut prêter plus d'attention à la vie qu'aux mythes. Pour éliminer les obstacles au bonheur, il faut combattre les peurs qui se rapportent à des choses imaginaires ou non prouvées comme la peur de l'enfer. Je suis devenu athée. Je me suis ainsi libéré de la peur du Jugement dernier (ou de la réincarnation en un être inférieur) et j'ai cessé de trembler.

[Le sage] Es-tu heureux ici maintenant ?

[Le disciple] Non, mais je me sens beaucoup mieux. Après le soulagement, j'ai atteint un état permanent de légèreté. Les frustrations proviennent d'un manque d'adaptation au monde tel qu'il est, et je ne peux qu'accepter ce qui est inévitable. Les attentes irréalistes sont sources de déceptions. Il faut par contre s'attacher à ce qui dépend de nous. Lorsque je ne suis pas content de ma vie, il est généralement possible d'en corriger le cours, à condition toutefois

d'avoir le courage d'investir l'effort nécessaire. À défaut de faire tout ce qui nous paraît désirable, on fait ce que l'on peut, mais on gagnerait à mieux définir ce que l'on veut vraiment, et à s'y tenir avec persévérance dans la durée. Pour aller loin, il faut avancer longtemps dans la même direction.

[*Le sage*] Te sens-tu comblé dans ta quête ?

[*Le disciple*] Oui, car j'ai compris qu'il faut chercher le bonheur ici maintenant. La vie est une opportunité dont il faut saisir chaque instant : aimer, apprendre, comprendre, construire, ... Je veux m'exercer à aimer la vie dans sa finitude et penser qu'être éphémère est une qualité. C'est un vrai travail spirituel que d'ouvrir son cœur pour apprécier l'instant présent sans cesse renouvelé.

[*Le sage*] Et alors ?

[*Le disciple*] Pour progresser sans errer, je veux me sentir en harmonie avec mes aspirations profondes débarrassées des fantasmes et des utopies, mais sans nuire à la nécessité de bâtir un projet de vie, et avancer durablement dans la même direction, sans perdre de vue ma relation aux autres. Il vaut mieux rester constructif car, lorsqu'on porte un jugement rétrospectif sur sa vie, il y a généralement plus à regretter parmi ce que l'on n'a pas fait que parmi ce que l'on a fait. J'ai beaucoup avancé dans mon chemin spirituel et j'ai trouvé une voie qui me convient.

La guérison (Esquisse de conte)

Personnages

Dans ce conte apparaissent les personnages suivants :

Le musicien

Notre musicien est un artiste dans tous les sens du terme, y compris les moins reluisants. Il a composé des mélodies qui ont accompagné les films les plus célèbres, composé des chansons pour des chanteurs connus. Il mène une vie chaotique, se remarie chaque année, passe des épisodes de sa vie dans la drogue, d'autres en cure de désintoxication. Il est invité dans des émissions de télévision réservées aux vedettes. Il est interviewé par la presse, aussi bien sur son œuvre musicale que sur sa dernière conquête ou sa dernière rechute. Il ne se complaît pas dans son relatif malheur et cherche une voie de sortie qui lui échappe sans cesse.

Le philosophe

Celui qui apparaît ici est immensément cultivé et très fécond. Comme il est quelque peu dépressif et occasionnellement tenté par le suicide, il a écrit des pages émouvantes sur le non-sens de l'existence, ce qui a porté sa renommée au-delà des océans. Quand il écrit que l'homme est irrémédiablement englué dans le malheur de son destin, il ressent une grande jouissance intérieure d'être si brillamment lucide, de pouvoir le décrire et d'être reconnu pour cela.

Le croyant

À la suite du décès d'un proche, notre croyant a décidé de consacrer sa vie à Dieu. Il s'est rendu compte que ce qu'il considérait auparavant comme des peccadilles se révèlent être en fait des péchés, dont certains sont mortels. Pour se faire pardonner, il allait désormais se dévouer comme auxiliaire laïc auprès de la paroisse. Il ressent son travail comme un baume qui apaise ses sentiments de culpabilité. La vie n'en est pas plus belle, mais moins douloureuse.

Une personne ordinaire

Notre personnage, homme ou femme, a une profession modeste, une vie familiale qui, sans être géniale, est plutôt heureuse. En matière philosophique ou religieuse, il ne se casse pas la tête et n'y pense pas trop. Il ne demande pas la lune quand il prévoit la déconvenue. Un peu de légèreté constitue un antidote aux pesanteurs des sentiments négatifs. Il vit au jour le jour, prend son plaisir dans l'instant, mais sans sacrifier l'avenir, en gardant la tête sur les épaules, comme on dit dans son milieu. Il faut tenter de vivre le plus pleinement possible, avec les moyens dont on dispose. La vie est belle tant qu'elle n'est pas gâchée par l'anxiété d'un futur incertain. Mais le bonheur est une autre chose.

Conte

Survinrent alors une succession de découvertes scientifiques majeures et de fulgurants progrès en médecine capables de vaincre toutes les maladies mentales. À la suite d'un examen approfondi, un diagnostic précis peut être posé. Un traitement, parfaitement adapté à chaque cas, peut être prescrit. Il s'ensuit une guérison totale et définitive.

Le *musicien* et la *personne ordinaire* furent déclarés sains d'esprit.

À la suite du traitement, la personnalité du *philosophe* changea. Le plaisir de vivre revint. Il devint écrivain. Dans ses romans, il met en scène des personnages désespérés avec un réalisme qui fait les plus grands succès littéraires. Ce qu'il dramatise dans son œuvre, il le dédramatise dans sa vie. Son pessimisme s'est atténué. Ses romans se terminent désormais par une ouverture sur l'espoir d'un avenir meilleur.

Quant au *croyant*, après une longue prise en charge psychologique, il retrouva la paix en devenant une *personne ordinaire*.

Moralité

Particulièrement en ce qui concerne sens de la vie, la folie est souvent l'objet d'erreurs de diagnostic. Il faut désherber son jardin intérieur pour en retirer l'anxiété malade. C'est l'indifférence religieuse qui guérit le croyant.

L'humanité en spectacle

Conte philosophique

Un jour, il y a très longtemps, Dieu rêvassait. «*Mon Dieu que je m'ennuie !*» se disait-il. Quelle en était la cause ? Quand tout est parfait, que tout se déroule sans heurt et sans surprise, il ne se passe rien d'intéressant, rien de captivant. Il ne subsiste que l'ennui.

«J'ai une idée pour me sortir de là» se dit-il. *«Je vais créer une humanité, mais je ne la veux pas parfaite - quelle horreur ! -. Je souhaite une humanité ambivalente, capable du meilleur comme du pire. Je vais la faire pleine de contrastes, avec de l'amour, de la générosité et de la joie, mais aussi de la haine, de la cruauté et de la souffrance. Je vais la plonger dans un contexte stimulant, avec des terres fertiles et des ressources naturelles, mais aussi des catastrophes comme des tremblements de terre, des tsunamis et des maladies. Bref, l'imperfection est nécessaire à l'expression de ma toute puissance.»*

Ainsi fut fait. Depuis lors, l'humanité évolue sur ce qui est, à notre connaissance, la plus grande scène de divertissement, sous l'œil attentif du spectateur divin.

Dans le cas très invraisemblable où un tel Dieu existerait, espérons au moins qu'il s'amuse bien !

À la fin du spectacle - pour nous, à notre mort - le croyant, plein d'espoir, tendra son chapeau pour recevoir le salaire de son travail d'acteur.

Le sage se rappelle que les acteurs ont été engagés de force et exercent leur activité sous la contrainte.

Pour accorder foi à l'existence de Dieu, il ne faut pas craindre les contradictions. Gardons notre esprit critique éveillé et ne prenons pas nos rêves pour des réalités.

Épilogue

On ne peut pas établir la vérité, mais on peut écarter l'erreur, ce qui permet de cerner le domaine de recherche. Afin de répondre à mon besoin de cohérence, j'ai poursuivi le but de chasser les contradictions, ce qui m'a conduit à rejeter les fictions religieuses qui carburent aux écrits tombés du ciel. Il faut retourner à l'école du bon sens et reposer les deux pieds sur la terre. L'exercice de la libre pensée, en particulier l'opposition à tout dogme, exige que l'on accepte une grande diversité dans les manières d'envisager l'existence. Plus fondamentalement, j'aspire à l'indifférence religieuse. Malheureusement, à cause de mon parcours de vie, cet idéal se situe hors d'atteinte. Je soutiens solidairement toutes les attitudes qui encouragent la résistance à l'endoctrinement religieux.

Au lieu de geindre en prétendant que nous vivons dans une société sans valeurs et de mettre nos espoirs dans un autre monde, donnons du sens à l'univers dans lequel nous vivons. Réservons notre engagement à ce qui est universel, à l'écart des chapelles. **Nous voulons nous caractériser par des valeurs plus ouvertes et d'une portée plus générale que le culte de la crédulité dans un cadre communautariste.**

Retournons aux fondements de notre culture occidentale: l'humanisme hérité du siècle des Lumières, avec les droits de l'Homme, la démocratie, la laïcité, la recherche du bien commun et la primauté de la raison sur la foi. L'infini existe dans ce qu'il nous est possible de construire, de créer ou d'aimer.

Fondons l'enseignement, non sur l'autorité fût-elle d'Église, mais sur le développement de la raison, du sens critique, de l'indépendance d'esprit et de l'autonomie intellectuelle, dans un cadre laïque.